HISTOIRE
DE LA CHINE
AVANT LE DÉLUGE D'OGIGÈS.
SECONDE PARTIE,
OU CINQUIEME VOLUME

DE L'INTRODUCTION A L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'EUROPE.



HISTOIRE
DE LA CHINE
AVANT LE DÉLUGE D'OGIGÈS.
SECONDE PARTIE,
OU CINQUIEME VOLUME

DE L'INTRODUCTION A L'HISTOIRE ANCIENNE
DE L'EUROPE.

PAR M. DE FORTIA D'URBAN,

DE L'ACADÉMIE CELTIQUE, DE L'ATHÉNÉE DE VAUCLUSE, DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE, etc.

A PARIS,

Chez XHROUET, Imprimeur, rue des Moineaux, nº. 16; et à AVIGNON, chez SEGUIN FRÈRES, Imprimeurs-Libraires.

1807.

SUITE
DE L'INTRODUCTION
A L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'EUROPE.

HISTOIRE DE LA CHINE
AVANT LE DÉLUGE D'OGIGÈS.

SECONDE PARTIE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Cette Seconde Partie de l'Histoire de la Chine avant le déluge d'Ogigès forme le cinquième volume de la collection de ceux dans lesquels je renferme l'Introduction à l'Histoire ancienne de l'Europe, et les numéros qui précèdent chaque article, servent de suite aux numéros du volume où se trouve la Première Partie de cette Histoire.

J'ai annoncé (1) une seconde édition de mes

(1) Première partie de cette histoire. Avis préliminaire.

réponses aux deux extraits de M. Malte Brun, publiés dans le Journal de l'Empire, qui était auparavant connu sous le titre de Journal des Débats. Ces réponses ont paru dans le Publiciste (1), journal distingué par la sagesse de ses principes. Son étendue ne permettait pas certains développemens qui seront mieux placés ici, et qui serviront à fixer les idées sur des matières qu'il est important de bien connaître. Car le but de cette réponse n'est point de rendre critique pour critique et injures pour injures; il est principalement d'éclaircir ce qui a pu paraître douteux dans mon ouvrage ou incertain dans les principes de ma doctrine.

Réponse à la première lettre de M. Malte Brun.

Ier. Article : *De M. Malte Brun et de sa critique.*

Art. 244. Je n'avais pas l'honneur de vous connaître, Monsieur, et je ne m'attendais

---

(1) Les 8 et 15 juillet 1807, où ces deux réponses sont datées de la ville d'Avignon des 21 et 23 juin

pas à trouver en vous un juge si sévère. C'est la qualité que je désire à mes amis lorsqu'ils veulent bien s'occuper de mes ouvrages ; mais puisque vous avez pris sur vous de vous imposer cette tâche assez pénible, je vous en témoignerai ma reconnaissance en m'efforçant de m'instruire avec vous, et de vous rendre le même service que j'ai reçu de vous. Je fais cette entreprise avec d'autant plus de confiance, que vous annoncez une suite à votre critique, en sorte que le commerce que nous allons avoir ensemble, ne peut manquer, du moins à la longue, de nous devenir utile à tous deux.

Je sais qu'il peut avoir des inconvéniens pour moi. Le rôle de critique est plus aisé que celui d'auteur, et le vers de Boileau (1) à ce sujet est parfaitement juste. C'est peut-être ce qui me forcera quelquefois à vous combattre avec vos propres armes. Car celui qui en-

précédens, c'est-à-dire, qu'elles ont été composées immédiatement après la lecture de chacun des deux articles du ci-devant Journal des Débats.

(1) La critique est aisée, et l'art est difficile. *Art poëtique.*

nuie son lecteur, a tort, et je veux tâcher d'avoir raison.

On m'assure que vous n'êtes pas né en France, et je présume d'abord que ce ne sont pas des leçons de politesse que vous avez voulu me donner. J'ignore quelle a été votre éducation en ce genre; mais je crois devoir vous avertir qu'elle ne fait pas honneur à celui qui l'a dirigée : il n'est pas vraisemblable que je sois plus heureux que lui, et je vous avouerai que vous ne m'avez pas encore inspiré assez d'intérêt pour m'en occuper.

Votre qualité d'étranger me prive encore avec vous d'un avantage : celui de paraître sous l'aspect d'un français zélé pour l'honneur de sa patrie dont il veut faire connaître l'ancienne histoire qui n'a pas encore été tirée du chaos. Ce projet, qui peut m'honorer aux ieux de mes compatriotes dans un tems surtout où le rôle politique auquel ils sont élevés par un Gouvernement aussi ferme qu'éclairé, est plus brillant que jamais, ne m'acquiert aucun mérite auprès d'un Danois; et c'est un malheur dont il faut bien que je me console.

Je n'en ai pas moins rendu justice aux antiquaires de votre pays que j'ai défendus avec

zèle (1) contre les injustes inculpations d'un critique non moins sévère que vous. Mais vous n'étiez point obligé de savoir tout cela, et je n'ai d'ailleurs nulle prétention à votre reconnaissance.

II. ARTICLE : *De la Géologie.*

Art. 245. J'espérais du moins qu'en Géologie je pourrais apprendre quelque chose de vous; mais votre début m'a prouvé que c'était en vain. Cette science que vous trouvez si *plaisante*, et que vous regardez comme l'ouvrage *d'imposteurs maladroits*, a pour objet de connaître la structure du globe que nous habitons; elle avait été désignée autrefois sous le nom de géographie mathématique ou phisique. Varénius dans son ouvrage que l'immortel Neuton (2) n'a point dédaigné de

---

(1) Introduction à l'histoire d'Avignon. Paris 1805. tome 1, p. 191.

(2) Parmi tous les éloges qu'a composés l'ingénieux Fontenelle, un de ceux qui méritent le plus d'attention, est celui d'Isaac Neuton. On le trouvera dans l'histoire de l'Académie Royale des Sciences pour 1727, p. 151. L'auteur a négligé d'y parler du commentaire sur Varénius.

commenter, l'appelle géographie universelle. Les tables des Mémoires de l'Académie des Sciences la comprennent sous le nom de phisique générale. M. de Buffon a préféré de l'appeler théorie de la terre, histoire naturelle de la terre. On a depuis imaginé ce nom de *Géologie* qui signifie discours sur la terre, pour la distinguer de la *Géographie* qui est la description de la terre, en sorte que la Géologie cherche la structure du globe dont la Géographie décrit la surface.

De ce qu'environ quatre-vingts auteurs ont écrit sur la Géologie, vous concluez qu'elle n'existe pas; parce qu'il y a quelques contradictions dans leurs divers sistêmes, vous affirmez que ces sistêmes ne sont que le résultat d'une *orgueilleuse et ridicule tentative de la folie humaine*, et vous croyez qu'ils ne peuvent être classés qu'à la manière d'un auteur anglais qui selon vous a pris la peine de ranger par ordre les brouillards et les nuages. Je conçois qu'il vous a été plus facile de faire un mauvais calembourg sur ces sistêmes que de les étudier, et vous n'avez pas le tems de vous livrer à ce travail. Mais si vous aviez pris la peine de parcourir les extraits que Monsieur

Desmarest en donne avec beaucoup de méthode et de clarté dans la Géographie phisique qui a été jointe à l'Enciclopédie méthodique, vous auriez vu qu'il en est de cette science à peu près comme de toutes les autres. Les premiers qui se sont adonnés à cette étude, ont fait des observations utiles et de grandes erreurs; ceux qui ont suivi et qui ont eu quelque talent, ont perfectionné l'ouvrage de leurs prédécesseurs; enfin la doctrine s'est formée, et le professeur qui en donne aujourd'hui des leçons au Jardin des Plantes, Monsieur Faujas de Saint Fond (1), a beaucoup d'écoliers qui paraissent en savoir plus que vous, ce qui, à la vérité, d'après vos propres aveux, ne suppose pas qu'ils aient des connaissances bien profondes (2).

---

(1) On a aussi créé depuis quelques années dans la célèbre université de Gottingue, une chaire de géologie, que M. de Luc a été chargé de remplir. (Lettres sur l'histoire phisique de la terre, par J. A. de Luc, Paris 1798. Avertissement de l'éditeur, p. xx.)

(2) Un admirateur timide de M. Malte Brun assure cependant (Journal de l'Empire du 11 août 1807, p. 3.) que tous les lecteurs du Journal de l'Empire ne doutent point que M. Malte Brun n'ait de gran-

Monsieur Cuvier, dont vous invoquez avec raison les lumières, mais dont le stile ne ressemble en rien au vôtre, affirme, dites-vous, qu'aucun point de la théorie de la terre n'est absolument certain. Il croit que l'on ignore la nature et la disposition de l'intérieur du globe; il ajoute même que « les seuls fossiles, » considérés isolément, peuvent encore fournir la matière de trente années d'études à » plusieurs savans laborieux, et les rapports » de ces fossiles avec les conques, exigeront » bien d'autres années encore de voyages, de » fouilles, et d'autres recherches pénibles ». M. Cuvier ne conclut certainement point de ces difficultés, que la science doive être abandonnée. Il pense au contraire sans doute, que le Gouvernement ne peut trop encourager ces recherches dont M. Cuvier lui-même s'occupe avec tant de fruit. Les dépenses faites pour la mesure de quelques dégrés du méridien, prouvent qu'en effet telle est l'opinion du

---

des connaissances en géologie, ce qui le place parmi les imposteurs maladroits qui se sont occupés de cette vaine science. Il paraît que cet admirateur est aussi un louangeur maladroit.

Gouvernement. Les voyages de M. de Saussure, de M. Humbolt, et d'autres savans distingués, auxquels vous n'avez sans doute pas prétendu donner ce nom aussi odieux que mal placé d'*imposteurs*, démontrent que les travaux d'une science que Neuton a jugée digne de ses soins, ne sont pas prêts d'être abandonnés.

Pour vous qui vous livrez à des entreprises plus faciles, vous préférez de confondre la géologie avec la cosmogonie que vous n'entendez pas mieux, mais qui est encore moins avancée, et vous prouvez ainsi que vous ignorez même l'objet de la science que vous dépréciez. C'est par cette erreur coupable dans un homme qui se crée lui-même juge de ce qu'il ne sait pas, que vous placez la géologie à côté de l'astrologie, de l'alchimie et de la nécromancie.

Après une méprise aussi honteuse, vous n'en jugez pas avec moins d'assurance l'ouvrage de M. de Saussure et celui du père Chrisologue. Telle est l'habitude trop ordinaire parmi les Journalistes, mais que vous auriez d'autant moins dû adopter, que vous avez la bonne foi de signer vos articles, ce

qui est au moins un mérite que l'on ne peut vous refuser : si toutefois il y a quelque mérite à signer que M. de Saussure « a rêvé sur » la formation des montagnes par des cou» rans et des débacles ».

Comme je n'ai jamais lu l'ouvrage du père Chrisologue ou de M. André dont vous dites que « le sistême est aussi incertain et aussi » inutile que tous les autres », je n'entreprendrai pas de le défendre plus long-tems contre vous, quoique vous ayez jugé à propos d'accoler son nom au mien. Mais en convenant que nos idées sont entièrement opposées, et en ne le traitant cependant guère plus favorablement que moi, vous prouvez qu'il est difficile de trouver grace à vos ieux, et que vous ne ménagez pas davantage ceux qui pensent comme vous, que ceux qui ont des opinions différentes des vôtres. C'est une guerre universelle que vous faites à vos amis et à vos ennemis ; on voit qu'en vrai scandinave, vous ne craignez nullement les combats.

III. Article : *Du peuple primitif.*

Art. 246. Celui que vous me livrez, ou plutôt dont vous me menacez, semble d'a-

bord avoir exigé de longs préparatifs, puisque vous ne parlez de mon ouvrage que trois mois après le Moniteur et d'autres Journaux qui l'ont traité avec plus de faveur. Mais on se tromperait si l'on croyait que vous avez pris seulement la peine de me lire ; car vous annoncez que dans mon Prospectus je promets l'histoire des Celtes avant le déluge, tandis que j'y dis formellement (1) que les Celtes ne commencent à avoir une histoire authentique, que six cens ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire plus de dix-sept siècles après le déluge. Je conviens qu'il est plus commode et surtout plus court de me critiquer sans m'avoir lu.

Peut-être aussi avez-vous confondu le déluge de Noë que l'on place ordinairement sous l'an 2349 avant l'ère chrétienne (2), avec celui d'Ogigès que j'ai prouvé devoir être arrivé seulement l'an 1796, c'est-à-dire cinq cens cinquante-trois ans après. Ce qui me le

---

(1) Mémoire et plan de travail sur l'histoire des Celtes ; préface, page vj.

(2) La Nauze dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome 14, p. 348 de ces Mémoires.

ferait croire, c'est que j'ai promis effectivement l'histoire de notre globe avant ce second déluge, précisément parce que non seulement les Celtes, mais l'Europe entière, ne m'ont point paru avoir d'histoire particulière avant cette époque, en sorte que la raison qui m'y a décidé est directement opposée à celle que vous m'attribuez si gratuitement.

Comme vous écriviez avec le projet de me critiquer, il était plus commode de me supposer les principes que vous vouliez attaquer, que d'étudier les miens ; et ce qui est plus adroit encore, c'est de ne pas répondre à ce que j'ai dit, mais à ce que je vous ai paru devoir dire un jour. C'est ainsi que vous êtes parvenu à mettre en opposition un académicien et un capucin, ce qui est assurément très-gai, et surtout très-ingénieux.

J'ai dit (*art.* 113) qu'après ces grandes catastrophes connues sous le nom de déluges, le globe était resté découvert et la civilisation s'était conservée par les montagnes voisines de l'équateur où le sol est plus élevé à cause de l'inégalité des axes de la terre. J'ai ajouté que le plateau de la Tartarie étant la première montagne convexe du globe à cause de sa

hauteur et de son étendue, le peuple restaurateur de notre monde dégénéré a pu s'y trouver. Vous me faites aller plus loin afin de donner plus de latitude à vos plaisanteries ; vous supposez que selon moi la Tartarie a dû être la patrie du genre humain. « Un peuple » primitif », ajoutez-vous, « doit avoir habité » ce plateau. On devine bien que ce peuple pri» mitif sont les Celtes ; car il n'y a aujour» d'hui dans toute l'Europe que les Celtes qui » soient assez étrangers à toute la science » historique moderne, pour prétendre au » titre de peuple primitif ».

Je conviens que ce raisonnement est digne de vous ; mais il ne m'appartient nullement, et je vous en laisse la gloire entière. Si vous aviez lu la Genèse, vous auriez vu qu'il y est question d'un peuple primitif, ou du moins que telle est la doctrine commune du christianisme (1). Vous sauriez que Moïse affirmant que le genre humain avait été détruit

(1) La non universalité du déluge est soutenue théologiquement par des raisons assez plausibles, dans les lettres sur l'histoire phisique de la terre, par J. A. de Luc. Paris 1798. Avertissement p. xvij.

en entier par un déluge universel, à l'exception de Noë et de ses enfans, a dû faire descendre tous les hommes de celui-là seul, et c'est ce qu'il a fait. C'est donc Moïse que vous devez combattre si vous voulez attaquer la doctrine d'un peuple primitif. Quant à moi, je n'ai point parlé du déluge universel sous ce rapport; mais j'ai dit (*art.* 109) que les déluges produits par de fortes marées ont souvent altéré et bouleversé les parties basses de notre globe. On sait en effet que la conjonction de plusieurs planètes ou le passage d'une comète dans le voisinage de la terre, peuvent soulever les eaux à de très-grandes hauteurs pendant quelques heures, et qu'en se retirant elles laissent des animaux enterrés dans le sable et le limon qu'elles déposent, et elles forment des lacs sur les montagnes inférieures : telle est l'origine des animaux pétrifiés qui se trouvent sur ces montagnes, des lacs que l'on y voit encore, et des espèces de grands sillons formés par l'écoulement rapide des eaux. C'est delà aussi que j'ai conclu que la civilisation a dû se conserver par les montagnes où se sont réfugiés ceux qui ont prévu un peu d'avance cette horrible catastrophe.

Il n'y a dans tout cela rien qui ne soit simple et clair. La longueur que vous reprochez à mes phrases, vous a sans doute empêché de les achever ; mais comme vous promettez de les copier dans un second extrait, j'espère qu'alors vous les comprendrez mieux, et peut-être me ferez-vous quelque objection sérieuse, de laquelle je serai fort empressé de profiter.

Je ne vous promets pas de vous rendre la pareille. On assure que vous avez publié de nombreux ouvrages ; mais je n'en ai jamais lu une page, et il est très-probable que votre extrait sera tout ce que je lirai de vous, à moins qu'en publiant la suite à laquelle vous me renvoyez, vous ne me fournissiez l'occasion de vous répondre une seconde fois, ce qui me sera beaucoup moins difficile que de vous lire.

Seconde et dernière lettre à M. Malte Brun.

IV. Article : *Des pays situés sous l'équateur, et du plateau de la Tartarie.*

Art. 247. Je viens, Monsieur, de lire votre second extrait, et j'ai vu avec plaisir que vous annoncez qu'il sera le dernier ; je dis avec plaisir, non seulement parce qu'à l'avenir je serai dispensé de rectifier vos erreurs : mais encore parce que je reconnais que je me suis trop flatté lorsque j'ai cru pouvoir m'instruire avec vous. En effet, dans ce second extrait, vous ne continuez de parler au nom des savans que pour leur attribuer ce que je ne craindrai pas d'appeler vos inepties. Si je n'avais pas promis de vous répondre, je n'aurais pas pris cette peine que votre critique ne mérite en aucune manière : et quelqu'envie que j'aie de vous trouver de l'esprit lorsque vous me dites que j'en ai trop, je suis tenté de vous répondre que vous n'en avez pas assez.

Est-ce en effet en montrer que d'employer cette ruse si usée, de dénaturer une phrase

pour la critiquer ? J'ai dit (*art.* 107 de mon ouvrage) que toutes les grandes chaînes de montagnes ne sont qu'à peu de distance de l'équateur. Vous me faites affirmer que le cercle tracé par les grandes élévations du globe est parallèle à l'équateur, et vous m'apprenez ensuite que « les grandes élévations du sol » tracent réellement un cercle qui forme avec » l'équateur un angle de près de 60 dégrés ». Je n'ai nullement ignoré cette observation qui appartient à M. de Buffon et qui n'est pas relative aux grandes élévations du sol, mais aux chaînes que paraissent faire les montagnes. J'ai cité cet article de M. de Buffon dans une note (1) : il ne fait rien du tout à ce que j'ai dit en parlant des montagnes (2), et où j'ai prouvé que les petites inégalités qui en résultaient, ne formaient qu'une très-légère irrégularité sur notre globe.

Vous n'avez pas plus eu le tems de lire l'ouvrage de M. de Buffon que le mien ; mais vous continuez de prendre la carte du capucin que vous me choisissez, dites-vous, pour modèle,

(1) Considérations sur l'origine et l'histoire ancienne du globe, p. 137.

(2) *Ibid.* p. 230.

afin de fixer le nombre des dégrés de l'équateur qui se trouvent sous les eaux de la mer, avec autant de précision que si vous l'aviez parcouru la sonde à la main, ou que quelqu'un digne de foi l'eut fait avant vous : mais vous le savez aussi bien que moi ; du moins je le suppose ainsi : les navigateurs ne font que traverser la ligne, et ne s'arrêtent guère sur les terres qu'ils y rencontrent, en sorte que cette partie du monde est peut-être encore la moins connue de la portion habitable du globe.

Je crois même qu'il n'y a pas un seul géographe un peu exercé qui ne sache mieux la géographie que vous ; car vous affirmez que « sur trois cens soixante dégrés, *dans lesquels* » l'équateur est partagé, il y en a deux cens » quatre-vingt qui passent sur des mers, vingt » qui se trouvent dans des plaines, dix où il » y a des montagnes, et le reste traverse des » contrées inconnues ». Or tous les géographes savent que les cartes du père Chrisologue, quelque bonnes qu'elles puissent être, ne sont pas supérieures à celles de M. d'Anville, et c'est en me servant de celles-ci que j'ai formé le tableau suivant :

Étendue des pays situés sous l'équateur.

1°.	Continent de l'Afrique. . .	32ᵈ	30′
2°.	Ile Pulo Batoa.	»	30
3°.	Ile Sumatra.	3	55
4°.	Iles Dominiques.	»	30
5°.	Ile Bornéo.	8	30
6°.	Ile Célèbes.	2	10
7°.	Ile Gilolo.	»	20
8°.	Ile Vaigeeuv.	»	5
9°.	Ile Gammen.	»	17
10°.	Iles Galapagos.	1	»
11°.	Continent de l'Amérique.	27	49
12°.	Ile Caviana. . . . . . . :	»	17
	TOTAL.	77ᵈ	53′
	RESTE pour les pays que couvre la mer.	282	7

Vous avez donc ici deux dégrés de plus pour fortifier votre raisonnement; et la conclusion à laquelle vous arrivez de l'existence d'une immense plaine aquatique rend, dites-vous, mon erreur tellement grave, qu'elle vous dispense de toute discussion ultérieure. Est-ce que vous concluriez par hazard de cette existence que la doctrine de tous les

géomètres de laquelle il résulte que le niveau commun des pays situés sous l'équateur est plus élevé que dans les autres parties du globe, est fausse ? Ce serait véritablement cette conclusion qui serait une erreur honteuse. Les fortes marées étant principalement produites par l'action du soleil, et le soleil se trouvant toujours placé à peu de distance de l'équateur, c'est effectivement là que la masse des eaux a dû se porter en plus grande quantité ; il n'en est pas moins certain que le niveau commun de ces mêmes eaux doit y être plus élevé, et c'est ce niveau commun qui établit la véritable élévation d'une zone de notre globe. Il ne faut pas se charger d'enseigner la géographie lorsque l'on n'en connaît pas les élémens. Il ne faut pas décider que la géologie est inutile lorsque pour ignorer cette science, on croit pouvoir faire peser sur ceux que l'on critique des erreurs qui retombent aussi lourdement sur l'auteur même de la critique.

Après avoir ainsi prouvé selon vous, que vous étiez dispensé de toute discussion ultérieure, vous n'en passez pas moins promtement à une autre dans laquelle vous montrez

la même présomption et la même ignorance. J'ai donné (*art.* 113 de mon ouvrage) la hauteur du plateau de la Tartarie d'après le géomètre Verbiest qui y avait été, et vous me proposez d'en faire le voyage, en promettant alors de me croire ; comme si ce Jésuite-géomètre n'était pas aussi croyable que moi. « Nous invitons « dites-vous » l'Académie » Celtique à faire entreprendre à ses frais un » voyage dans ces régions inconnues où M. » de Fortia place le berceau du genre humain » et la Basse Brétagne primitive ». Je donnerai dans cette histoire, celle du savant missionaire dont j'ai invoqué le témoignage, et l'on y verra combien ce voyage, fait à la suite de l'empereur de la Chine et par ses ordres, a eu d'authenticité et de publicité (1). Si vous aviez seulement feuilleté l'Histoire générale des voyages de l'abbé Prévost, vous y auriez lu une foule de relations de divers voyageurs qui ont parcouru la Tartarie ; et depuis l'abbé Prévost, il a paru sur cette contrée un grand

---

(1) Cet empereur se nommait Cang-hi ou plutôt Kang-hi. Voyez ce que j'ai dit sur son voyage, p. 259 des Considérations sur l'origine du globe.

nombre de relations nouvelles encore plus détaillées.

Cette idée de la Basse Bretagne primitive de laquelle je n'ai pas seulement parlé ni voulu parler, vous réjouit extrêmement; et vous prenez le ton d'un mauvais régent de collège pour y revenir en ces termes : « nous ne pou-
» vons nous empêcher de trouver fort plaisant
» un écrivain qui, tranquillement assis dans
» son cabinet, entreprend de faire une his-
» toire du globe avant le déluge, *uniquement*
» dans l'intention d'y trouver des preuves de
» l'antiquité des Bas Bretons ». Un ton aussi grossier qu'indécent, surtout dans la bouche de celui qui le tient, est d'autant plus souverainement ridicule en cette occasion que, né à plus de deux cens lieues de la Bretagne où je n'ai même jamais voyagé, il n'y a certainement pas lieu de me soupçonner de la moindre partialité en faveur d'un pays si différent du mien, et que je n'ai pas même nommé. Lorsqu'un écrivain inconnu est soudoyé pour composer des articles dans le Journal des Débats, cela suffit-il donc pour l'autoriser à trahir la vérité avec une telle impudence?

V. Article. *Des mines de fer de l'île d'Elbe.*

Art. 248. Vous me reprochez, Monsieur, le nombre d'années que donnent les calculs de M. Léopold Chevalier pour l'exploitation des mines de fer de l'île d'Elbe, et vous fixez ridiculement le nombre des mois et des jours, en n'apercevant pas que ce ridicule ne tombe que sur vous, puisque ni M. Chevalier, ni moi n'en parlons. M. Faujas de Saint Fond, qui vient de faire graver les cartes et les plans de cet ingénieur-géographe, a jugé avec raison que l'idée de calculer l'antiquité du genre humain par celle de ses travaux, était ingénieuse. Je l'ai pensé comme lui, et j'ai donné la preuve que ces calculs de M. Chevalier ne m'avaient pas inspiré une confiance aveugle, puisque j'ai engagé M. le général Marescot, également respectable par ses talens militaires et par son zèle éclairé pour les sciences, à faire vérifier ses observations sur les lieux par un officier très-habile qui est lieutenant dans le corps du Génie à Porto-Ferraio. Je viens de recevoir sa réponse. Quoique M. Léopold Chevalier n'y soit nullement ménagé, la matière est trop importante pour que je puisse

me dispenser de rapporter textuellement les objections de son adversaire. Je connais parfaitement M. Léopold Chevalier ; je dois rendre hommage ici à son amour pour la vérité, et je suis sûr qu'il est prêt à reconnaître ses erreurs s'il en a commis quelqu'une. Au reste son mémoire avait été imprimé par l'autorité du Préfet de son département, et il avait à mes ieux toute l'authenticité suffisante pour qu'il me fût permis d'en faire usage. Les négligences de stile qu'on lui reproche ne sont rien en pareille matière, et les calculs ne pouvaient être vérifiés que sur les lieux.

Examen du calcul de M. Léopold Chevalier relativement à l'antiquité de l'exploitation de la mine de fer de Rio.

« Il y a trois choses à examiner dans cette question :

» 1°. Les mesures prises, ou *données* du problême ;

» 2°. Les raisonnemens sur lesquels est fondé le calcul ;

» 3°. Les moyens employés pour la solution, ou le calcul en lui-même.

» Or les mesures sont fausses, les hipothèses

» ses inadmissibles, et il y a erreur dans la » solution ; c'est ce que nous allons dévelop- » per en détail. On ne s'occupera ici que du » problême en question ; il serait trop long » de vouloir relever à la fois les innombrables » fautes de calcul, d'observation et de fran- » çais, qui se trouvent dans tout le cours du » mémoire.

» La distance de la marine de Rio au ruis- » seau de Giove, que M. Chevalier dit être » 1,600 toises, n'est que de 1,200 mètres, ainsi » que le prouve le plan joint à cet examen. » La perpendiculaire du triangle qui com- » prend ce qu'il appelle les bas fonds, a 550 » mètres, et il la fait de 1,000 toises.

» La longueur de l'excavation où l'on tra- » vaille maintenant, est 800 mètres et dans » le mémoire elle est portée à 1,000 toises.

» L'épaisseur de la couche de Minerai ne » peut pas être estimée à plus de 6 à 7 mè- » tres, et elle a été supposée de 12 toises, » etc. etc.

» On voit qu'il y a dans ces données une » inexactitude que l'on ne peut attribuer au » défaut du mesurage ; je soupçonne que M. » Chevalier, dans un changement de mesu-

» res, aura compté 2 toises par mètre au lieu
» de 2 mètres par toise, d'autant que ces di-
» mensions comparées à un brouillon de plan
» qu'il a laissé à Rio sont presque constam-
» ment quatre fois plus fortes. Quoi qu'il en
» soit, cette première erreur rend les résul-
» tats environ seize fois trop considérables (1),
» lorsqu'il s'agit de surfaces, et soixante-qua-
» tre fois, lorsqu'il est question de toises
» cubes.

» Examinons maintenant les raisonnemens
» qui servent de bases à la solution du pro-
» blême. *Pour avoir maintenant la quantité*
» *de minerai, il faut*, est-il dit dans le mé-
» moire, *multiplier la superficie du terrain*
» *fouillé par la moyenne proportionnelle de*
» *la hauteur, rapport à l'inclinaison, et*
» *diviser le produit par les 480 toises cubes*
» *de la consommation annuelle.*

» En fesant abstraction de cette erreur :
» *pour avoir la quantité de minerai*, puis-
» qu'il devait dire : *pour avoir le nombre*

---

(1) J'ai ajouté la fin de cette phrase, pour plus de clarté.

» *d'années d'exploitation* ; il y a dans cette
» phrase deux fautes grossières.

» 1°. Il ne faut pas diviser par 480 qui est
» l'exploitation la plus forte des fouilles ac-
» tuelles ; les exploitations ayant été très-va-
» riables, il est clair qu'il fallait prendre une
» consommation moyenne ; mais on voit que
» M. Chevalier trouvant ses 41,000 ans bien
» suffisans, n'a pas voulu effrayer ses lecteurs
» en leur présentant la mine de fer exploitée
» depuis plus de 200,000 ans, comme il l'eût
» trouvé en divisant par une consommation
» moyenne annuelle, beaucoup plus petite
» que 480 toises cubes.

» 2°. Le moyen de solution est faux ; la
» superficie du terrain fouillé, multipliée par
» la moyenne proportionnelle de la hauteur,
» donne la masse totale de la portion corres-
» pondante de la montagne, et non le cube
» de fer qui y est contenu. M. Chevalier au-
» rait-il supposé que la montagne de Rio,
» qui a une lieue de tour, était un massif
» pur de minerai ? C'est ce que l'on ne peut
» pas croire, puisqu'il avait sous les ieux les
» immenses déblais de terre que l'on jette, et
» que d'ailleurs lui-même a dit auparavant

» que la couche de minerai a 12 toises d'épais-
» seur, ce qui au reste n'est pas vrai.

» Outre les erreurs, il y a dans le calcul
» des contradictions impardonnables ; par
» exemple, dans la seconde partie où il re-
» cherche quelle peut être la quantité de mi-
» nerai qui reste à extraire, il ne multiplie
» plus, quoique le cas soit absolument le
» même, par la moyenne de la hauteur, mais
» seulement par la moitié de la couche, ce
» qui est encore une nouvelle faute.

» Il résulte des observations précédentes,
» que les calculs relatifs aux quantités de mi-
» nerai extraites et restant à extraire dans la
» mine de Rio, sont entièrement à refaire
» sur de nouvelles bases et des données plus
» exactes ; c'est ce que je vais entreprendre
» en observant que le travail des mines étant
» sujet à toutes les variations qu'entraînent
» les bouleversemens politiques, est peu pro-
» pre à être soumis au calcul. Ce n'est pas
» dans les travaux des hommes, mais bien
» dans ceux de la nature, qu'il faut chercher
» des preuves de l'ancienneté du globe : par
» exemple, on a déduit des couches de terre
« qui recouvrent les laves du Vésuve, que ce

» volcan existe depuis plus de huit mille ans.
» Les calculs appuyés sur cette observation
» paraissent mieux fondés que ceux que l'on
» peut fonder sur l'exploitation d'une mine.

» Qui sait, par exemple, si la mine de
» Rio n'est pas restée à différentes époques
» abandonnée ou inconnue ? Si les Romains
» ne l'ont pas exploitée avec cette grandeur
» et cette activité qu'il apportaient dans tous
» leurs travaux, et qui font soupçonner des
» moyens que nous n'avons plus ? Comment
» savoir ce que pouvaient faire des hommes
» épars, travaillant à leur compte, comme
» cela avait lieu avant les *Appiani* ? Enfin
» est-il certain que tout le terrain où l'on
» aperçoit des traces de fouilles, ne contienne
» plus de minerai ? Ce n'est qu'en balançant
» toutes ces circonstances, que l'on peut par-
» venir à une approximation suffisante.

» On peut savoir par des registres ou par des
» traditions, les exploitations annuelles de-
» puis l'introduction de la poudre ; par con-
» séquent il est facile de calculer la quantité
» de minerai extraite depuis cette époque :
» en la retranchant de la masse totale qu'on
» peut juger avoir été enlevée d'après l'éten-

» tendue du terrain fouillé, on aura l'exploi-
» tation des tems sur lesquels on n'a aucun
» renseignement. Il ne s'agira que de choisir
» une consommation fondée sur les moyens
» d'exploitation.

» Or on enlève maintenant onze millions de
» kilogrammes ou 2,716 mètres cubes de mi-
» nerai par an; et d'après des registres an-
» ciens qu'on ne trouve pas à la mine, mais
» qui m'ont été communiqués par un particu-
» lièr qui s'est occupé de ce travail, on voit
» que cette quantité peut être prise pour une
» consommation annuelle depuis cent ans.

» D'anciennes traditions apprennent qu'a-
» vant cette époque l'exploitation n'était au
» plus que les deux tiers, et il est clair qu'il
» ne faut adopter cette consommation qu'à
» partir de l'introduction de la poudre, qui
» dut apporter dans l'exploitation des mines un
» changement très-considérable. Il résulte de
» là que depuis cent ans on a dû extraire
» 271,600 mètres cubes de minerai, et que
» dans les deux cens années précédentes la
» consommation a été 360,000 mètres, ce
» qui fait en tout 631,600 mètres cubes.
» Cherchons maintenant la masse totale de

» minerai extrait, d'après les superficies
» fouillées.

» L'excavation moderne, au lieu d'être
» égalée à un rectangle, forme un triangle à
» cause de son entrée très-étroite, d'autant
» qu'il ne faut pas y comprendre les masses
» de déblais de terre, qui entourent le lieu
» de l'exploitation : et les deux côtés de l'an-
» gle droit pris dans l'espace d'après les cotes
» de nivellement, sont 830 mètres et 450 mè-
» tres, ce qui fait une superficie de 186,750
» mètres carrés.

» L'excavation antique au contraire a sen-
» siblement la forme d'un rectangle de 980
» mètres de long sur 440 de large, dont la
» superficie est 431,200 mètres carrés. Par
» conséquent l'étendue fouillée des deux ex-
» cavations est 617,950 mètres carrés, qui
» multipliée par 7 mètres, épaisseur de la
» couche, donne 4,325,650 mètres cubes de
» minerai qui ont été enlevés. Or puisque de-
» puis 200 ans on en a extrait 631,600 mè-
» tres cubes, la différence 3,694,050 est ce
» qui a été fouillé dans les tems anciens. Si
» l'on fait attention à la difficulté que devaient
» avoir les anciens à arracher le minerai avec

» des pioches, en comparant ce travail à celui » du roc dur, on voit aisément que la con» sommation ne pouvait pas être plus du quart » de celle qui a lieu actuellement, en sorte » que l'on peut, je crois, l'estimer 700 mè» tres cubes par an. Par conséquent il a fallu » 5,277 ans, qui ajoutés aux 300 ans déjà » trouvés, donnent 5,577 ans d'exploitation.

» Je ne ferai aucune réflexion sur la corres» pondance de ce résultat avec une tradition » au moins douteuse; je me bornerai à dire que » je n'y ai eu aucun égard dans mes calculs.

» Je ne crois pas que l'on puisse faire au» cun calcul raisonnable sur le minerai res» tant à extraire; les filons sont si irréguliers » que l'on ne peut présumer comment ils » se terminent.

» Je pense que le dessin joint à cet examen » et les calculs appuyés sur nivellement, » dont les cotes essentielles sont rapportées » au plan, suffiront pour démontrer la soli» dité de la réfutation que je viens de faire du » rapport historique de M. Chevalier.

» Le lieutenant du Génie Soalhat.

» Porto-Ferraïo, le 19 Juin 1807 ».

Observations sur cet examen.

Ce rapport est d'autant plus précieux qu'il est fait sans aucune prétention pour l'antiquité des mines de l'île d'Elbe, et que l'auteur paraît même en avoir une contraire. Les 5,577 ans qu'il lui accorde, nous conduisent à l'an 3,770 avant l'ère chrétienne, et conséquemment 2,338 ans avant l'époque à laquelle les Grecs plaçaient la découverte du fer (1). Le raisonnement que j'ai fait sur le calcul de M. Léopold Chevalier, subsiste donc dans toute sa force, et prouve qu'une grande catastrophe, qui paraît avoir été celle de la submersion de l'Atlantide, a interrompu les communications de la Grèce avec la partie occidentale de l'Europe qui ne fut connue de nouveau que par le voyage des Argonautes, et plus anciennement par les Crétois. Le passage des Argonautes est constaté par l'autorité d'Aristote que j'ai rapportée et par le témoignage de Strabon qui ne désigne la ville et le beau port appelé aujourd'hui Porto-

(1) Voyez mes considérations sur le globe, p. 386.

Ferraïo que par le nom d'Argôos, tirant son origine du navire Argô (1).

Ce que Strabon nous apprend (2), c'est que les fosses desquelles sont tirés les métaux, se remplissent encore avec le tems. C'est, ajoute-t-il, ce que l'on nous rapporte des fosses de sel à Rhodes et du marbre de Paros, et ce que Clitarque nous raconte des sels de l'Inde. Je serais tenté de croire que Rhodes dont il est question dans ce passage, n'est pas la capitale de l'île de ce nom, mais la ville bâtie par les Rhodiens à l'embouchure du Rhône où se trouvaient de très-anciennes mines de sel, et qui a donné son nom à ce fleuve (3). C'est la même que l'on appelle aujourd'hui Cette.

Aristote rapporte aussi (4) cette observation singulière sur les mines de la renaissance du fer dans l'île d'Elbe, ce qui a fait donner à ces mines par Virgile le nom d'inépuisables.

---

(1) Ἀργῶος ἀπὸ τῆς Ἀργοῦς. Strabon, livre 5.

(2) Au même endroit.

(3) *Ubi Rhoda Rhodiorum fuit, unde dictus multò Galliarum fertilissimus Rhodanus annis.* Plinii Hist. nat. lib. 3, cap. 4.

(4) Dans son livre περὶ θαυμ. ἀκουσμ.

ast Ilva trecentos
Insula inexhaustis Chalybum generosa metallis.

On sait que le nom d'*Ilva* était donné autrefois à l'île d'Elbe, qui en est évidemment dérivé, et nous apprenons d'Ammien Marcellin (1) que les Chalibes ont les premiers découvert et travaillé le fer. Servius en commentant ce passage de Virgile, nous dit (2) : « Plinius secundus », que nous appelons Pline, « assure que tandis que dans les au-
» tres pays, lorsque les métaux ont été creu-
» sés, les terres restent vides, dans l'île
» d'Elbe, par un événement surprenant, les
» métaux enlevés renaissent et sont encore
» puisés aux mêmes lieux ».

Il résulte de ces faits 1°. que les mines de fer de l'île d'Elbe ont été abandonnées assez long-tems pour que les Grecs en aient perdu la trace ; 2°. que le métal s'y forme de lui-même après avoir été enlevé. Ces deux causes

(1) Livre 22, chap. 8.

(2) *Plinius secundus dicit, cùm in aliis regionibus effossis metallis terræ sunt vacuæ, apud Ilvam hoc esse mirum, quòd sublata renascuntur, et rursùm de iisdem locis effodiuntur.*

doivent concourir à faire considérer comme trop faibles les calculs que l'on vient de lire et à prouver une bien plus haute antiquité.

Il n'est pas vraisemblable que les Romains aient jamais fait exploiter en plus grande quantité le fer qui se trouvait dans l'île d'Elbe, 1°. parce qu'aucun auteur ancien ne nous le dit ; 2°. parce que jamais la consommation de fer n'a été assez grande chez eux pour exiger ce travail qui d'après Strabon et Diodore de Sicile se fesait seulement pour la ville de Dicéarque, aujourd'hui Pouzzoles, et dont jamais Rome elle-même n'a fait un objet de spéculation.

L'auteur de l'examen que je viens de rapporter observe avec raison que le calcul sur l'exploitation de la mine de Rio ne donne pas sur l'ancienneté du globe des dates aussi précises que les couches de lave des volcans ; mais il en donne de plus curieuses, en ce qu'il prouve l'antiquité du travail des hommes, et conséquemment de la civilisation.

Au lieu donc de critiquer M. Léopold Chevalier aussi sévèrement que l'a fait M. Soalhat, au lieu de le plaisanter sans examen, comme vous, M. Malte Brun, vous avez

trouvé plus facile de le faire, il fallait l'encourager à revoir ses calculs, à les appliquer à d'autres mines, et le remercier d'avoir ouvert à nos recherches une carrière absolument neuve qui mérite d'être approfondie.

VI. Article : *De l'histoire des Celtes.*

Art. 249. Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai à vous dire en ce moment sur l'île d'Elbe, et vous voyez que vos insipides plaisanteries n'ont rien ajouté à la science de l'histoire, non plus qu'à celle de la nature, et que c'est par des calculs qu'il faut répondre à des calculs.

Vos plaisanteries ont eu seulement l'avantage de faire rire vos lecteurs ; mais c'est le plus souvent à vos dépens. Cependant si vous vous en étiez tenu à des critiques, peut-être auriez-vous obtenu quelques succès en trouvant un ami charitable qui vous eût averti de vos erreurs quelquefois un peu trop fortes. Malheureusement pour vous, vous avez voulu aussi dogmatiser. Vous me prescrivez un plan de travail sur les Celtes, et vous n'avez pas lu celui que vous annoncez de moi, et dans lequel vous aviez un extrême besoin de vous

instruire : vous y auriez appris que c'est sur les auteurs originaux que je compose mon histoire, et non sur ce que vous appelez les rêveries des modernes. Vous ne me parlez que d'ouvrages étrangers, comme s'il nous fallait aller en Danemark, pour apprendre notre histoire.

Celui que vous me citez comme le premier de vos maîtres, est Schœpflin, dont vous ne savez pas même le nom, et que je connais beaucoup mieux que vous. Le ton sur lequel vous m'en parlez, est curieux : « nous invitons », dites-vous, « M. de Fortia à lire les » *Vindiciæ Celticæ*, par Schoqflin, petit » volume *in-quarto* de 160 pages qui se » trouve à la Bibliothèque Impériale » ; et vous ignorez que cet ouvrage a été traduit en français et complétement réfuté par Pelloutier (1) que vous citez sans l'avoir lu mieux que Schœpflin, et qui a écrit ce que nous avons de plus complet jusqu'à présent sur l'histoire des Celtes. Vous n'en placez pas moins cet écrivain français à côté de M. Court de Gé-

(1) Histoire des Celtes, par Simon Pelloutier. Edition de Paris 1771, in-4°. t. 1, p. 473 et suivantes.

belin, pour dire que ces deux auteurs, par leurs citations mal appliquées et leurs étimologies forcées, n'ont pu réussir à établir l'histoire des Celtes avant le déluge. Si vous aviez seulement lu la dissertation que j'ai citée de M. Pelloutier dans les mémoires de l'Académie de Berlin (1) sur un passage important de Pomponius Méla, vous auriez reconnu qu'elle est un chef-d'œuvre de la critique la plus sage et la plus éclairée.

Je vous donnerai un exemple de la partialité avec laquelle travaillent les étrangers sur notre histoire. M. Eccard, auteur d'un ouvrage savant et curieux sur l'origine des Germains (2), dit en titre à la page 59, §. 30 : *Nec Scythæ, nec Celtæ, nec Gothi in terris nostris unquàm fuerunt.* Il prétend ainsi que les Celtes n'ont jamais été en Germanie ou en Allemagne. Or Jules César, qui confond ici les Celtes avec les Gaulois, que M. Eccard n'en distingue pas non plus dans ce passage, assure que les Gaulois ont conquis la partie la plus

(1) Année 1745, p. 177.

(2) *Joh. Georgii Eccardi de origine Germanorum*, *Gœttingæ* 1750, in-4°.

fertile de la Germanie, et l'habitaient encore de son tems. On lit en effet au livre 6, chapitre 24 des Commentaires de César, ces propres mots : *Fuit antea tempus, quùm Germanos Galli virtute superarent, et ultrò bella inferrent, ac propter hominum multitudinem agrique inopiam trans Rhenum colonias mitterent. Itaque ea quæ fertilissima sunt Germaniæ loca circùm Hercyniam silvam, quam Eratostheni et quibusdam Græcis famâ notam esse video, quam illi Orcyniam appellant, Volcæ Tectosages occuparunt, atque ibi considerunt. Quæ gens ad hoc tempus iis sedibus se continet.*

Quelle confiance peut mériter un auteur à qui les préjugés nationaux ferment les ieux dans une occasion si importante pour lui, puisqu'il est Germain, et qu'il traite de l'origine des Germains? Cependant on ne peut nier que son ouvrage ne soit curieux, et que l'auteur n'en soit savant. Mais il n'a considéré son sujet que sous le point de vue favorable à ses préjugés. J'ai peut-être eu aussi les miens, et si vous aviez eu la bonté de m'avertir des endroits où ils ont pu me séduire, vous auriez rendu à mon ouvrage un véritable ser-

vice : mais lorsque vous me demandez « si le » père des humains fut d'abord un poisson, » puis un singe, et à la fin un bas-Breton », je vous répondrai qu'un bas-Breton pourrait vous demander à son tour comment un Danois peut devenir un saltimbanque ?

VII. Article : *Des Langues-mères*, *et de l'Académie Celtique.*

Art. 250. Vous prenez enfin le ton d'un Père de l'Église pour fixer hardiment le nombre des langues-mères qui existent en Europe, et vous m'enseignez avec bonté cette misérable doctrine, où il y a plus d'erreurs que de lignes. « On a reconnu d'une manière assez » positive », dites-vous, « *huit* grandes races » et autant de langues-mères en Europe... » Voilà le résultat d'un siècle de travaux, de » recherches les plus profondes, de discus- » sions dirigées par la bonne foi » ! Il est impossible d'annoncer avec plus d'emphase quelques lignes puisées dans la géographie de la Croix que l'on enseigne dans les Collèges et que l'on y laisse. Les hommes instruits savent très-bien que rien n'est si difficile que de suivre les langues à travers l'immensité des

tems et les nuances qu'y mettent les divers dialectes. J'ai vu en entrant en Italie pour la première fois, après avoir étudié la langue des bons auteurs de cette nation, que je ne comprenais rien au langage des habitans de Monaco, où l'on avait la prétention de parler le *Monachese*, langue fort différente de celle de l'Arioste et du Tasse; j'ai reconnu ensuite que Mentone, autre petite ville de la principauté de Monaco, ne s'en tenait nullement au jargon de sa petite capitale, et qu'elle avait aussi son *Mentonasco*, fort différent du *Monachese.* S'il fallait distinguer les langues-mères où ces diversités sont puisées, il serait difficile de les retrouver parmi les huit idiômes dont vous copiez le recensement. M. Gatterer, en prouvant la différence des Slavons et des Sarmates, n'a fait que la centième partie du travail entrepris par le docteur Pallas qui a distingué deux cens langues différentes en Europe, et qui ne les a pas toutes connues. Si vous aviez lu dans le Moniteur le compte aussi détaillé que savant, rendu par M. le Sénateur Volnei à l'Académie Celtique, de cet ouvrage du docteur Pallas, vous y auriez vu que cette Académie s'est occupée de

cette matière un peu plus sérieusement que vous.

Il n'est pas douteux que l'art de parler n'ait de grandes difficultés, et qu'une société un peu nombreuse ne soit nécessaire pour qu'il puisse parvenir à un certain dégré de perfection, en sorte qu'il est possible que les diverses langues ne soient que les dialectes d'un langage primitif d'abord très-simple et qui s'est ensuite compliqué en s'écartant de sa source. La prétention de découvrir comment cette complication s'est opérée passe peut-être nos forces ; mais celle d'avoir découvert huit centres de civilisation primitive en Europe et autant de races différentes, est certainement le comble du ridicule et de la déraison. « L'heureux hazard qui vous a procuré », dites-vous, « *tout ce qui reste* de la langue » Sarmatique », ne vous autorise nullement à répéter ce que des écoliers ne peuvent empêcher qu'on leur dise, et ce qu'ils oublient promtement lorsqu'ils sont sortis du collège.

Après toutes ces assertions si hazardées, après tous ces reproches si mal fondés, est-ce montrer de l'esprit, que de prétendre attaquer en moi seul toute l'Académie Celtique,

de laquelle je m'honore d'être membre, mais qui en a d'autres auxquels vous-même rendez justice, puisque M. l'abbé Denina, qui en est un, est nommé par vous avec éloge, qu'il est mon collègue et mon ami, et qu'il est certainement surpris de voir son nom placé parmi ceux que vous accolez avec le vôtre pour me prodiguer plus à votre aise vos injurieuses critiques. Je me regarderais comme fort heureux si cet estimable Doyen de la Littérature italienne, que l'Empereur a fait venir de Berlin pour le nommer son Bibliothécaire, pouvait consacrer quelques instans de loisir à l'examen et à la critique de mes ouvrages; et j'ose assurer qu'il est écouté avec autant de vénération que de docilité toutes les fois qu'il fait quelque lecture dans le sein de l'Académie Celtique.

Un des anciens collaborateurs de votre feuille (1), si bien qualifiée *Journal des Débats*, prend aussi à tâche d'insulter quelquefois ce corps respectable qui s'est voué à l'étude des antiquités nationales, et je ne puis

(1) M. Jondot, Journal de l'Empire, du 3 ventose an 10 et ailleurs.

m'empêcher de témoigner en cette occasion ma surprise de ce qu'une gazette dont les auteurs paraissent avoir pris pour but principal la défense de la religion, soit principalement connue par son extrême causticité, comme si l'esprit de la religion n'était pas ou ne devait pas être un esprit de paix et de conciliation; comme si les puérils récits des succès divers de deux actrices devaient être destinés à favoriser le débit de vos diatribes calomnieuses, en souillant la cause respectable que vous semblez vouloir défendre.

Ne prenez donc pas le titre d'orateur des savans pour leur faire tenir votre langage; ils seraient forcés de vous désavouer, si le discours que vous leur prêtez n'était évidemment le vôtre, auquel celui d'un sage critique et d'un véritable savant ne ressemblera jamais.

FORTIA d'URBAN.

Avignon, 6 août 1807.

Après cette courte digression qui n'en est pas une, puisqu'elle ramène à des sujets dont nous nous sommes déjà occupés et qu'il ne faut pas perdre de vue, je reprends le fil de mon ouvrage à l'endroit où je l'ai terminé

dans le volume précédent. Le récit des voyages faits à la Chine m'a paru une préparation nécessaire à l'histoire d'un empire encore si peu connu et qui mérite autant de l'être.

HISTOIRE DU MONDE

Avant le déluge d'Ogigès.

Suite du Chapitre septième.

Antiquités des Chinois.

§. Supplémentaire au §. 10. Seyger-van-Rechteren.

Art. 251. Les malheurs qu'éprouvaient à Pékin le père Ricci et les autres missionaires, refluaient sur les Portugais dont la religion était la même que celle de ces missionaires. Les Hollandais, ennemis des Portugais, par leur religion et par la rivalité du commerce, profitèrent de ces malheurs pour établir leur commerce à Tchang-tcheou-fou (1), dans la

---

(1) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier dans sa description de la Chine. Paris 1787, t. 1, p. 62. L'his-

province de Fo-kien. Nous devons les détails de cet établissement au voyage de Seyger-van-Rechteren aux Indes Orientales. Il avait été dans cette partie du Monde depuis l'année 1628 jusqu'en 1633 ; et ses informations lui étaient venues de quelques officiers Hollandais, qui avaient été faits prisonniers à Macao, dans la malheureuse entreprise des Hollandais sur cette ville, en 1622. Ayant tiré d'eux des explications importantes sur l'état de la Chine, et sur les affaires Hollandaises, il les inséra dans la relation de son voyage. Elle fut publiée pour la première fois à Zvolle, dans la province d'Overissel, en 1639, en un volume in-4°. contenant cent onze pages. Ensuite ayant été traduite en français, elle fut insérée dans le cinquième tome in-8°. du Recueil Hollandais des voyages aux Indes Orientales ; où elle contient cent quarante-cinq pages. Ce que l'Histoire générale des voyages (1) en a emprunté, ne se trouve pas dans l'édition Hollandaise ; mais

---

toire générale des voyages écrit Chin-cheu ou Chang-cheu.

(1) Paris 1748, t. 5. p. 383.

les deux éditions offrent une carte de l'embouchure de la rivière de Tchang-tcheou, avec Amoui, Qué-moui, et les îles adjacentes; cette carte, qui est tirée de Montanus, n'est que celle de Van-Rechteren, un peu corrigée.

Expédition des Hollandais contre Macao, en 1622.

Quoique l'Empereur de la Chine n'admette point les étrangers dans ses états, et qu'il ne souffre point qu'ils y portent leur commerce, il permet à ses propres sujets de trafiquer dans les pays étrangers. C'est une erreur de quelques écrivains d'avoir assuré qu'il leur refuse aussi cette permission. Dès qu'un vaisseau étranger paraît sur la côte de la Chine, il se voit environné de navires appelés Joncs, qui lui interdisent non-seulement le commerce, mais jusqu'à la liberté de se procurer des provisions, et même de parler aux habitans. S'il trouve le moyen de s'approcher du rivage, sans avoir été découvert, ceux qui osent débarquer sont conduits devant le Gouverneur du port ou de l'île, qui leur déclare qu'il n'a pas la permission de traiter

avec

avec eux. Demandent-ils celle de parler au Gouverneur de la province, qui fait ordinairement sa résidence dans quelque ville intérieure ? On répond par un refus formel, en ajoutant qu'on ne voudrait pas même l'informer qu'il y ait eu des étrangers assez hardis pour entrer dans la province. Enfin s'ils désirent d'être conduits à la Cour de l'empereur, on les assure qu'il en couterait la vie à celui qui ferait cette proposition à la Cour, et à tous les officiers des places qui seraient convaincus d'y avoir participé (1).

Il est certain que les Chinois sont la nation la plus grave qui soit connue dans l'univers. On leur trouve toujours la modestie et l'air composé des anciens Stoïciens. Celui qui fut envoyé à Batavia pour négocier avec Jean-Peter Coën, Hollandais, gouverneur général de l'île, demeura un jour entier assez près de lui dans une grande salle, sans se donner le moindre mouvement, et preque sans ouvrir la bouche. Son projet était d'engager le Gouverneur à parler, et de pénétrer ainsi ses

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748. t. 5, p. 383 et 384.

intentions. Coën, qui n'était guère moins grave, se tint dans la même posture, et garda le même silence avec autant de soin, pour faire les mêmes découvertes. Le Chinois désespérant de rien tirer de lui, sortit sans parler, et le Gouverneur le laissa partir comme il était venu (1).

Ce fut ce silencieux Hollandais qui donna des ordres pour l'expédition de Macao, au mois de Juillet 1622. La conduite de cette entreprise fut confiée à Cornélius Réyersz. Les forces Hollandaises consistaient en quatre vaisseaux de leur nation et deux vaisseaux Anglais ; sans compter deux autres Anglais, nommés la Foi et l'Espérance, qui se trouvèrent dans la baie de Panderan, près de Macao (2). C'est du moins ce qu'assure Van-Rechteren qui apparemment ne compte pas les petits bâtimens. Car suivant Faria-y-Souza, il y eut jusqu'à dix-sept et même, selon d'autres écrivains, jusqu'à vingt-trois vaisseaux Hollandais, qui se présentèrent le 19 juillet

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 384.

(2) *Id. Ibidem.*

1622 devant la ville de Macao, dans l'espérance de surprendre la flotte prête à faire voile pour le Japon. Ils s'étaient déjà saisis d'un grand nombre de bâtimens Chinois et Portugais aux environs des Philippines. Leurs forces consitaient en deux mille combattans (1). Dans l'espérance d'emporter la ville, ils commencèrent par battre, pendant cinq jours, le fort saint François. Le 24 juillet, étant débarqués au nombre de huit cens, ils se rendirent maîtres d'un retranchement, sans y trouver d'opposition. Ils marchèrent ensuite vers la ville, qu'ils se flattaient d'emporter avec la même facilité : Mais Jean Suarès Vivès les voyant avancer pour se saisir d'un poste considérable, les prévint avec cent soixante hommes. Après une vive décharge des armes à feu, on en vint à l'épée qui jeta bientôt la terreur parmi les Hollandais, et leur fit prendre la fuite en laissant plus de trois cens morts sur le rivage. On leur prit sept étendards, un canon, et toutes leurs autres armes, qu'ils jetèrent à terre, afin de

(1) Faria-y-Souza appelle ici leur chef l'amiral *Reggers* au lieu de *Réyersz.*

fuir à la nage plus légèrement. En même tems, les vaisseaux continuaient de battre le fort; mais eux-mêmes furent battus par une artillerie si bien dirigée qu'elle en coula quelques-uns à fond, et leur tua soixante hommes. La victoire n'en coûta que six aux Portugais, avec un petit nombre d'esclaves. Une femme Cafre eut part à l'honneur du succès, en combattant sous l'habit d'un homme, une hallebarde à la main. Elle tua trois Hollandais (1).

Van-Rechteren n'entre dans aucun de ces détails peu agréables pour sa nation. Il dit seulement que l'amiral Réyersz fut tué dans l'action, et que celui des quatre vaisseaux anglais qui se nommait l'Espérance, eut le malheur d'y périr. L'autre vaisseau, appelé la Foi, après ce mauvais succès, continua sa route au Japon. Le reste de la flotte fit voile aux îles de Pong-hou, ou *Piscadores*, où les Hollandais construisirent un fort à quatre bastions, sur lesquels étaient vingt-quatre pièces de canon. Comme ce nouvel

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 392 et 393.

établissement n'était qu'à dix-huit lieues du continent (1), il devint fort incommode au commerce Espagnol. Pendant qu'il s'élevait, les vaisseaux de Hollande prirent un grand nombre de Jones Chinois, et forcèrent les matelots, au nombre de quinze cens, de travailler sous leurs ieux. La faim en fit périr treize cens avant que l'ouvrage fût terminé ; car on ne donnait à chacun pas plus d'une demi-livre de riz pour la provision d'un jour. Les ministres de la Chine s'obstinèrent à refuser l'échange des prisonniers, quoique les Hollandais leur offrissent dix-huit Chinois ou Japonais pour un seul Européen. Aussi les prisonniers Hollandais moururent-ils tous dans les chaînes, à l'exception d'onze ou douze. Les Chinois furent traités avec la même rigueur, par voie de représailles, et pour essayer si cette conduite pourrait faire changer de résolution aux ministres. Quoiqu'on ne leur

(1) Et non de *Macao* comme le dit Van-Rechteren. Les rédacteurs de la Collection Hollandaise, et après eux l'abbé Prévôt, observent avec raison que ce serait une énorme bévue, puisque la distance de ces îles à Macao n'est pas moindre de 140 lieues.

donnât point la mort, on les réduisait à des extrémités si cruelles par les coups, les tortures, la mauvaise qualité et le peu d'alimens, qu'ils ne pouvaient résister long-tems à cet excès de misère (1).

Lorsque les vaisseaux Hollandais que l'on appelle *Statises*, c'est-à-dire vaisseaux des états, furent arrivés aux îles Piscadores, ils y virent paraître vingt Joncs armés, qui servaient de convoi aux bâtimens pêcheurs, mais qui prirent la fuite après avoir découvert leurs ennemis. Cependant Van-Meldère, capitaine d'un vaisseau de la flotte, fut détaché à leur suite, avec ordre d'arborer le pavillon de paix. Deux Joncs s'arrêtèrent pour l'attendre. Il leur déclara les intentions du commandant. Leur réponse fut qu'il devait se rendre dans la baie, et les faire connaître au Gouverneur, qui en donnerait avis à l'empereur et au conseil. Sur cette ouverture, Van-Meldère fut dépêché avec trois yatchs, à l'embouchure de la rivière de Tchang-tcheou (2).

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 384.

(2) *Id.* p. 384 et 385.

Cette rivière est la plus considérable de cette partie (1) de l'empire Chinois, autant par son commerce que par sa largeur. Il en part sans cesse un grand nombre de Joncs richement chargés pour Batavia, Tay-ouan et d'autres lieus. Toutes les îles qui se présentent à l'entrée sont remplies de petites villes et de villages bien peuplés, où le commerce est florissant. La ville d'Amoui (2), dans l'île du même nom, située exactement vis-à-vis l'embouchure, est la plus remarquable de toutes ces places. C'est la résidence du *Hay-tak*, ou du principal mandarin de la province. Elle est habitée par quantité de riches marchands, et continuellement fréquentée par un grand nombre de vaisseaux. Sa situation est sur un bras de mer; un pont de pierres fort dures, bâti sur des arches, et long de trois cens cinquante pas, traverse cette mer. L'île de Qué-moui, aussi fort peuplée, est célèbre par une grande pêcherie. Les vaisseaux Hollandais mouillent

(1) J'ajoute *de cette partie* dont l'omission dans le texte ferait une grande erreur, ainsi que l'observe l'abbé Prévôt.

(2) D'Anville et l'abbé Grosier écrivent *Emoui.*

ordinairement sous l'île de Lissin, où ils font le commerce avec les marchands qui sortent de la rivière; et pour s'y rendre, ou à celle d'Amoui, ils laissent à droite les îles de Taëtta, en prenant la montagne de Tay-ho pour direction. Ils mouillent aussi quelquefois derrière l'île de Gaussin, ou des Temples. Celle de Kolleng-sou, voisine d'Amoui, fournit aussi un grand nombre de matelots (1).

A la vue des trois yatchs Hollandais, les habitans prirent la fuite. Mais Van-Meldère ayant trouvé le moyen d'en joindre quelques-uns, se procura bientôt une conférence avec un mandarin, dans un temple. Il lui dit que ce qu'il demandait uniquement était la liberté du commerce avec les habitans, et qu'il fût défendu de commercer avec les habitans des Manilles. Le mandarin promit une réponse; mais il déclara qu'avant tout il lui fallait consulter ses supérieurs qui se rendraient ensuite à Pékin (2) où l'empereur était alors, pour

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748; t. 5, pag. 385.

(2) Van-Rechteren dit la ville de *Quin-Say*, mais les auteurs de la collection Hollandaise, disent qu'il

recevoir ses ordres. En attendant, il pria Van-Meldère de quitter la baie (1).

Le mandarin se rendit effectivement à Hoc-syeu (2), ville très-peuplée, et d'une journée de tour, à soixante ou soixante-dix lieues d'Amoui. On y prit la résolution d'envoyer aux îles Piscadores deux Joncs, avec quatre ambassadeurs. Cette députation étant partie fort promtement, le chef qui se nommait Cag-sé-fi dit au conseil, que les Chinois n'avaient pas d'éloignement pour la négociation qu'on leur proposait, mais qu'ils demandaient d'abord que les Hollandais abandonnassent une île qui fesait partie des états de l'empereur, parce que Sa Majesté Impériale n'avait

---

faut entendre Pékin, sans expliquer le motif de cette dénomination.

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 385.

(2) L'édition française met *Honiou.* L'abbé Prévôt écrit ici *Hoc-syac*; mais lui-même écrit plus bas *Hoc-syeu*, que j'ai préféré. Il dit dans la note 45, p. 387 que cet Hoc-syeu est la même ville que Fu-cheu, capitale de la province de Fo-kien. L'abbé Grosier (description générale de la Chine, t. 1, Paris 1787, p. 59) appelle cette capitale Fou-tcheou-fou, et dit que le vice-roi de la province y réside.

jamais souffert que ses sujets entretinssent de commerce avec ceux qui s'étaient saisis, sans son consentement, d'une place qui lui appartenait, et qui avaient eu la hardiesse d'y bâtir un fort. Cag-sé-fi ajouta que s'ils voulaient quitter les Piscadores, ils pouvaient fortifier l'île Formose, qui n'était pas éloignée, que les officiers de l'empereur fermeroient les ieux sur cette innovation, et qu'ils promettaient d'envoyer les demandes des Hollandais au conseil Impérial, où ces officiers s'engageaient même à les appuyer (1).

Les Hollandais ressentirent quelque peine à refuser ce député qui paraissait un homme d'honneur et de mérite. Il les pressa, avec autant de civilité que d'ardeur, en leur apprenant qu'il courait de grands risques pour sa vie, s'il retournait à la Chine sans avoir réussi dans sa commission. Cependant le conseil ne put lui accorder ce qu'il demandait, parce que les ordres du gouverneur de Batavia étaient formels, et que la baie de l'île de Formose manquait de profondeur. Aussitôt

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 385 et 386.

qu'il fut parti, la flotte Hollandaise entreprit de piller et de brûler tout ce qui se présenterait à sa rencontre. Parmi les prisonniers qu'elle fit dans cette course, il se trouva un pêcheur qui avait été autrefois marchand, et qui, pour obtenir sa liberté, promit de leur ouvrir des voies de commerce, ce qui était l'unique but qu'ils se proposaient. Ils résolurent de mettre à l'épreuve sa bonne foi, en lui permettant de se rendre dans l'île d'Amoui, où le Ta-tok, c'est-à-dire le commandant de la milice, s'occupait à préparer des brulots pour répondre aux hostilités des Hollandais. Le pêcheur ayant obtenu audience et fait connaître les intentions des Hollandais, cet officier lui conseilla de se rendre à Hoc-syeu, pour expliquer les mêmes propositions au To-ya-kom-men ou Ko-man, qui était l'un des principaux mandarins de cette ville. Mais avant de partir, il engagea les mandarins d'Amoui à recevoir Van-Meldère en qualité d'ambassadeur. La seule condition fut que l'on porterait devant lui une planche sur laquelle seraient écrites les raisons qui, malgré les lois, faisaient ouvrir l'entrée de l'île à cet étranger; le pêcheur obtint aussi que l'on

écrirait sur la même planche, que les Chinois enverraient cette année-là deux Joncs à Batavia pour le commerce, et qu'ils n'en enverraient point aux Manilles (1). C'était déjà une victoire remportée sur les Espagnols.

Van-Meldère fut reçu dans une place ouverte, environnées d'arbres. Au centre était une espèce de dais, sous lequel on avait placé sept tables, couvertes de tapis qui pendaient jusqu'à terre, et devant chacune desquelles était assis un conseiller. Lorsque l'ambassadeur s'approcha, on le pressa de se prosterner à terre, et de la frapper du front assez fort pour être entendu des assistans. Il refusa de se soumettre à cette loi, sous prétexte que les chrétiens ne rendaient pas de tels honneurs à des créatures mortelles. On lui permit enfin de se conduire suivant ses usages. Il salua l'assemblée à la manière Européenne; et tenant le chapeau bas, il déclara qu'il avait été envoyé aux mandarins de l'île, parce que le député qui était venu aux îles Piscadores, n'avait pas l'autorité nécessaire pour traiter;

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 386.

que l'objet de sa députation était d'obtenir en faveur de sa nation une grace qu'elle sollicitait depuis vingt-trois ans, qui lui avait été promise plusieurs fois, et dont l'exécution avait toujours été suspendue, savoir : que les sujets des Hauts et Puissans Seigneurs, les Etats-généraux des Provinces-unies, fussent reçus à la Chine pour y commercer. Il ajouta qu'à la vérité les Chinois avaient souvent envoyé des Joncs à Batavia, mais chargés de marchandises de rebut, qui ne pouvaient être d'aucun usage : qu'il demandait donc que les Chinois exécutassent enfin leurs promesses, et qu'ils envoyassent de bonnes marchandises qui leur seraient payées en argent ou par des échanges (1).

Les mandarins promirent encore une fois de satisfaire les Hollandais, pourvu que de leur côté ils quittassent les Piscadores pour se retirer dans quelqu'autre île. Van-Meldère leur ayant répondu qu'il n'avait aucune commission sur cet article, mais qu'il irait volontiers prendre les ordres de ses supérieurs, on

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 386 et 387.

le reconduisit au rivage avec beaucoup de pompe. Lorsqu'il fut arrivé aux Piscadores, et qu'il eut fait son rapport au Conseil, Cornélius Ryertz (1), commandant de la flotte, résolut d'aller traiter lui-même avec les Chinois. Il partit avec Meldère, et passant par Amoui, il se rendit à Hoc-syeu, capitale de la province, et située sur le bord de la rivière. De six en six lieues, ils furent conduits dans une maison de l'empereur, et traités magnifiquement. Les villages dont la province est remplie, ne leur parurent éloignés l'un de l'autre que de la portée du canon. De toutes parts, les habitans étaient occupés au travail. On ne voyait pas un pouce de terre sans culture. Le peuple, que la curiosité amenait sur les chemins pour voir les étrangers, était en si grand nombre, qu'ils avaient souvent peine à traverser la foule, et qu'ils étaient quelquefois

(1) Ce nom n'est pas entièrement le même que celui de Cornélius Réyersz, aussi qualifié amiral au commencement de ce récit. Cependant l'abbé Prévôt qui sans doute les a confondus, observe ici que l'on a dit plus haut que ce commandant ou cet amiral avait été tué devant Macao.

forcés de s'arrêter pour donner le tems aux spectateurs de les considérer (1).

Les mandarins, ne cherchant qu'à gagner du tems, trouvèrent le moyen de prolonger cette route pendant l'espace d'un mois. Lorsqu'enfin ils furent arrivés dans les faubourgs de Hoc-syeu, capitale de la province, ils furent logés dans un des palais du Urcovor, qui était environné de seize autres édifices pour loger seize de ses femmes. Mais cet édifice étant situé à une lieue et demie de la ville, on ne leur permit pas d'en sortir un seul moment, excepté pour se rendre au Conseil des sept qui leur déclara d'abord qu'avant de proposer aucune demande, il fallait commencer par l'évacuation des Piscadores. S'ils n'y consentaient pas de bonne grace, ajouta-t-il, ils ne devaient rien se promettre à la Chine; mais s'ils prenaient le parti de se retirer dans l'île Formose, les Chinois promettaient d'envoyer à Batavia autant de marchandises que les Hollandais en pourraient désirer. Cette déclaration fut prononcée par

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 387.

le To-ya au nom d'abord du Conseil des trois, et peu après, de la part du Conseil des sept (1).

Le commandant répondit qu'il ne dépendait pas de lui de consentir à ce qu'on lui proposait, mais qu'il se hâterait d'envoyer à Batavia. Les Chinois, pour prouver leur sincérité, offrirent d'y dépêcher en même tems trois Joncs, sous la seule condition qu'il les ferait escorter par quelques *Statises*. Après cette convention, il fut reconduit à Léord, au milieu d'une foule innombrable qui s'était assemblée sur les chemins. On portait devant lui une planche sur laquelle étaient écrits les articles de sa négociation. Lorsqu'ils furent arrivés à la rivière de Tchang-tcheou, on fit partir pour Batavia deux Joncs chargés de soie, avec un des vaisseaux Hollandais qui portait la planche où la réponse des mandarins était écrite en caractères Chinois. Mais ayant été retardés par les vents contraires, leur voyage fut si long, que les Chinois, persuadés que l'on ne pensait point à l'exécution

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 387.

des articles, recommencèrent à faire partir des Joncs pour les Manilles. Ils furent pris par les statises, et l'on vit renaître la guerre (1).

Quelques années auparavant, la compagnie Hollandaise avait obtenu ce qu'elle demandait avec tant d'ardeur; mais les Portugais avaient arrêté l'effet de cette concession, et leurs intrigues étaient devenues la source d'une guerre qui avait coûté beaucoup de sang aux deux partis. Elle ne se rallumait qu'après avoir été suspendue et recommencée plusieurs fois. Ryertz, qui était chargé d'ordres exprès, avait tant de passion pour l'établissement du commerce, et pour forcer les Chinois à remplir leur engagement, qu'il envoya quatre vaisseaux de la compagnie dans la rivière de Tchang-tcheou. Ils se nommaient le *Groningue*, le *Samson*, le *Muiden*, et l'*Erasmus* (2). Ces noms méritent d'être conservés, et l'on ne peut trop s'étonner de voir une petite république confinée à l'extrémité de l'Europe où elle venait à peine de s'établir, braver

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 387 et 388.
(2) *Id.* p. 388.

ainsi sur ses propres foyers la puissance de l'empire le plus peuplé qui existât à l'autre extrémité du Monde.

Ces quatre vaisseaux ayant jeté l'ancre derrière l'île de Vogéda, cherchèrent le moyen de parler aux habitans et de faire de l'eau qui est excellente dans ce canton. Personne ne parut pendant plusieurs jours. Enfin, le 3 novembre 1623, un marchand Chinois, nommé Qui-psum, vint se présenter à bord. Il avait été pris aux Manilles par les Hollandais qui lui avaient rendu la liberté dans leur dernier voyage ; et la reconnaissance lui fesait mépriser le danger ; car il s'exposait à perdre la vie si cette démarche eût été connue (1).

Il venait avertir les Hollandais que les conjonctures présentes étaient extrêmement favorables à leurs prétentions. Les rivières étant fermées et le commerce interrompu par la guerre des Hollandais, le peuple avait imploré le secours d'un hermite qui s'était fait une réputation de sainteté parmi les Grands. Ce respectable personnage avait promis de ména-

(1) Histoire générale des Voyages, Paris 1748, t. 5, p. 388.

ger un accommodement entre les deux nations, et le marchand offrait de l'amener lui-même à bord, pour confirmer la vérité de ce récit. Il ajoutait que les négocians d'Amoui étaient résolus de présenter une requête au Kon-bon de Hoc-syeu, qui était alors dans leur île, pour obtenir de lui la permission de négocier avec les statises. Cinq jours après, l'hermite vint effectivement à bord. Il déclara que les Grands du pays regardaient l'entrée des Hollandais dans la rivière comme une entreprise de pirates qui cherchaient à désoler le pays par leurs pillages; qu'il venait pour s'instruire de la vérité, et savoir particulièrement si leur intention au contraire n'était pas de demander la liberté du commerce. En même tems il montra une lettre de créance, des Grands de la province, qui souhaitaient d'apprendre par sa bouche les vues réelles des Hollandais. Le soir, en se retirant, il promit d'employer tous ses soins pour terminer les différends; et son zèle fut en effet si vif, que les Hollandais obtinrent la liberté de remonter la rivière avec deux de leurs plus légers bâtimens, pour traiter avec les officiers Chinois. Ils reçurent cet avis le 14, par le mar-

chand qui s'était dévoué à leur service. Les deux yatchs s'avancèrent jusqu'à Svangans ; et jetant l'ancre entre cette île et le continent, ils y virent reparaître leur émissaire, qui exhorta quelques officiers Hollandais à descendre, pour commencer les négociations. Mais ils rejetèrent cette proposition, sous prétexte que leurs interprètes n'étaient pas assez bons ; ces républicains prétendirent qu'il valait mieux que deux ou trois mandarins prissent la peine de venir à leur bord. Les mandarins s'y soumirent, et bientôt il en parut trois, avec des lettres de créance du Ta-tok, par lesquelles il s'engageait à confirmer tout ce qu'ils avaient réglé. En vertu de ce pouvoir (1), ils conclurent une trève d'un an, qui contenait plusieurs articles, savoir 1°. que les Chinois porteraient aux statises, dans l'île de Tay-ouan (c'est-à-dire dans l'île Formose), autant de soie qu'ils en demanderaient; 2°. que pendant la mousson du nord, où l'on était alors, quatre ou cinq Joncs, chargés de soie et d'autres marchandises, se-

(1) Voyez Van-Rechteren, p. 145 et suivantes de la collection ci-dessus citée.

raient envoyés à Batavia sous une escorte, ayant à bord un mandarin, pour former une alliance perpétuelle avec le gouverneur Hollandais ; 3°. que Ryertz expliquerait au conseil de Batavia, par une lettre particulière, la nécessité d'abandonner les îles Pong-hou (1) (ou Piscadores), pour obtenir un traité ; et que durant la trève, les Chinois n'enverraient point de Joncs aux Manilles, à la Cochinchine, à Kamboia, à Siam, à Jambi ou Andrigéri ; et que s'ils en envoyaient malgré cette convention, les statises seraient en droit de s'en saisir (2).

Aussitôt que ces articles furent dressés, les Chinois demandèrent qu'en laissant à bord trois mandarins pour ôtages, deux ou trois capitaines Hollandais descendissent à terre pour confirmer le traité par un serment en présence du Ta-tok. Le 17 novembre 1623,

(1) L'auteur dit que les Chinois nomment ces îles *Pé-kou* ou *Pé-hou* ; mais les autres relations, et l'abbé Grosier, t. 1, p. 69, écrivent Pong-hou.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 388 et 389.

les trois ôtages arrivèrent à bord avec leur cortège et deux étendards bleus, brodés de blanc, qui étaient la livrée du Ta-tok. Ils apportèrent aussi trois flèches qu'ils appellent les emblêmes de leur fidélité. Ryertz apprenant d'eux que le Ta-tok était prêt à le recevoir, descendit avec deux de ses capitaines, et fut conduit au palais avec beaucoup de pompe. Les Chinois placèrent près de la chaloupe quatre tables qui furent couvertes d'oranges, de pâtisserie, de bierre de la Chine, et de fruits. Après cette collation, le commandant Hollandais n'eut d'impatience que pour retourner à bord ; mais on le pressa d'attendre un autre mandarin qui devait venir manger avec lui. Il fut informé en même tems que ce mandarin était accompagné d'une troupe de soldats, et cet avis lui fit encore hâter son départ. Le soir, les Chinois envoyèrent à bord, des paniers remplis de gâteaux, de bierre, de confitures et d'autres rafraichissemens, avec une flèche qui signifiait que ce présent était pour les matelots. Tous ceux qui en mangèrent, en ressentirent des suites fâcheuses : en un mot, dit l'auteur, ils vomi-

rent, et jetèrent visiblement du poison (1). Ils ne conçurent cependant alors que de simples soupçons, un pareil crime n'étant heureusement pas vraisemblable ; mais la suite ne justifia que trop ces soupçons.

Les ôtages mandarins avaient continué de demeurer à bord, et les députés Hollandais étaient encore sur le rivage. Comme, des deux yatchs, on apercevait sur ce même rivage quelques apparences de mouvement, les mandarins assurèrent que c'était une fête qu'on y célébrait à l'occasion du traité, et que chaque officier Chinois était bien aise de faire quelques politesses aux Députés, en les fesant manger avec lui. Mais, vers la nuit, les Hollandais virent descendre environ cinquante Joncs enflammés, qui s'avançaient vers les deux yatchs. L'Érasmus fut touché par deux de ces brûlots, dont l'un mit si promtement le feu à la vergue du grand mât, que les flammes gagnèrent jusqu'au perroquet. Plusieurs petites pirogues environnant le même vaisseau, l'accrochèrent par le moyen d'un grand

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 389.

nombre de petits crochets attachés à leurs voiles ; et ces voiles étaient humectées d'huile et farcies de poudre et de feu d'artifice qu'ils jetèrent dans le yatch, tandis que ceux qui étaient à bord des pirogues, en jetaient encore de la main. Ce bâtiment souffrit beaucoup ; mais s'étant enfin dégagés, les Hollandais éteignirent le feu, coupèrent le cable, et mirent à la voile. Ils n'auraient cependant pas évité quarante autres Joncs qui les menaçaient, sans le secours d'un vent frais qui s'éleva tout à coup. Ils eurent le tems de disposer leur canon. Une bordée qu'il lâchèrent aussitôt, fit perdre aux Chinois l'envie de s'approcher davantage ; mais s'arrêtant à peu de distance, ils mirent le feu à leurs brûlots, et les laissèrent derrière eux en se retirant. L'équipage Hollandais eut le bonheur de les écarter (1).

Le Muiden était aussi à la voile ; mais déjà les flammes s'étaient attachées au corps et aux voiles du vaisseau. Deux ou trois brûlots l'ayant abordé dans le même tems, il se hâta

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 389 et 390.

de

de gagner l'île de Glan-san, où il fut consumé. Mais la plus grande partie de l'équipage se sauva heureusement avec les trois mandarins qui étaient à bord. A la pointe du jour l'Erasmus vint chercher la chaloupe et les députés; mais n'apercevant que trente ou quarante Joncs qui arboraient des marques de leur horrible triomphe, il rejoignit le Groningue et le Samson, qui étaient demeurés à l'ancre sous un temple. Le jour suivant, ils rencontrèrent trois Joncs de guerre qu'ils mirent en feu avec leur canon, apparemment à boulets rouges; car il n'y a rien de si mal conçu que tous ces détails dans la relation de Van-Rechteren qui attribue aux Chinois en cette occasion une perfidie peu ordinaire. Quoi qu'il en soit, les trois yatchs, après s'être ainsi vengés, ne pensèrent qu'à retourner aux Piscadores (1).

Le 19 janvier 1624, les Hollandais étant retournés à l'embouchure de la même rivière, y rencontrèrent soixante Joncs, qui s'engagèrent aussitôt dans le canal. Quatre-vingt

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 390.

mousquetaires Chinois prirent terre devant une ville où ils joignirent un corps de deux cens hommes armés, défendus par trois retranchemens. Réunis ainsi au nombre de près de trois cens, ils firent feu sur les Hollandais lorsqu'ils les virent à la portée de leurs armes, leur tuèrent trois hommes, en blessèrent neuf; et se servant de leurs petits canons aussi promtement que les Hollandais de leurs fusils, ils rendirent la victoire longtems douteuse. Cependant leurs ennemis, animés par la vengeance, forcèrent leurs retranchemens, en tuèrent quatre-vingt-dix-neuf, et brûlèrent leur ville. Ensuite la flotte victorieuse entra dans la baie de Han-ten-sau, où elle prit quelques bâtimens pêcheurs, et cotoyant le rivage jusqu'à la baie de la Victoire, elle y débarqua un gros corps de troupes, qui enleva cinquante bœufs. Elle prit aussi quelques Chinois dans la baie de La-moua, et cinquante vaches dans celle de Harlem. Le premier de mars, elle alla croiser vers les îles de Makana; mais un brouillard épais lui permit à peine de les découvrir. Les vaisseaux Anglais, qui s'étaient séparés du reste de la flotte, revinrent avec cent soixante-deux Chinois, et

mille pots d'huile qu'ils avaient enlevés. La flotte avait ordre aussi de croiser contre les Joncs Chinois qui revenaient du Japon ; mais n'en ayant pu découvrir un seul dans l'espace de quarante-six jours, elle retourna le 12 avril aux Piscadores ; et dans sa route, elle se saisit d'un Jonc qui avait à bord trente-huit Chinois (1).

En arrivant dans la principale de ces îles, elle y trouva cent cinquante Joncs de guerre et quatre mille Chinois, qui avaient élevé un fort à deux lieues de celui des Hollandais. D'ailleurs il arrivait continuellement de nouvelles troupes ; ce qui n'empêcha point que peu de jours après, un capitaine Chinois ayant apporté une lettre des mandarins de Tay-ouan, qui proposaient un nouvel accommodement, cette proposition n'eût un succès plus promt qu'on ne devait l'espérer des circonstances. Mais les Hollandais trouvèrent ensuite un vase rempli de poison, dans le puits où ils tiraient leur eau (2). Du moins ils

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 390.

(2) *Id.* p. 390 et 391.

le crurent ainsi : mais le fait est bien peu vraisemblable. Ç'aurait été en effet une grande maladresse, de laisser le vase avec le poison, et quand même ce vase aurait été laissé, il est difficile de comprendre comment les Hollandais en puisant de l'eau, auraient senti et pêché ce vase sans verser le poison qui y était renfermé. Dans tous les cas, ce vase pouvait y être depuis longtems avec la matière qu'on a pris pour du poison et qui apparemment était fort compacte, puisqu'elle ne s'était pas mêlée avec l'eau du puits et qu'elle s'était conservée dans ce même vase lorsqu'on l'avait tiré de l'eau.

On sent cependant que cette découverte vraie ou fausse dut être une nouvelle occasion de discorde. Les Chinois parvinrent à appaiser les Hollandais, en protestant qu'ils n'avaient point eu de part à ce lâche artifice, et qu'ils n'en connaissaient pas les auteurs. A l'égard du traité, ils en revinrent à leurs premières résolutions qui supposaient toujours que les Hollandais abandonneraient les Piscadores pour se retirer à Tay-ouan, qui n'en est qu'à dix lieues. Si les Chinois promettaient à cette condition de commercer librement

avec eux, ils ne déclaraient pas avec moins de fermeté que sans cela ils étaient résolus de continuer la guerre (1). Pendant ces négociations, les Hollandais tentèrent une nouvelle expédition contre Macao. Le 17 juin 1624, quatre vaisseaux, partis de Batavia, parurent à la vue du port de cette ville, dans la résolution d'attaquer la flotte qui était prête à mettre à la voile pour le Japon. Les droits royaux étaient si peu considérables, que le Commandant militaire n'ayant voulu rien entreprendre, quelques riches particuliers se chargèrent de la défense des bâtimens marchands. Ils en armèrent cinq, et fondant sur l'amiral ennemi, ils lui tuèrent trente-sept hommes, brûlèrent son vaisseau, et forcèrent les trois autres à prendre la fuite; mais ils sauvèrent des débris de l'amiral, cinquante pièces de canon de vingt-quatre livres de balle, une grosse quantité de boulets, quelque argent et beaucoup de provisions (2). Ce fait que nous apprenons des Portugais, a été

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 391.

(2) Asie Portugaise de Faria. Vol. III. p. 312 et 341.

omis par Van-Rechteren qui ne le contredit cependant point (1).

Cet échec ne fit pas perdre de vue les Piscadores. Le premier août 1624, on vit arriver dans ces îles le vaisseau la Zélande, avec le docteur Martin Souck, envoyé pour racheter le commandant Ryertz, et prendre le gouvernement du fort. Aussitôt qu'il fut débarqué, le vaisseau continua sa route au Japon, où il était obligé d'aller chercher du riz, parce que le Matatan refusait aux Hollandais la permission d'en acheter dans ses terres. Le Groningue accompagna la Zélande, avec ordre de rapporter des provisions pour les Piscadores (2).

Après de longues négociations, les Hollandais consentirent enfin à quitter ces îles, renonçant ainsi à soutenir encore une lutte trop inégale. Ils n'ignoraient pas que les Chinois avaient rassemblé une flotte de quinze cens voiles, tant Joncs que brûlots, et qu'ils avaient chargé de pierres un grand nombre de

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 393.

(2) *Id.* p. 391.

barques, dans la vue de boucher tous les passages de l'île du Fort. Cet objet de tant de craintes et d'animosités fut démoli avec le secours même des Chinois, qui prêtèrent leur mains au travail. La plupart des matériaux et des effets furent transportés à Tay-ouan. L'île Formose était la seule où ils pussent espérer de s'établir tranquillement, parce que les lois de l'empire ne permettent pas aux étrangers de se fixer dans ses limites. La colonie des Piscadores n'eut pas plutôt passé à Tay-ouan, que Ryertz, ayant obtenu la liberté, fit voile à Java, avec six milliers de soie crue et une caisse d'étoffes. Le capitaine China, qui avait servi si heureusement à la conclusion du traité avec le Ta-tok, le Kon-hon, et les autres mandarins, revint bientôt à Tay-ouan, avec quelques soies crues qu'il y apportait aux marchands Hollandais, et les assura que le commerce était sur un fort bon pié, conformément à la lettre que le Ta-tok d'Amoui avait écrite au commandant Souck, en ces termes (1) :

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 391.

« Cette lettre servira de réponse à la de-
» mande que votre seigneurie nous a fait
» adresser. Le capitaine China nous a souvent
» représenté que Pé-kou (1) était évacué et
» rétabli dans son ancien état ; ce qui nous
» persuade que votre seigneurie agit de bonne
» foi, et que nous pouvons faire fond sur son
» amitié. L'empereur est informé que les Hol-
» landais sont venus d'une région fort éloi-
» gnée pour demander la liberté de commer-
» cer avec nous à Ka-lap-pa au sud de la ligne,
» et dans l'île de Tak-keu-da (2) qui est de
» ce côté-ci. Là-dessus nous avons pris la
» résolution de nous rendre à Hok-cheu, pour
» conférer avec le Kon-bon et le conseil de
» la ville sur les moyens de cimenter l'amitié
» qui s'est formée entre nous. Ainsi le sei-
» gneur commandant peut se rendre à Ka-lap-
» pa avec une parfaite sécurité, pour rendre
» compte de toute l'affaire au Gouverneur, et

(1) C'est peut-être le nom particulier de celle des îles Pon-hou dans laquelle les Hollandais avaient construit un Fort.

(2) C'est le nom Chinois de Batavia, qui est l'ancienne Jakatra.

» l'assurer que le commerce vous est accordé.
» Ecrit le .... dans la quatrième année, le
» huitième mois et le vingtième jour du règne
» de l'empereur. *Signé*, To-tok-Foa (1) ».

Les Hollandais commencèrent à bâtir un Fort sur la côte occidentale de l'île. Il ne fut d'abord composé que de planches, et les bastions formés de sable, en attendant que l'on pût faire apporter de la Chine des pierres et d'autres matériaux pour donner plus de solidité à l'édifice. Quantité de Joncs Chinois, qui rendirent ce service aux Hollandais, furent payés en draps. « Depuis cette heureuse » époque », dit l'auteur, « la paix n'a pas cessé » de subsister entre les deux nations; et s'il » faut s'en fier aux apparences, le commerce » des Hollandais deviendra florissant à la » Chine »; mais la suite n'a pas vérifié cette prédiction.

L'île où la Compagnie établit alors le principal siége de son commerce avec les Chinois, a reçu des Européens le nom de Formosa ou Formose, et porte à la Chine celui

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 391 et 392.

de Pakkanda. Le lieu que les Hollandais ont fortifié, et qui s'était nommé jusqu'alors Tayouan (1), a pris le nom de fort de Zélande. Sa situation est au sud-est de la rivière de Tchang-tcheou, ou de l'île d'Amoui, à la distance d'environ trente-deux lieues. Il n'y a point de saison où les vaisseaux ne puissent faire route dans cet espace ; de sorte qu'un port ne peut être situé plus avantageusement pour entretenir un commerce réglé avec la Chine. Le Fort est placé sur une montagne. Ses quatre bastions furent achevés en 1634, et les faces revêtues de pierre grise. L'entrée du canal est étroite, et n'a pas plus de treize ou quatorze brasses de profondeur dans la haute marée. Elle est éloignée de la place d'une portée de canon ; pour sa sûreté on a construit une redoute, qui est aussi revêtue d'un mur de pierre, haut de seize piés, muni de deux pièces de canon, et gardé par vingt-cinq ou vingt-huit hommes. Lorsqu'une fois les vaisseaux y sont entrés, ils se trouvent à l'abri de toutes sortes des vents (2). Tel est le lan-

(1) L'édition française écrit *Tatayang*.

(2) Van-Rechteren, dans le Recueil des Voyages

gage de Van-Rechteren, qui se félicite avec raison d'une position aussi avantageuse pour une nation commerçante, mais qui aurait dû se défier de l'ancienne haine des Chinois fomentée par les missionaires catholiques et les nations qui envoyaient ces missionaires.

Après ce supplément qui m'a paru nécessaire, je reprends le fil de mon ouvrage.

§. 13. *Ouvrages des Européens sur l'histoire de la Chine, publiés depuis l'an 1651 jusqu'à l'an 1660.*

Art. 252. Climaco Latini a traduit en italien, en 1654, un ouvrage de Martini sur la Chine, duquel j'ai parlé ci-dessus (*art.* 242).

Art. 253. Johac. Brulius a traduit l'ouvrage de Jean Gonzalez de Mendoza, dont j'ai parlé ci-dessus (*art.* 220.): c'est ce que l'on voit aussi par le titre suivant :

Rerum morumque in regno Chinensi maximè notabilium historia ex Hispan. P. Joan. Gonzalez de Mendoza ord. Erem.

---

de la Compagnie des Indes Orientales. Vol. V. p. 155 et suivantes.

S. Aug. latinè translata à Johac. Brulio. Antverpiæ 1655, in-4°. (3).

Art. 254. Le zèle commerçant le disputait au zèle religieux pour les nouveaux établissemens à la Chine. Le pouvoir des Hollandais étant monté au comble dans les Indes, particulièrement sur les ruines des Portugais, ils n'avaient cependant pu envahir une faible portion de ce vaste empire, ou du moins conserver les îles dont ils s'étaient emparés. Tous leurs efforts se rapportèrent à s'ouvrir l'entrée de la Chine par l'établissement d'un commerce réglé avec les habitans. Ils y avaient travaillé longtems, malgré une foule d'obstacles, dont le plus redoutable, selon la relation qui fait le sujet de cet article, était une ancienne prophétie répandue parmi les Chinois, qui les menaçait « de devenir quelque » jour la conquête d'une nation de Blancs, » vêtue de la tête jusqu'aux piés ». Il semblait que le traité qu'ils avaient conclu l'an 1624 (*art.* 251) dût leur assurer l'avantage qu'ils désiraient, et l'on a vu les espérances qu'en

(1) Méthode pour étudier l'histoire, par Lenglet. Paris 1735, t. 4, p 313.

avait conçues Van-Rechteren. Mais bientôt ils reconnurent que l'abandon qu'ils avaient fait des îles Piscadores n'avait produit d'autre effet que de faire espérer aux Chinois qu'ils pourraient bientôt se débarraser tout à fait de ces étrangers si actifs et si entreprenans. Les Hollandais n'avaient pas le pouvoir de se venger. Mais sur la nouvelle qu'ils reçurent de Makassar, par un missionaire Jésuite, nommé le père Martini (*art.* 242) revenu de la Chine où il avait vécu caché pendant dix ans, que les Tartares Mantcheous avaient conquis ce grand empire, le Gouvernement de Batavia prit la résolution de renouveler ses entreprises. Il fit pressentir les Chinois de Canton par quelques marchands, dont le rapport fut si favorable, qu'il ne pensa plus qu'à faire partir des ambassadeurs pour aller à la Cour de Pékin solliciter la liberté du commerce (1).

La relation de cette ambassade fut composée par Jean de Nieuhof, maître d'hôtel des ambassadeurs Hollandais, et célèbre par ses

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 230.

voyages dans plusieurs autres parties du Monde (1). D'autres écrivent Jean de Nieuhoff, le nom de cet auteur Hollandais, né vers le commencement du dix-septième siècle. La relation que nous lui devons de son ambassade de la part de la Compagnie orientale des Provinces-unies vers l'empereur de la Chine, est estimée (2). On en vit paraître, en 1665, une traduction française, par Jean Carpentier, qui semble composée sur un manuscrit même de l'auteur. Elle a été imprimée à Leyde, chez Jacob de Meurs ou Meursius (3), in-folio. On la regarde comme bonne. L'édition de Leyde 1665 est rare, et le livre recherché (4).

Cette traduction est divisée en deux parties, dont la première contient le récit de l'ambassade, en deux cens quatre-vingt-dix pages;

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 230.

(2) Nouveau dictionnaire historique, par Chaudon et Delandine. Lyon 1804. *art.* Nieuhoff.

(3) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 230.

(4) Nouv. dict. hist. *art.* Nieuhoff.

et la seconde, une description générale de la Chine, en cent trente-quatre pages, sans y comprendre la préface, et l'épître dédicatoire à M. Colbert, ministre de France. Mais la relation de Nieuhof n'a servi que de base à ce gros ouvrage, dont Carpentier confesse lui-même que la seconde partie et la moitié de la première, sont autant d'additions (1).

Les planches, dont le nombre est fort grand, sont excellemment gravées et copiées, si l'on en croit l'éditeur, sur les dessins de l'auteur même. Elles représentent des habits à la Chinoise, des processions d'état et de magistrats, des perspectives de villes et de temples, des animaux, des oiseaux, des végétaux, etc. La plupart sont de petites figures, gravées sur le revers des pages mêmes du livre. Les grandes, qui occupent des feuilles séparées, offrent des vues de palais et de grandes villes, ou de grandes processions. Dans la première partie, on trouve An-hing ou Anking, la fête des vice-rois de Canton. Batavia, Hoeygan, Hu-keu, Canton. Un autre plan de Canton. Ka-yu-tsiu, Kan-cheu, Kin-nun-gan, Ku-ching, Macao

(1) Voyez sa préface.

ou Makau, Nam-hun ou Nan-hung, Nanchang ou Kiang-si, Nan-gan, Nan-kang, Nanking, Paulin-schi, Péking ou Pékin. Le plan du palais impérial à Pékin. Intérieur du palais. Tour de porcelaine. Sin-glé, Tyen-syenvey, Tong-lieu ou Tong-lou, Tun-chang, Tung-ling, U-fu, Van-nun-gan ou Van-gan, Schan-tsui, Schan-cheu, Yam-sé-fu. Dans la seconde partie, on voit l'intérieur d'un temple ; le fruit nommé Musa ; un ordre de chevalerie en marche (1).

L'année suivante, Thévenot publia la relation de Nieuhof dans sa Collection française de Voyages, avec trente-trois figures, en quatorze ou quinze planches d'une demi-feuille. Elle y est suivie d'un Journal de la route des Hollandais depuis Canton jusqu'à Pékin ; d'une description exacte de ces deux villes ; de la manière de faire la porcelaine, etc. avec une grande carte de la route, levée par l'auteur, et longue de vingt-trois pouces (2).

Thévenot nous apprend que cette traduc-

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 230.

(2) *Id.* p. 230 et 231.

tion est conforme aux deux copies Hollandaises dont il avait les manuscrits entre les mains; l'un signé du nom de Nieuhof, que Thévenot écrit aussi quelquefois Neuhof. Il déclare n'avoir rien changé, ni rien ajouté à ces manuscrits. « Pourquoi », dit-il, « aurait-il mêlé une » description étrangère des provinces aux re» marques de Nieuhof, lorsque cet auteur » avoue lui-même que soit à Canton, soit à » Pékin, les Hollandais ne sortirent pas de » leur logement? » (1).

On n'oserait décider si ces descriptions se trouvaient dans les manuscrits de Nieuhof, comme elles se trouvent aujourd'hui dans la relation Hollandaise imprimée, ou si la réflexion de Thévenot est une censure de l'ouvrage de Carpentier. Mais il est certain que les manuscrits étaient accompagnés de figures. Nieuhof déclare qu'il avait levé des cartes et des plans exacts des pays et des villes, outre les dessins de bêtes, d'oiseaux, de poissons, de plantes, et d'autres curiosités (2). Il pou-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 231.

(2) Voyez la Chine d'Ogilby, p. 3.

vait ajouter ceux des habitans, des magistrats, de leurs fêtes et de leurs processions. Thévenot a fait graver les plans de Pékin et de Nankin, qui sont si petits et si imparfaits, qu'ils ne donnent aucune idée de ces villes; il a supprimé les autres plans de villes parce que ne leur ayant pas trouvé, dit-il, assez de rapport avec les descriptions qu'il en fait, il les a soupçonnés d'être de simples fruits de l'invention. Il allègue une autre raison pour se justifier: c'est que toutes les villes de la Chine se ressemblant, suivant le témoignage même des géographes Chinois, il suffit d'en voir une pour se persuader qu'on les a toutes vues. Mais sans vouloir décider combien cette apologie aurait de force, si tous les plans étaient véritables, il est certain que l'uniformité des édifices et celle des rues n'empêcheraient pas que la seule situation des places et la disposition des objets n'y mîssent toujours beaucoup de différence. A l'égard des figures de plantes et d'animaux, que Thévenot a supprimées aussi, la plupart se retrouvent dans la description générale de la Chine, tirée de Martini (1).

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 231.

Les planches qu'il a conservées, sont de la grandeur des originaux, plus grandes par conséquent et plus correctes que celles de Carpentier, mais peut-être moins belles et d'un travail moins fini. En voici la liste : 1. Une carte de la route des ambassadeurs au travers de la Chine. 2. Le jeune vice-roi de Canton. 3. Un cavalier Tartare, armé. 4. Une femme Tartare. 5. Jardin de plaisir. 6. Un mandarin. 7. Une dame Chinoise. 8. Deux religieux Chinois, vêtus de jaune, avec de grands chapelets, tels que ceux des Catholiques. Ce sont des Lamas ou des prêtres de la secte de Fô. 9. Religieux vêtus de noir, avec leurs chapelets. 10. Religieux mendiant, avec un chapeau à grands bords. 11. Mendiant, avec sa tête en forme de pain de sucre. 12. Sépulcre d'un grand seigneur. 13. Mendiant qui porte du feu à la main, pour extorquer des aumônes. 14. Autre mendiant, avec une loupe sur le front, qu'il s'est battu contre une pierre. 15. Punition d'un religieux, surpris avec des femmes publiques. 16. Femme publique, qui se promène dans les rues sur un âne, avec un homme devant elle, pour

offrir ses services aux passans. 17. Deux mendians, qui se heurtent le front l'un contre l'autre, pour demander l'aumône. 18. Petite vue de la ville de Nankin. 19. Perspective d'une rue de Nankin. 20. Tour de porcelaine à Nankin. 21. Petite vue de la ville de Pékin. 22. Arc de triomphe. 23. Temple de Schantieu. 24. Village flottant sur les rivières. 25. Grand Jonc, ou vaisseau avec ses voiles. 26. Vaisseau-serpent. 27. Cour de l'empereur à l'audience des Hollandais. 28. Un Tartare, qui, d'une courroie de cuir, fait autant de bruit que trois coups de pistolet tirés l'un après l'autre. 29. Un sorcier, le visage percé d'un poinçon, de qui des matelots achètent du vent. 30. Chariot qui porte fort légèrement trois personnes, quoique poussé par un seul homme. 31. Tartare avec sa femme derrière lui. 32. Vaisseau avec une sorte de roues au lieu de voiles. 33. Habit ordinaire des Chinois (1)

On voit que cette relation est très-curieuse.

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 231 et 232.

L'original est en Hollandais (1), ou plutôt en Flamand, et ce fut en cette langue que les libraires d'Amsterdam en publièrent une édition sous ce titre : « Ambassade de la Compa- » gnie des Provinces-unies vers l'empereur de » la Chine, écrite par Jean de Nieuhof », avec figures, Amsterdam, 1670, in-folio (2). La seconde édition qui est celle de laquelle ont fait usage les auteurs de l'Histoire générale des Voyages imprimée à Paris, est de l'année 1673. Cette édition d'Amsterdam est embellie d'un grand nombre de planches, avec une description des provinces de la Chine dans le goût de celle de Carpentier, mais moins chargée de matières étrangères (3).

Quelque tems après, on vit paraître la même relation en Anglais. Ogilbi, qui fit ce présent à sa nation, s'attacha moins au titre

---

(1) Nouveau dictionnaire historique, par Chaudon et Delandine. Lyon 1804. *art.* Nieuhoff; et Méthode pour étudier l'histoire, par Lenglet. Paris 1735, t. 4, p. 313.

(2) Méth. pour étud. l'hist. t. 4, p. 313.

(3) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 232.

de l'édition d'Amsterdam, qu'à celui de Carpentier, quoiqu'il paraisse incertain si son original était l'ouvrage Hollandais ou la traduction Française. Cependant comme on ne trouve point dans l'Anglais un grand nombre de superfluités dont le Français abonde, on peut présumer qu'Ogilbi a suivi la copie Hollandaise. Ses planches, qui sont les mêmes que dans la traduction Française, mais fort éloignées d'être si bien gravées, sont apparemment celles de l'édition d'Amsterdam, qui avaient été faites d'après les originaux. On n'en doutera point, si l'on ajoute que l'explication des sujets est en langues Anglaise et Hollandaise. Voici le titre Anglais de tout l'ouvrage : *An ambassy from the east-India company of the united provinces to the grand Tartar Cham, emperor of China, by their excellencios Peter de Goyer and Jacob de Keyser, at his Imperial city of Peking, wherein the cities, towns, villages, ports, rivers, etc. in their passage from Canton to Peking are ingeniously described by John Nieuhof, Steward to te ambassadors* (1).

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 232.

Les auteurs de l'Histoire générale des Voyages ont fait graver les principales planches de cette relation dont ils ont donné un long extrait d'après lequel je vais aussi en parler.

I. *Entreprises des Hollandais pour s'établir à la Chine, avant leur ambassade.*

Art. 255. Les informations du père Martini ne s'étaient pas bornées au récit de la conquête des Tartares. Il assurait qu'après avoir établi leur autorité par les armes, ces heureux vainqueurs avaient fait proclamer à Canton, que le commerce de leurs nouveaux états était ouvert à toutes les nations étrangères. Le gouvernement de Batavia prit aussitôt la résolution de vérifier cette agréable nouvelle, en dépêchant à la Chine un vaisseau de Tayouan dans l'île Formose (1).

Suivant cet ordre, un marchand Hollandais, nommé Frédéric Schédel mit à la voile le 20 janvier 1653, sur une riche frégate, dont la cargaison montait à quarante-six mille sept cens vingt-sept écus ; et dans l'espace de neuf

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 232 et 233.

jours, il arriva auprès de Heytamen dans la rivière de Canton. Il fut agréablement surpris de voir venir à bord le Hay-to-nou ou l'amiral de la mer, pour lui faire les complimens du magistrat de Canton. Il le reçut très-bien et consentit à l'accompagner au rivage. Mais lorsqu'ils furent près de la ville, l'amiral prit terre avec beaucoup de pompe, sans dire un seul mot à Schédel, qui fut mis assez dédaigneusement dans un autre vaisseau, et conduit à l'extrémité de la ville. Là, il eut le chagrin de se voir fouiller sans discrétion, et traiter même avec un langage fort dur par Emmanuel de Lucifierro et d'autres Portugais (1).

A la fin du jour, il reçut la visite de quelques Tartares qui le menèrent dans un Temple où les prêtres de l'idole avaient employé toute la nuit précédente en dévotions, pour découvrir quel devait être le succès de l'arrivée d'un navire étranger. Pendant son absence, quelques mandarins, par l'ordre des deux vice-rois qui partageaient l'autorité à

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 233.

Canton,

Canton, se rendirent à son logement; et firent l'ouverture des caisses qui renfermaient ses présens. Après en avoir pris l'état, ils les jetèrent autour d'eux avec beaucoup de mépris; et trouvant la lettre du gouverneur de Batavia aux deux vice-rois, ils ne firent pas difficulté de l'emporter. Mais ayant rencontré Schédel qui revenait, ils lui jetèrent cette lettre au visage, avec des reproches amers, comme si l'intention des Hollandais n'eût été que de trahir la Chine (1).

Affligé d'un si mauvais traitement, Schédel ne perdit pas courage, et s'efforça de détromper les mandarins. Se souvenant que parmi ses présens il avait quelques bouteilles d'un vin rare, il s'en fit apporter une, et pressa les mandarins d'en goûter. Cette liqueur leur parut assez agréable pour en recommencer l'essai. Enfin changeant d'humeur et de ton, ils se réconcilièrent avec le marchand Hollandais, jusqu'à lui demander pardon de leurs premiers emportemens. Ils avouèrent que les Portugais leur avaient ins-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 233.

piré de la méfiance ; mais ils reconnurent l'injustice de leurs soupçons, et l'assurèrent qu'à l'avenir il pouvait compter sur toutes sortes de politesses et de bons traitemens (1).

Le jour suivant, au lever du soleil, Schédel fut invité à se rendre au palais, par ordre du Pig-na-mong, le plus âgé des deux vice-rois. Il fut poursuivi dans sa marche par une populace nombreuse qui ne lui épargna point les outrages. « Que ses jambes », criaient les uns, « paraissent propres à porter des chaî- » nes » ! D'autres le montraient au doigt. D'autres soufflaient de la vermine sur ses compagnons. Enfin deux mandarins l'introduisirent à la cour. Il y trouva le vice-roi sur un trône placé au milieu du palais, sur une plate-forme haute et carrée, couverte de riches étoffes de soie. Autour de lui étaient debout deux cens gentilshommes et l'amiral ; tous vêtus à la manière des Tartares. Ce vieux seigneur ayant reçu la lettre et les présens de Schédel, et prêté beaucoup d'attention à l'apologie de ce Hollandais contre les calomnieuses imputa-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 233.

tions des Portugais, parut si satisfait de cette explication, qu'il lui fit prendre place près de son trône, parmi les principales personnes de son cortège. Il l'invita ensuite à dîner. La table où Schédel fut traité avec sa compagnie, était couverte de trente-deux plats d'argent, chargés de mets délicats. On lui servit à boire dans des coupes d'or (1).

Pendant ce festin, le vice-roi fit faire à Schédel plusieurs questions sur l'état et le gouvernement de la Hollande. La manière dont il le congédia, ne fut pas moins gracieuse. Il le fit conduire par le Hay-to-nou, avec la lettre et les présens, au jeune vice-roi, appelé Sig-na-mong. Ce seigneur reçut aussi les Hollandais avec beaucoup de politesse, et leur offrit à dîner; il paraissait cependant plus favorable aux Portugais. Sa mère, nouvellement arrivée de Tartarie, marqua une vive curiosité de voir les étrangers, et les fit passer dans son appartement. Schédel interrompit son discours pour se hâter d'obéir. Il trouva cette dame qui l'attendait au milieu de

(1) Histoire générale des Voyages. Paris, 1748, t. 5, p. 233 et 234.

sa suite, dans une salle ouverte. Elle lui fit un accueil obligeant. Pendant cette visite, il avait donné l'ordre à ses trompettes, de sonner quelques fanfares, qui plurent beaucoup aux dames Chinoises. De retour chez le jeune vice-roi, il reprit son discours, et le finit sans se troubler. Delà il fut conduit par le Hayto-nou chez le grand mandarin Tou-tang, la troisième personne dans le gouvernement de la province. Cet officier se contenta de le voir par une fenêtre et le laissa partir sans lui avoir fait la moindre civilité dans sa maison. Les Hollandais qui sans doute avaient cru devoir être reçus chez lui, furent obligés de se pourvoir d'un autre logement (1).

D'un autre côté, le gouverneur Portugais et le conseil de Macao n'épargnaient rien pour étouffer cette négociation dans sa naissance. Ils envoyèrent à Canton une ambassade formelle, pour représenter les Hollandais comme une nation perfide, ou plutôt comme une espèce de pirates qui, n'ayant point d'établissement certain sur le continent, s'étaient ren-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 234.

dus formidables sur mer. Ils les accusèrent de s'être saisis d'Haytamen, à l'embouchure de la rivière de Canton ; d'avoir fait la paix avec les pirates Chinois de Koxinga ; d'avoir pillé les marchands de la Chine, et d'être enfin venus sur la côte pour s'ouvrir l'entrée du royaume par la force. Les *Poris* ou philosophes de Canton firent aussi entendre leurs plaintes, et peignirent les Hollandais comme des gens d'un commerce dangereux. Mais les deux vice-rois s'en rapportant au conseil de Hay-to-nou, dont Schédel avait eu l'adresse de gagner l'amitié, répondirent que des imputations sans preuves ne pouvaient leur faire perdre l'opinion favorable qu'ils avaient des Hollandais, et qu'ils étaient persuadés que la Chine n'avait que des avantages à retirer de leur arrivée. Après cette déclaration, ces vice-rois publièrent un écrit qui accordait la liberté du commerce, et Schédel obtint la permission d'élever un comptoir (1).

Telle était la situation des affaires, lorsqu'un Commissaire arrivé de Pékin entreprit

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 234 et 235.

d'inspirer d'autres idées aux vice-rois. Il leur représenta que si l'intérêt du commerce demandait que l'on ouvrît un port aux étrangers, la prudence ne permettait pas de leur accorder une résidence constante dans le pays, sans avoir auparavant consulté l'empereur. Cette objection parut tellement embarrassante aux vice-rois, qu'ils conseillèrent à Schédel de partir, sous prétexte que le roi de Batavia (c'est le titre qu'ils donnaient au gouverneur Hollandais), pourrait s'imaginer qu'on le retenait à Canton dans les chaînes. Schédel, regardant ce conseil comme un ordre, remit à la voile deux jours après ; mais les vice-rois le chargèrent de deux lettres pour Nicolas Verburgh, gouverneur Hollandais de Tayouan, dans l'île Formose. Ils lui offraient leur amitié, et s'il désirait la liberté du commerce à la Chine, ils lui conseillaient d'envoyer au grand Kan, c'est-à-dire à l'empereur, un ambassadeur chargé de riches présens (1).

Le Gouvernement de Batavia s'empressa de communiquer ces flatteuses espérances à la

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 235.

compagnie de Hollande ; et pour les soutenir dans l'intervalle, il fit partir pour la Chine Zacharie Vaggenaar avec deux vaisseaux. Schédel eut ordre de l'accompagner. En arrivant à Vang-sou, qui n'est qu'à trois milles de Canton, ils demeurèrent trois jours à l'ancre sans faire descendre aucun de leurs gens sur le rivage. Enfin, s'étant lassés de ne voir paraître personne, Schédel prit le parti de se rendre à terre et de s'adresser à l'amiral Hay-to-nou. Cet officier l'accueillit à son ordinaire, mais le renvoya à l'invisible mandarin Tou-tang, dont le secrétaire lui déclara que les Portugais avaient obtenu de la cour de Pékin un ordre aux magistrats de surveiller soigneusement les Hollandais, surtout s'ils revenaient sans ambassadeurs, parce que c'était une nation trompeuse, qui n'osait paraître à Pékin de peur d'y être connue. En même tems, un officier arrivé de Macao vint demander que leurs vaisseaux fussent arrêtés, sous prétexte que divers Hollandais avaient exercé la piraterie contre les marchands Chinois. D'un autre côté, pour mériter la bienveillance des vice-rois, les Portugais payèrent quatre années d'arrérages d'une taxe qu'ils leur de-

vaient. Vaggenaar commençait à désespérer du succès de son voyage, quoique plusieurs personnes de distinction le flattassent encore d'un meilleur avenir. Mais on ne souffrait pas même que ses gens sortissent de leur bord, ni qu'ils y eussent d'autre communication qu'avec deux ou trois barques des vice-rois. Ses alarmes ne fesaient qu'augmenter, lorsqu'il reçut l'ordre de faire avancer ses deux vaisseaux à un demi-mille de la ville, et de s'arrêter dans ce lieu jusqu'au départ de l'officier Portugais à qui l'on voulait cacher leur arrivée. Alors on s'empressa d'offrir diverses raretés à Vaggenaar, pour lui faire connaître qu'il était reçu comme ami ; mais on n'en refusa pas moins à ses gens la permission de descendre au rivage (1).

Le fidèle Hay-to-nou vint ensuite à bord, pour conduire le général Hollandais à la Cour. Mais lorsque ce général se disposait à partir, il vit arriver deux mandarins qui s'informèrent de ses projets et lui demandèrent s'il avait apporté des lettres pour l'empereur ou pour

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 235 et 236.

le Tou-taug. Ils ne lui dissimulèrent pas que toutes les difficultés qu'il éprouvait étaient l'ouvrage des Portugais, et que si les Hollandais voulaient être admis à l'audience du vice-roi, ils devaient commencer par faire quelques libéralités dans sa Cour. Vaggenaar répondit que son intention n'était pas d'employer la corruption pour faire accueillir ses présens et la lettre dont il était chargé, mais qu'il donnerait volontiers une bonne somme d'argent à ceux qui lui procureraient la liberté du commerce à Canton pour cette année. Le Hay-tò-nou qui s'était retiré pendant cette conférence, revint lui déclarer que le vice-roi ne pouvait le voir, mais qu'il consentait à lire sa lettre. Vaggenaar n'ayant pas fait difficulté de l'envoyer, un interprète du vice-roi vint aussitôt l'informer que la seule raison qui ne permettait pas à son maître de le recevoir, était que les Hollandais n'avaient apporté ni lettres, ni présens pour l'empereur. Une explication si formelle ayant fait comprendre aux Hollandais qu'ils n'avaient rien à espérer à Canton sans avoir pris d'autres mesures, ils se déterminèrent à remettre à la voile pour Batavia. On n'avait pas eu honte

de leur demander dix mille taëls d'argent pour faire accepter leurs présens et leur lettre au vice-roi, avant même que l'on eût proposé la moindre conférence pour l'ouverture du commerce (1).

II. *Ambassade de Pierre de Goyer et de Jacob de Keyser, à la Cour de Pékin.*

Art. 256. Maatzuiker, gouverneur de Batavia, et le conseil des Indes ne s'étaient point endormis sur l'importante proposition d'une ambassade. Ils en avaient fait l'ouverture à la compagnie d'Amsterdam qui avait déjà goûté leur projet; et dans la chaleur d'une si belle espérance, elle avait nommé immédiatement pour ses ambassadeurs à la Cour de Pékin, Pierre de Goyer et Jacob de Keyser. Leur suite fut composée de quatorze hommes, savoir deux marchands ou facteurs, six domestiques, un maître d'hôtel, un chirurgien, deux interprètes, un trompette et un tambour. Ils prirent ensuite deux facteurs de plus, pour les charger du soin de leur

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 236.

commerce à Canton, pendant qu'ils feraient le voyage de Pékin. Leurs présens étaient de riches étoffes de laine, des pièces de belle toile, plusieurs sortes de miroirs, des épées, des fusils, des plumes, des armures, etc. Leur commission se réduisait à former une alliance solide avec l'empereur de la Chine, en obtenant la liberté du commerce pour les Hollandais dans toute l'étendue de ses états (1).

Ils partirent de Batavia le 14 juin 1655, dans deux yatchs, qui devaient les transporter à Canton, d'où ils avaient ordre de se rendre sur le champ à Pékin. Le même jour du mois de juillet suivant, ils passèrent à la vue de Macao. Cette ville est bâtie sur un rocher fort élevé, qui est environné par la mer de tous côtés, excepté de celui du Nord, par lequel une langue de terre fort étroite le joint à l'île du même nom. Son port n'a point assez d'eau pour recevoir les gros navires. Elle est célèbre par la fonte du canon, qui s'y fait du cuivre de la Chine et du Japon. La place est

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 236.

revêtue d'un mur, et défendue vers la terre par deux châteaux situés sur des collines. Son nom est composé d'*Ama* qui était celui d'une ancienne idole, et de *Gau* qui, en langue Chinoise, signifie rade, ou retraite sûre. Les Portugais ayant obtenu ce vaste terrain pour s'y établir (*art.* 210.), en avaient fait presqu'aussitôt une ville florissante, qui était devenue le plus grand marché de l'Asie. Ils y ont le privilège d'exercer leur commerce à Canton deux fois l'année. On lit dans les regîtres de leur douane, que pendant les heureux tems de leur commerce, ils tiraient de Canton plus de trois cens caisses d'étoffes de soie, chaque caisse contenant cent cinquante pièces; deux mille cinq cens lingots d'or, chacun de treize onces, et huit cens mesures de musc, avec une grosse quantité de fil d'or, de toile, de soie crue, de pierres précieuses, de perles et d'autres richesses (1).

Le 18, on jeta l'ancre au port de Heytamen, lieu fort agréable et d'une extrême

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 337. On y trouve le plan de la ville et du port de Macao.

commodité pour le commerce. Une barque chargée de soldats, qui se présenta aussitôt, demanda aux Hollandais, de la part du Gouverneur, quel était le motif qui les amenait ? Les ambassadeurs lui envoyèrent Henri Baron, leur secrétaire, pour lui expliquer leurs intentions de bouche. Il le reçut civilement, dans sa chambre à coucher ; mais il lui demanda pourquoi les Hollandais s'obstinaient à revenir à la Chine, et s'il ne leur avait pas été défendu de reparaître à Canton (1) ?

Six jours après, deux mandarins arrivèrent de cette ville pour examiner les lettres de créance des ambassadeurs. Ils les firent inviter à se rendre dans une maison du Gouverneur, qui était un peu plus haut, sur la rivière, dans un village nommé *Lamme*. Le Gouverneur parut, assis entre les deux mandarins, et gardé par quelques soldats. Il fit un accueil gracieux aux ambassadeurs, en les laissant cependant d'abord à quelque distance, pour se donner le tems de lire leurs

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 237.

lettres. On leur présenta des siéges sur lesquels ils s'assirent (1).

Le 29 juillet 1655, un nouvel Hay-to-nou, accompagné de son vice-amiral, vint les prendre à bord pour les conduire à Canton. Étant descendus au rivage, ils furent menés dans un temple, où leurs lettres de créance furent étendues sur une table. Le Hay-to-nou leur fit alors diverses questions sur leur voyage, sur leurs vaisseaux, leurs lettres et leurs présens. Il parut surpris qu'ils n'eussent point de lettre pour le Tou-tang de Canton, et que celle qui était pour l'empereur ne fût pas renfermée dans une bourse ou dans une boëte d'or. En les congédiant, le Hay-to-nou et son vice-amiral promirent de se rendre le lendemain à bord pour recevoir les présens (2).

On les vit paraître en effet le jour suivant dans des barques, avec une suite nombreuse. Ils prirent les deux ambassadeurs, leur secrétaire et quatre autres personnes de leur cor-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 237.

(2) *Id. Ibidem.*

tège dans une de leurs barques, qui les conduisit à Canton. A leur arrivée, le Hay-tonou et le vice-amiral les quittèrent sans leur adresser un seul mot, et rentrèrent dans la ville. Après les avoir fait attendre à la porte environ deux heures, le vice-roi leur envoya la permission d'entrer. Ils furent conduits au logement que Schédel avait occupé, sous la garde du Maréchal de la ville. Le 31, ils reçurent la visite du Put-syen-sin, ou du Trésorier de l'empereur, qui tenait le quatrième rang dans la ville de Canton. Il fallut essuyer un nouvel interrogatoire. Cet officier leur demanda s'il y avait long-tems qu'ils étaient mariés ; quels étaient leurs noms et leurs emplois ; si la lettre de l'empereur n'était pas écrite sur de meilleur papier que celle du vice-roi ; quel était le nom de leur roi et de leurs princes ? Il parut peu satisfait de la simplicité de leurs lettres de créance. Il voulut savoir si le prince et le gouvernement de Hollande n'avaient point de sceau ou de cachet pour leurs lettres. Lorsque les ambassadeurs lui eurent témoigné qu'ils attendaient l'audience des vice-rois et la liberté de partir pour Pékin, il leur répondit qu'ils n'obtiendraient l'au-

dience de personne à Canton jusqu'à l'arrivée des ordres de la cour. Cependant les vice-rois promirent de les visiter dans leur logement (1).

Le second jour du mois d'août 1655, tous les gens de la suite des ambassadeurs furent amenés par la rivière, sous l'escorte de quatre grands vaisseaux de guerre du vice-roi. Ils admirèrent la multitude des grands villages et la fertilité des campagnes qui bordaient les rives. Mais à peine furent-ils arrivés au logement de leurs maîtres à Canton, qu'ils furent obligés de retourner à bord, sous prétexte que les ambassadeurs qui étaient envoyés à l'empereur de la Chine, ne devaient pas résider dans la ville sans un ordre exprès de la Cour, et que dans l'intervalle, le Gouverneur n'était pas responsable de ce qui pouvait leur arriver. Deux mandarins leur rapportèrent en même tems leurs lettres de créance, ouvertes, et leur déclarèrent que les vice-rois n'osaient pas les recevoir avant le retour des messagers qu'ils avaient dépêchés à Pékin. Tout le cor-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 237 et 238.

tège Hollandais se vit dans la nécessité de regagner ses vaisseaux. Cependant, après y avoir passé trois semaines, les ambassadeurs obtinrent la liberté de descendre à terre avec leur suite, et de retourner dans leur premier logement. Mais leurs gardes ne leur permirent point de se promener dans la ville (1).

Deux jours après, un mandarin vint leur apprendre de la part du vice-roi, que pour obtenir les faveurs qu'ils demandaient, ils ne pouvaient donner moins de trois cens taëls d'argent au conseil impérial à Pékin. Ils ne balancèrent point à répondre que si la brigue et la corruption étaient nécessaires pour le succès de leurs demandes, il n'avaient rien de mieux à faire que de partir. Cependant, après de plus mûres réflexions, ils offrirent cent trente-cinq taëls. Mais fatigués d'entendre renouveler chaque jour les mêmes instances, ils commencèrent à renvoyer sérieusement leurs équipages à bord. Les vice-rois leur firent déclarer qu'ils ne devaient pas faire cette démarche sans avoir reçu des ordres de

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 238.

Pékin. Ensuite, paraissant se relâcher, ils consentirent à recevoir un billet d'engagement pour la somme de cent trente-six taëls. Le 19 septembre, les ambassadeurs furent agréablement surpris de se voir inviter de la part des vice-rois à se rendre dans une plaine ouverte, assez près de leur logement. Ils y trouvèrent dix belles tentes, qui avaient été dressées pour la fête. Celle des vice-rois occupait le centre. A gauche, était celle des ambassadeurs, et de l'autre côté celle de la musique. Les ambassadeurs furent conduits, avec beaucoup de pompe, de leur tente à celle des vice-rois, par deux des principaux mandarins. Après quelques complimens, ils furent reconduits avec les mêmes cérémonies (1).

Aussitôt le maître d'hôtel du vieux vice-roi, vêtu d'un habit de soie bleu-céleste, brodé d'or et d'argent, avec une chaîne de corail autour du cou, s'avança de bonne grace en traversant la foule, et donna ordre à deux officiers qui l'accompagnaient, de servir le dîné. On avait préparé trois tables, l'une pour les vice-rois, la seconde pour le Tou-tang et

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 238 et 239.

la troisième pour les ambassadeurs. Toutes trois furent également couvertes de quarante petits plats, chargés de mets délicieux. Les vice-rois ayant bu du thé à la santé des ambassadeurs, le maître d'hôtel les avertit qu'ils pouvaient commencer. Le repas fut très-gai. Les vice-rois burent encore à la santé de leurs hôtes, firent des excuses sur ce que la chère n'était pas aussi bonne qu'ils l'auraient désiré, et demandèrent quelques éclaircissemens sur la Hollande. Vers le milieu de ce festin, les ambassadeurs proposèrent la santé des vice-rois en vin d'Espagne. Cette liqueur leur parut si agréable, qu'elle leur fit abandonner leur *Sam-zou*, qui est fait avec du riz, et ne le cède guère à nos meilleurs vins d'Europe. Pendant toute la fête, les instrumens se firent entendre, et accompagnèrent une musique vocale. L'ordre et le silence furent admirables. Les enfans des vice-rois annonçaient la meilleure éducation. Un peu avant la fin du dîné, ils quittèrent la table, et passant devant leurs pères, ils se mirent à genoux pour les saluer, en baissant trois fois la tête jusqu'à terre (1).

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 239.

Quatre ou cinq mois s'écoulèrent avant l'arrivée des ordres de la Cour. Enfin le Tou-tang reçut les réponses de l'empereur à deux lettres qu'il lui avait écrites au sujet des ambassadeurs de Hollande. Par la première, ce prince leur accordait la permission de se rendre à Pékin avec une suite nombreuse et quatre interprètes, pour y traiter du commerce. Par la seconde, il accordait tout de suite aux Hollandais la liberté qu'ils demandaient pour le commerce, en ajoutant qu'il les attendait à Pékin où il recevrait leurs remercîmens (1).

Le 2 novembre 1655, le Tou-tang d'Hoei-tcheou (2) arriva dans la ville de Canton avec un cortège de plusieurs barques, sans autre projet que celui de marquer plus de politesse et de considération pour l'ambassadeur. Le 30 décembre, le jeune vice-roi partit sur la

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, pag. 239.

(2) La relation écrit *Hertsu*; mais l'abbé Prévôt observe avec raison que ce nom est défectueux parce qu'il n'y a point de lettre *r* dans la langue Chinoise. Hoei-tcheou est la première ville considérable que l'on rencontre en remontant la rivière qui passe à Canton.

rivière avec un grand corps de troupes, pour faire rentrer dans la soumission la province de Quang-si, qui s'était révoltée. Avant son départ, il consulta les devins qui ne lui prédirent que des malheurs. Son entreprise ayant cependant parfaitement réussi, il poussa la vengeance, à son retour, jusqu'à détruire leurs temples et leurs idoles, en regrettant que leur fuite les eût dérobés eux-mêmes à son ressentiment. Les deux vicerois de Canton n'étaient pas unis par les liens du sang; mais ils étaient amis, et tous deux nés à Pékin. Leur père ayant perdu la vie par l'ordre du dernier empereur Chinois, ils s'étaient retirés à Canton dans le tems que le Kan de Tartarie s'en était rendu maître, et sa protection, qu'ils avaient implorée, les avait élevés à la dignité dont ils étaient revêtus (1).

Il ne restait aux ambassadeurs Chinois qu'à se procurer les passeports du vieux viceroi. Ils les lui demandèrent en prenant congé de lui; mais commençant à les regarder d'un autre

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 239.

œil, depuis la faveur qu'ils avaient reçue de son maître, il les invita tous deux à dîner dans son palais. Le jour de cette fête était le 27 février. Les galeries, les cours et les salles étaient ornées de peintures, d'étoffes de soie et de tapis. Pendant le repas, qui fut splendide, le vice-roi prit plaisir à badiner avec quelques-uns de ses enfans. L'interprète assura les ambassadeurs qu'il en avait cinquante-six. Quoique le jeune vice-roi fût encore absent, les Hollandais furent traités à sa Cour, et la fête fut accompagnée d'une farce, qui consistait dans une danse de plusieurs personnes, déguisées en forme de lions, de tigres et d'autres bêtes féroces. La mère du prince s'approcha plusieurs fois d'une fenêtre de l'appartement, pour se donner le plaisir de voir l'assemblée, et peut-être aussi pour se faire voir elle-même par ces étrangers. Elle était richement vêtue à la manière des Tartares. Sa taille était moyenne, sa complexion maigre et sa peau brune; mais elle avait quelque chose d'intéressant dans la phisionomie. En entrant dans la salle, les ambassadeurs trouvèrent un fauteuil très-riche et orné de magnifiques peintures, qui était destiné pour cette prin-

cesse. Ils se crurent obligés de lui rendre hommage en la saluant respectueusement (1).

Leur voyage devant se faire par eau, ils louèrent une grande barque pour leur propre usage. Mais il s'en trouva cinq (2) aux frais de l'empereur pour le transport de leurs gens et de leur bagage. Le Tou-tang donna le commandement de cette flotte à Ping-sentomou (3), qui fut accompagné de deux autres mandarins. Outre les matelots et les rameurs, il y avait un corps de soldats, commandé par deux officiers de distinction. Aussitôt que les ambassadeurs se furent embarqués, ils arborèrent le pavillon du prince Guillaume de Nassau, tandis que l'on dépêchait des messagers aux magistrats des villes qui se trouvent sur la route, pour ordonner les préparatifs de leur réception (4).

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 239 et 240.

(2) C'est ce que dit Thévenot. La relation dit *cinquante*, ce qui m'a paru beaucoup trop.

(3) Je suis encore ici Thévenot. La relation écrit *Pinxenton*.

(4) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 240.

Comme la relation que l'on va lire renferme le nom d'un grand nombre de villes, j'avertirai ici que les villes de la Chine ont trois rangs principaux : le premier est désigné par la finale *fou*, le second par *tcheou*, et le troisième par *hien*, ce que j'expliquerai encore mieux dans la suite (1). Ces finales ne fesant pas une partie essentielle du nom des villes, sont quelquefois supprimées pour abréger. Ainsi au lieu de *Quang-tcheou-fou*, on dit *Quang-tcheou* que nous appelons Canton (2).

III. *Route des Ambassadeurs, depuis Canton, jusqu'à Nan-ngan-fou, dans la province de Kiang-si* (3).

Art. 257. Après avoir quitté Canton le 17 mars 1656, on ne cessa point d'avancer à la rame sur la belle rivière de Tay, qui, bai-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 244. Elle écrit *fu*, *cheu*, *hyen*.

(2) Description générale de la Chine. Paris 1787, p. 111.

(3) L'histoire des Voyages écrit *Nan-gan-fu* et *Kyang-si*. Je suis l'ortographe de l'abbé Grosier, dans sa Description générale de la Chine.

gnant

gnant les murs de cette ville, offre une des plus délicieuses perspectives du monde. Les petites villes qui sont en grand nombre depuis Canton jusqu'à Pékin, saluèrent les ambassadeurs à leur passage par une décharge de leur artillerie. On entra bientôt dans le Zin, que les étrangers nomment le canal Européen. Vers le soir, on arriva au village de Sa-hou, à six mille hollandais de Canton ; et le mille hollandais vaut trois milles d'Angleterre. Le terroir est très-fertile ; et quoique la place ne soit habitée que par des paysans et des ouvriers en soie, elle a quantité de belles maisons. Le 19, on gagna Schan-schoui (1) onzième petite ville de la dépendance de Canton, qui en est éloigné de vingt milles. Elle est sur la droite de la rivière, dans une vallée agréable sans être fort grande ; elle était autrefois extrêmement peuplée et très-commerçante. Le magistrat fit border la rivière d'une rangée de soldats pour recevoir les am-

(1) La relation écrit *Schan-Schwi*. Dans la carte de Canton, donnée par les Jésuites, on lit *San-schwi-hien*. Ogilbi écrit *Xan-hung*, ensuite *Xan-xui*, c'est-à-dire *Schan-Schwi*. Thévenot préfère *Xan-tsui*.

bassadeurs, et leur envoya quelques rafraîchissemens pour leur table. Mais apprenant qu'on ne leur fournissait pas la dixième partie de ce qui était ordonné par l'empereur, ils se déterminèrent à ne rien accepter dans cette ville ni dans toute autre. Mais ils descendirent sur le rivage, pour s'y rafraîchir sous une tente. Les soldats Tartares firent devant eux l'exercice militaire avec une adresse admirable. Un d'entr'eux, tirant à trente-cinq pas, frappa trois fois le but qui n'avait qu'environ quatre pouces de largeur. Il reçut pour récompense une petite pièce de monnaie (1).

Le secrétaire des vice-rois, qui avait accompagné les ambassadeurs jusqu'à ce lieu, prit congé d'eux pour retourner à Canton. Ils lui avaient donné à souper le soir précédent, avec quantité de nobles. On continua d'avancer, mais avec lenteur, parce que le canal de la rivière devenait très-rapide en se retrécissant. Cette rivière, dans la carte des Jésuites, est nommée *Pé-kiang*, ou canal du

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 240 et 241.

nord, pour le distinguer de ceux de l'est et de l'ouest. Les Tartares forcent les rameurs Chinois au travail, sans paraître touchés de leur fatigue. Ces malheureux tombent quelquefois, dans un passage étroit, et se noient, sans que personne pense à les secourir. Si l'excès du travail épuise leurs forces jusqu'à leur faire perdre la connaissance, un soldat inflexible, qui est derrière eux, ne cesse pas de les battre jusqu'à ce qu'ils reprennent la rame ou qu'ils expirent. Seulement, ils sont relevés par intervalles (1). C'est ainsi qu'une nation civilisée, vaincue par des barbares, est traitée par ses vainqueurs.

Le 21 mars 1656, vers minuit, on arriva devant San-Ivin (2), à quarante milles de Schan-schoui. Les magistrats de cette ville vinrent au-devant des ambassadeurs. Elle est située fort avantageusement, et très-peuplée; mais les ravages des Tartares ont diminué sa grandeur. Ici les torrens qui descendent de la

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 241.

(2) Olgibi écrit *San-yvan*; la carte des Jésuites, *Tung-iwen-hyen*.

montagne de Sang-van-hab, rendent la rivière fort rapide. Cette montagne est la plus haute et la plus escarpée de toute la Chine. Ses pointes, qui sont en grand nombre, sont enveloppées de nuages, qui rendent le passage obscur et ténébreux dans les parties inférieures (1). Sur le revers, qui fait face à la rivière, on voit un beau temple, où l'on monte par des dégrés. Le cortège fut trois jours à se dégager de ces affreuses montagnes, où l'on n'aperçoit qu'un village solitaire, qui se nomme Quan-ton-lou. Cependant elles s'ouvrent en quelques endroits, pour laisser voir des champs à blé, qui ne sont pas sans agrément (2). La traduction de Thévenot, qui, au lieu de Sang-van-hab, écrit *San-win-thap* (3), ajoute que ce nom signifie la montagne volante, et qu'elle l'a tiré d'un temple, aujourd'hui ruiné, qui y fut transporté dans une seule nuit de quelque canton du nord (4).

(1) On voit cette montagne et ses détroits dessinés en perspective dans l'Histoire générale des Voyages; t. 5, en regard de la page 241.

(2) Nieuhof dans la traduction d'Ogilbi, p. 47.

(3) Voyez Route du voyage, p. 3.

(4) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 241.

Ainsi on voit que les Chinois ont, comme nous, leur Notre-Dame de Lorette.

Le 24, on se trouva dans une petite ville, nommée *Inta* (1), qui est fort agréablement située sur un angle de la rivière, du côté droit, c'est-à-dire à l'ouest, vis-à-vis la montagne Sang-van-hab. Ses murs sont assez hauts, mais d'une force médiocre. On admire la beauté de ses maisons et de ses temples. Elle était autrefois riche et peuplée. Une anse de la rivière lui forme un port où les barques sont à couvert de l'impétuosité du courant, et sur la droite duquel on voit à l'entrée une haute et curieuse tour. La barque des ambassadeurs courut ici un grand danger, par la violence du courant qui la poussa contre un roc abîmé (2).

Le jour suivant, on eut la vue du merveilleux temple de Kon-ian-siam, qui est en aussi grande vénération que celui de Sang-van-hab. Il est situé sur le bord de la rivière, dans un

---

(1) *In-te-hyen* dans la carte des Jésuites ; *In-tag* dans Ogilbi, *In-tach* dans Thévenot.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t 5, p. 241 et 242.

canton montagneux et solitaire. Le chemin par lequel on s'y rend, commence par quelques dégrés de pierre, et tourne ensuite par des passages fort obscurs. Les ambassadeurs le visitèrent après que les Chinois y eurent fait leurs dévotions (1).

Le 27, on arriva devant Mong-lei, qui forme une perspective agréable dans l'éloignement. On monte de la rivière à la porte de la ville par deux dégrés de pierre. Les murs sont hauts, et flanqués de tours et de gros boulevards (2).

Le 28, dans le cours de la nuit, on essuya une furieuse tempête, accompagnée de tonnerres et d'éclairs. Plusieurs barques furent dispersées. D'autres se brisèrent contre le rivage, et tout leur équipage fut submergé. On arriva le 29, avec les restes de la flotte, à Chao-tcheou-fou (3), seconde ville de cette pro-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 242. en regard de laquelle est la vue du temple et de la montagne.

(2) *Id. Ibidem.*

(3) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier, description générale de la Chine, t. 1, p. 116. L'abbé Prévôt écrit *Schan-chew*, Ogilbi *Xao-cheou*, Thévenot *Xsu-cheu*.

vince qui est toujours celle de Quang-ton ou Canton. Elle est située à trente milles d'Inta, sur un angle à l'ouest de la rivière. Sa situation et la sûreté de son port y font fleurir le commerce. Cette ville est renfermée du côté de l'ouest par de hautes et délicieuses collines; et de l'autre côté, c'est-à-dire au-delà de la rivière, elle a un faubourg fort peuplé, riche et bien bâti. Au milieu même du canal, on voit sur un petit rocher une tour curieuse, environnée d'un mur assez bon, mais qui, dans son intérieur, n'offre que des ruines où l'on démêle encore des traces de son ancienne magnificence. Vers le sud, cette rivière porte le nom de Si-an, et quelquefois celui de Si-ho (1). Elle est formée par les rivières Chin et Van, qui se rencontrent assez près de la même ville, et qui prennent un cours impétueux, par-dessus quantité de rochers abîmés; passage souvent fatal aux vaisseaux, malgré la protection d'un temple qu'on a bâti sur le rivage pour leur servir de phare (2).

---

(1) Ogilbi écrit *Scian* et *Scio*.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 242.

Sur le milieu de la montagne, appelée Nan-hoa (1), près d'une charmante vallée, on découvre un monastère, avec un grand temple. Il doit son origine à Lu-zu, saint d'une grande réputation, qui passa tout le tems de sa vie à moudre du riz pour les moines, et qui portait nuit et jour de chaînes de fer sur son corps nu. Elles avaient fait dans sa chair des ouvertures qui, faute de soins et de remède, étaient devenues autant de nids de vers. Lu-zu ne souffrait pas qu'on entreprît de l'en délivrer; et si le hasard en faisait tomber un, il le ramassait soigneusement, et le remettait à sa place, en disant : « ne te reste-t-il pas » assez pour te nourrir? Pourquoi quittes-tu » donc mon corps, où l'on t'accorde si volon- » tiers la nourriture? » (2). On voit que si les vers avaient bâti un temple à ce saint, ils n'auraient fait qu'un acte de reconnaissance.

Les ambassadeurs se firent dresser des ten-

---

(1) Description générale de la Chine, par Grosier. Paris 1787, t. 1, p. 117. L'Histoire générale des Voyages, dit seulement *sur le Mow-wha*, nom mal écrit, et expression qui manque de clarté.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 242.

tes près des murs de la ville, où le Gouverneur et les magistrats leur apportèrent divers présens pour leur table. Ils les acceptèrent, parce que ces mets n'étaient pas sur le compte de l'empereur, et traitèrent fort noblement leurs bienfaiteurs (1). Tel est du moins leur propre récit, ou celui de Nieuhof, leur compatriote.

Le lendemain, ils arrivèrent de grand matin près d'une montagne, à qui sa forme avait fait donner, par les Tartares, le nom de « Têtes des cinq chevaux ». Sur cette montagne, dont le sommet est couvert de nuées et paraît inaccessible, on découvre plusieurs anciens édifices, les uns entiers, d'autres tombés en ruines. Immédiatement au delà des mêmes montagnes, les barques coururent de grands dangers entre des rocs et d'autres passages escarpés, qui se nomment les « cinq » laids diables ». Le canal de la rivière était rempli de barques fendues, qui avaient coulé à fond. Enfin on gagna Sui-hien (2) dont les

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 242 et 243.

(2) Nieuhof écrit *Suyt-Jeen*, et l'abbé Prévôt *Suy-kyen*.

collines entremêlées de vallées charmantes, se présentent du côté de la rivière avec autant d'ordre que si cette disposition était l'ouvrage de l'art. Leur sommet forme une perspective surprenante (1).

Le 4 avril 1656, on se trouva devant Nan-hiong-fou (2), troisième ville de la province de Canton, et frontière de cette province. Elle est éloignée de Chao-tcheou-fou d'environ quarante milles, grande, bien située, et fortifiée de murs et de boulevards. Les deux parties qu'y forme la rivière, communiquent par un pont. Ses temples sont en grand nombre, et ses édifices magnifiques. On y voit aussi une douane pour le paiement des droits de l'empereur sur les marchandises. Mais les visites ne sont point incommodes, parce qu'on s'en rapporte à la déclaration des marchands. La Chine n'a point de canton où la terre soit

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 243.

(2) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier, p. 117. Nieuhof dans l'Histoire des Voyages, écrit *Nam-hung*, et Thévenot écrit de même. La carte des Jésuites écrit *Nam-hyong* et *Nan-yong-fu*.

meilleure pour la fabrique des porcelaines. Assez près de la même ville, on trouve une rivière nommée Méchiang, ou rivière d'encre, de la noirceur de ses eaux, qui ne laissent pas de produire du poisson fort blanc et fort estimé (1).

Les ambassadeurs étant descendus sur le rivage, reçurent d'abord une lettre de compliment du Gouverneur et des magistrats, qui ne tardèrent point à paraître en personne. Ils furent traités fort honorablement par les Hollandais. Le lendemain, le Gouverneur invita les ambassadeurs à dîner. La fête fut magnifique. Il s'assit du même côté de la table, avec les magistrats, pour laisser plus de facilité à servir. On ne présenta point tous les mets à la fois, suivant l'usage ordinaire de la Chine, mais deux à deux devant chaque convive. Ainsi les services furent au nombre de seize. Après le dîner, tous les assistans mirent une pièce de monnaie aux piés du Gouverneur, pour le salaire des musiciens et des domestiques. Les ambassadeurs offrirent six

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 243.

taëls d'argent, et quelques étoffes de soie, que le Gouverneur refusa d'abord, mais qu'un peu d'instances lui firent accepter (1).

Ils quittèrent leurs barques à Nan-hiong-fou, pour continuer le voyage par terre. La première ville qu'ils rencontrèrent dans cette route fut Nan-gan; mais la nécessité de monter souvent par des chemins fort escarpés, rend cette route très-fatigante. Un Gouverneur de la province a fait applanir à ses frais la montagne de Mu-glin, que les Jésuites, dans leur carte, appellent Me-lin et Mu-lin, et qui était la plus difficile. Pour récompenser la générosité de cet ami des voyageurs, les habitans ont élevé un temple à son honneur (2); et il faut convenir que cette récompense a été mieux méritée, qu'elle ne l'avait été par saint Lu-zu.

Les ambassadeurs passèrent les montagnes dans des litières, portées par des chevaux, avec une escorte de cent cinquante soldats, pour les garantir des brigands qui infestent

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 243.

(2) *Id. Ibidem.*

cette route. Ce corps de troupes, joint aux porteurs du bagage, formait un régiment de plus de six cens hommes (1).

Les ambassadeurs furent obligés de loger la première nuit au milieu des montagnes, dans un village nommé Su-san, où la frayeur avait fait prendre la fuite à tous les habitans. Le lendemain, vers midi, ils arrivèrent au pié d'une montagne étroite, qui sépare la province de Canton de celle de Kiang-si. Elle est ornée de plusieurs temples; et quoique déserte, ses bois et ses vallées en font un lieu délicieux. Le soir ils arrivèrent à Nan-ngan-fou (2), ville qui tient le treizième rang, dans la province de Kiang-si (3).

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 243 et 244.

(2) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier, p. 56. Nieuhof, selon l'abbé Prévôt, écrit *Nan-gan* ou *Nan-gan-fu*.

(3) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 244. Il cite Nieuhof, dans la traduction d'Ogilbi, p. 50.

IV. *Route des Ambassadeurs, par eau, depuis Nan-ngan-fou jusqu'aux frontières de la province de Kiang-nan, dont la capitale est Nankin.*

Art. 258. En arrivant aux portes de Nan-ngan, les ambassadeurs Hollandais y trouvèrent des députés du gouverneur de la ville, qui s'avancèrent pour les recevoir. Ils reçurent dans leur logement la visite de plusieurs personnes de qualité ; et une fort belle collation leur fut servie de la part de la ville (1).

Le commissaire nommé pour leur fournir des barques, n'ayant pu les tenir prêtes aussitôt qu'il le désirait, des reproches si sanglans lui furent adressés par Ping-sento-mou, qui commandait toujours leur flotte, que dans le chagrin qu'il en ressentit, il tira son couteau pour se poignarder lui-même. Mais le domestique d'un mandarin lui retint heureusement le bras (2).

Le pays aux environs de la ville est agréa-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 244.

(2) *Id. Ibidem.*

ble et fertile. Entre plusieurs collines dont il est entouré, on en distingue une dont la situation délicieuse lui a fait donner le nom de Si-houa (1), qui signifie lieu de plaisir. La ville est divisée en deux parties égales par un bras de la rivière de Chang, qui rend son commerce florissant. On décharge ici toutes les marchandises destinées pour Canton et pour d'autres places voisines. Mais quoique les Tartares aient épargné les meilleurs édifices de Nan-ngan, et que la partie sud de la ville soit bien bâtie et bien peuplée, elle n'approche point de Nan-hiong pour la grandeur et la force. Elle a, dans la partie du nord, un temple de fort belle structure et d'une richesse surprenante. Les ambassadeurs s'arrêtèrent quatre jours dans cette ville (2).

Le cours de la rivière Kan est si rapide, et coupé néanmoins par un si grand nombre de rochers et de bancs de sable, qu'en descendant même avec le fil de l'eau, les voyageurs

(1) C'est ainsi que nous prononçons ce nom que Nieuhof écrit *Si-hoa*.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 244.

sont exposés à mille dangers. Dans ce passage, une barque qui portait un des ambassadeurs, avec les présens destinés pour la Cour, tomba dans un tournant, où après avoir bien pirouetté, elle échoua contre la rive, et ne put être dégagée qu'en la déchargeant. Les mandarins ordonnèrent que la négligence des matelots et du patron fût punie à coups de fouet; mais les ambassadeurs demandèrent grace pour le patron (1).

Le 14 avril 1656, on passa devant la petite ville de Nan-kang, située sur la rive gauche de la rivière de Chang. Sa forme est carrée, et la force de ses murs répond à leur hauteur qui est d'environ vingt-cinq piés, ce qui d'après l'évaluation du pié d'Amsterdam (*art.* 42), revient à 7 mètres 75 millimètres. Elle a quatre portes, éloignées d'un mille l'une de l'autre. Les Tartares la ruinèrent et détruisirent son commerce dans la dernière guerre. On voit sur le bord de la rivière une haute tour, forte et bien bâtie. La rue où l'on entre par la porte du sud contient le palais du

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 244.

Gouverneur, et se termine par un bel arc de triomphe, que les Tartares ont épargné. Les ambassadeurs ne firent ces observations qu'à leur retour (1).

Le 15, ils arrivèrent à Kan-tcheou-fou (2), qui tient le douzième rang entre les villes de la même province. Après avoir reçu à bord la visite de quelques mandarins au nom du magistrat, ils rendirent la leur au Tou-tang de la ville, qui les reçut avec les civilités ordinaires, et les conduisit dans ses appartemens intérieurs, où il leur fit prendre la droite. Cet officier commandait dans les quatre provinces de Kiang-si, Fo-kien, Hou-quàng, et Canton. Ainsi son autorité n'était point inférieure à celle d'un vice-roi. Les ambassadeurs lui offrirent quelques présens qu'il refusa ; mais en leur assurant qu'il n'entrait aucune dissimulation dans son refus, et que son unique motif était de se conformer à l'usage du pays qui défend de recevoir les présens d'un étran-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 245.

(2) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier, t. 1, p. 55. l'Histoire des Voyages écrit *Kan-cheu* d'après Nieuhof, p. 56.

ger, avant que cet étranger ait paru à la Cour de l'empereur (1).

Kan-tcheou est situé à l'est sur les bords de la rivière de Kan, dans un canton véritablement délicieux. La ville est carrée ; elle est revêtue d'un mur élevé, d'environ deux milles de tour, et percé de quatre portes. Son commerce est considérable, ses rues bien pavées, et ses édifices fort nobles. Elle est terminée à l'est par une haute tour. On voit dans cette ville un grand nombre de temples, embellis de peintures et de statues. Celui qui se nomme Kuil-kié-sti-mian, c'est-à-dire l'église de Kuil-kié-sti, est un des plus magnifiques de la Chine. Les murs de ce temple étaient environnés de plusieurs lits pour les prêtres étrangers ; car ces lieux servent ordinairement d'hôtellerie. Des deux côtés du porche, on voyait deux statues gigantesques, l'une qui combattait un dragon, l'autre qui tenait un nain sous ses piés, avec une épée nue à la main. Au delà de la rivière, sur une haute

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 245. Il cite Nieuhof dans la traduction d'Ogilbi, p. 56. et suivantes.

colline, était un autre temple, accompagné d'une chapelle, petite, mais curieuse, où les voyageurs fesaient des offrandes pour obtenir un heureux passage entre les rochers et les bancs de sable (1).

Au confluent des deux rivières de Chang et de Kan, on trouve un pont de bateaux couvert de planches, et une maison de péage à l'extrémité (2).

Le 18 avril 1656, les ambassadeurs passèrent par Vannungam (3), ville ruinée, sur le bord de la rivière de Kan, du côté de l'est. Les Tartares n'y avaient rien laissé subsister de remarquable; mais au milieu même de ses débris, on découvrait encore qu'elle devait avoir été d'une merveilleuse beauté, régulièrement bâtie, et fort peuplée. Le pays voisin produit chaque année deux moissons. Une montagne, qui s'offre à peu de distance, renferme des mines d'argent; mais la loi du

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 245.

(2) *Id. Ibidem.*

(3) Dans la carte des Jésuites, c'est *Wanu-gan-hyen*.

pays défend de les ouvrir. A l'est de la même ville, on aperçoit une autre montagne, dont la pointe se perd dans les nues, quoique depuis le pié jusqu'au sommet, elle soit couverte d'arbres et de plantes (1).

On ne compte pas plus d'un demi-mille de Vannungam à Lingeiven, sixième petite ville, arrosée par une petite anse de la rivière de Kan. Mais dans l'état où les Tartares l'ont réduite, il n'y reste d'entier qu'un seul arc de triomphe (2).

La flotte arriva ensuite à Pekkinsa (3), village considérable et dans une situation riante, où le commerce est assez florissant pour tous les matériaux qui appartiennent à la navigation. Du même côté on découvre dans l'éloignement plusieurs rochers taillés d'une manière surprenante, mais à demi ruinés par les Tartares. L'auteur en remarqua un qui n'avait pas moins de quarante piés de hauteur, c'est-à-dire (*art.* 42) 11 mètres et 32 centimètres.

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 245 et 246.

(2) *Id.* p. 246.

(3) Thévenot écrit Pé-kit-siven.

On voit aussi de ces rocs artificiels dans le palais de l'empereur, et ils sont communs dans toutes les parties de la Chine (1).

On arriva le même jour assez tard à la petite ville de Tay-ko, sur le bord ouest de la rivière, vers laquelle ses murs sont d'une force proportionnée à leur hauteur. Ses rues, quoiqu'assez bien pavées, sont extrêmement étroites. Les Tartares ont si peu respecté ses plus beaux édifices, qu'il ne reste qu'une haute tour, et quelques temples (2).

Le 20 (3) avril 1656, on s'arrêta devant la ville de Ki-ngnan-fou (4), neuvième ville du premier ordre de la province de Kiang-si. Elle est située dans un pays montagneux, à quarante milles de Tay-ko, sur la rive ouest de la rivière de Kan. Ses murs sont fort élevés; mais tous les édifices intérieurs, qui étaient d'un

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 246.

(2) *Id. Ibidem.* J'y supprime une mauvaise note.

(3) On lit 29 dans l'Histoire des Voyages; il est clair que c'est une faute.

(4) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier, t. 1, p. 55. Nieuhof écrit *Kin-un-gam*, nommée aussi *Kyegan*. La carte des Jésuites met *Ki-ugan-fu*.

goût très-noble, ont été détruits par les Tartares, auxquels les habitans eurent l'imprudence de résister ; les Tartares ont cependant épargné quelques temples d'idoles qui subsistent encore. On en voit un, mais de structure moderne, dans une île située vis-à-vis de la ville. Les habitans assurent qu'il se trouve des mines d'or et d'argent dans quelques lieux voisins (1).

La rivière devient fort dangereuse près de cette ville, par la multitude de ses rochers et de ses bancs de sable, que les habitans du pays nomment Zé-pa-tan. Elle demande ici des pilotes expérimentés. Le soir on passa devant Ki-schui-hien (2), ville du troisième rang sur la rivière de Chang, dont le mur a quinze piés de haut du côté de cette rivière. La carte des Jésuites la place sur la rive d'est. Sa grandeur est d'un mille de circuit, au milieu de plusieurs montagnes qui l'environnent (3).

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 246.

(2) Nieuhof écrit *Kye-schwy*; et la carte des Jésuites *Ki-schui-hyen*.

(3) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 246.

Le lendemain, on gagna Kia-kiang-hien (1), autre ville du troisième rang, située sur la rive nord de la rivière de Kan, à trente milles de Ki-schui, au pié d'une montagne. Une grande partie de ses murs s'élève sur la montagne, et renferme des terres cultivées. Les Tartares ont détruit la plupart de ses édifices. Mais on y voit encore un ancien temple, fameux par ses deux portes, qui ne sont composées que d'une seule pierre. On découvre à peu de distance la montagne de Mung, dont le sommet se cache dans les nues, tandis que ses côtés sont revêtus de bois et de pâturages (2).

Vers le soir, on arriva devant Sin-tu-hien (3), ville du troisième rang, ainsi que l'annonce sa terminaison, à vingt milles de Kia-kiang, dont elle diffère peu, tant par sa forme que par ses ruines. Au milieu du mur, vers

---

(1) Nieuhof écrit *Kya-kyang*; et la carte des Jésuites *Kia-kiang-hyen*.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 246 et 247.

(3) Je suis les cartes. Nieuhof écrit *Sin-kin*.

la rivière de Kan, on voit une grande et fort belle porte (1).

Le 22 avril, après être partis de grand matin, on arriva à Tong-ching-hien (2), ville du troisième rang. Sa situation est dans un terrain plat, et sa forme carrée. Elle est environnée d'un mur élevé, qui a plus d'un mille de circonférence. Elle a du côté du nord un faubourg bien bâti et fort peuplé. Deux grands arcs de triomphe, qui ont été défigurés par les dernières guerres, rendent encore témoignage à l'ancienne beauté des édifices. Un torrent impétueux tombe à grand bruit de la montagne Pé-chang, qui n'est pas éloignée (3).

Le 23 avril 1656, on découvrit Nan-tchang-fou (4), capitale de la province de Kiang-si, dont quelques-uns lui donnent aussi le nom. Les magistrats de la ville envoyèrent d'abord quatre barques commodes au-devant des ambassadeurs,

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 247.

(2) Je suis les cartes. Nieuhof écrit *Tung-ching.*

(3) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 247.

(4) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier, t. 1, p. 51. Nieuhof écrit *Nan-chang.*

bassadeurs, pour les garantir des bancs de sable en approchant de la rive. Bientôt on les vit paraître eux-mêmes. Après les premiers complimens, ils obligèrent le mandarin Pingsento-mou de restituer aux ambassadeurs une de leurs deux barques, qu'il avait prise pour son usage. Le lendemain, Keyser se trouvant indisposé, Goyer, suivi de tout leur cortège, visita le Tou-tang ou le Gouverneur. Ce seigneur Chinois parut offensé de voir l'ambassadeur à pié; et se tournant vers l'interprète, il lui dit d'un air irrité : « Apprenez que des » étrangers venus de si loin pour féliciter Sa » Majesté Impériale de ses victoires et de ses » prospérités, doivent être reçus avec plus » d'appareil ». Il ne parut pas plus satisfait des mandarins de Canton, qu'il traita d'ânes. En prenant congé de lui, l'ambassadeur fut étonné de se voir amener un fort beau cheval, et un autre pour son secrétaire, sur lesquels tous deux retournèrent à la rivière. Au départ de la flotte, les ambassadeurs furent salués des murs de la ville, par une décharge de la grosse artillerie. Ils avaient offert des présens au Tou-tang; mais il s'était dispensé de les accepter par la même raison que le Tou-

tang de Kan-tcheou-fou avait donnée aussi pour s'en défendre (1).

Nan-tchang est située à quinze milles de Tong-ching (2), près du grand lac de Po-yang, et se trouve environnée d'eau comme une île. Sa forme est carrée. Ses murs qui sont fort élevés, ont sept portes, dont quatre sont d'une grande beauté. On voit dans la ville quatre temples magnifiques, richement ornés, et remplis de statues ou d'images. Le plus fameux, qui se nomme Khi-si-kong, est couvert de tuiles luisantes. L'entrée offre trois différens édifices, dans le premier desquels est une idole, nommée Kou-ya, qui est assise au milieu d'un grand nombre d'autres, et vêtue à la manière des anciens Romains, d'une mante cramoisie qui lui tombe sur les épaules. Des deux côtés, deux terribles dragons, élevés chacun sur leur pilier, paraissent siffler, en étendant le cou. Le second édifice est environné d'une large galerie, remplie d'idoles ou de pagodes. A droite, en entrant dans

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 247.

(2) L'Histoire des Voyages écrit mal *Fung-ching*.

le premier de ces édifices, on aperçoit un puits carré, rempli d'eau jusqu'aux bords. Il est fort agréablement orné de pierre blanche, et son diamètre est de douze pas (1).

Les Chinois racontent des choses étranges de la pagode de Kou-ya et de son puits. Ils prétendent qu'un Saint de ce nom fesait autrefois sa demeure dans ce même lieu; que sa principale vertu était la charité pour les pauvres; que jamais il n'épuisait ses trésors, parce qu'étant habile chimiste, il avait le secret d'un élixir qui convertissait tous les métaux en or; que, par l'ordre de Dieu, il entreprit un jour de combattre un affreux dragon, qui menaçait la ville de sa ruine; et que l'ayant vaincu, il l'avait lié contre un pilier de fer, et l'avait enfin précipité dans le puits: qu'après une longue vie, Kou-ya s'était vu enlever au Ciel, avec toute sa famille; et que par reconnaissance pour ses services, les habitans avaient bâti ce temple à son honneur. Ils racontèrent aux ambassadeurs quan-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 247 et 248. L'auteur cite Nieuhof, traduit par Ogilbi, p. 59 et suivantes.

tité d'autres merveilles de cette divinité. Mais la plupart des magnifiques bâtimens de leur ville avaient été ruinés par les Tartares. Kuini, gouverneur de la province, s'étant révolté contr'eux pendant la dernière guerre, les avait d'abord vaincus dans plusieurs batailles. Ensuite ayant été forcé de se renfermer dans la ville, il y soutint un siége de quatre mois, au bout desquels, pressé par la faim, il prit le parti de s'ouvrir un passage, avec tous ses gens, au travers de l'armée Tartare, qui entra aussitôt dans la ville, et la détruisit (1).

Le 25 avril, on arriva au village d'U-sien-hien (2), célèbre pour la fabrique des barques. On s'y rendait alors de toutes les parties de l'empire, pour embarquer de la porcelaine. Il est situé auprès du lac de Po-yang, du côté de la rivière Kan, et sa longueur est de près d'un mille. Le commerce y est florissant, et ses édifices d'une grande beauté. Près de ce lieu, sur le revers d'une montagne, on voit

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 248.

(2) Nieuhof écrit *U-sien-yen*, et Thévenot *Wo-tsing*. C'est peut-être l'*Yu-kad-hyen* des cartes.

un temple bien bâti, où quantité de lampes noires brûlent nuit et jour. Ceux qui doivent traverser le lac, y sacrifient un coq, ou un porc, s'ils le peuvent, à la plus affreuse idole du monde, pour obtenir un heureux passage. On arrose son corps et ses griffes du sang de la victime. L'usage est aussi d'offrir des piés de porc, et des éperons ou crêtes de coq. La chair est mangée par les adorateurs, en l'honneur de l'idole. Nieuhof fut témoin d'un de ces sacrifices (1), évidemment semblable à ceux que fesaient les Païens avant l'établissement du christianisme et plusieurs siècles encore après cet établissement.

Les habitans direut à Nieuhof que la belle porcelaine se fesait au village de Sin-korsuno, qui en est éloigné de cent milles à l'est, près d'une ville nommée Fou-liang, de la dépendance d'Iao-tcheou; et que la terre vient de Hoei-tcheou (2) dans la province de Kiang-nan, dont Nankin est la capitale. Les habitans

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 248.

(2) Comme écrit Grosier, t. 1, p. 42; Nieuhof écrit *Whey-cheu.*

de Hoei-tcheou ne peuvent la fabriquer eux-mêmes, parce qu'ils ignorent le mêlange de la terre et de l'eau (1). Mais il paraît que Nieuhof s'est trompé sur le nom de ce village où se fabrique la porcelaine; son véritable nom est King-té-ching (2), dans le district d'*Iao-tcheou-fou*. Cette bourgade, où se trouvent réunis les plus habiles ouvriers en porcelaine, est aussi peuplée que les plus grandes villes de la Chine; on y compte un million d'habitans, et il s'y consomme chaque jour plus de dix mille charges de riz. Il occupe une lieue et demie de terrein le long des bords d'une belle rivière : ce n'est point un assemblage de maisons éparses, entremêlées de terreins vagues; on se plaint au contraire que les maisons y soient trop serrées les unes contre les autres, et que les longues rues qu'elles forment, soient trop étroites. En les traversant, on s'imagine être transporté au milieu d'une foire, et l'on n'entend de tous côtés

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 248.

(2) L'abbé Prévôt, qui reconnaît cette erreur, écrit mal *King-to-ching*.

que les cris de portefaix qui se font faire passage. Les denrées y sont d'autant plus chères, qu'il faut faire venir d'ailleurs tout ce qui s'y consomme, et même jusqu'au bois nécessaire pour entretenir le feu des fourneaux, qu'on est obligé de tirer actuellement de près de cent lieues (1).

Revenons à l'ambassade Hollandaise. Le 26 avril 1656, on se rendit à la grande ville de Nang-kang-fou (2), à cinquante milles de Nan-tchang (3). Elle est située sur le bord occidental du lac Po-yang, qui est fort long et fort large, dans un canton montagneux. Les murs sont hauts, forts, et défendus par des boulevards. On voit dans la ville une tour bien bâtie. Les rues sont très-tortueuses. La première, qui se présente en entrant sur la gauche, est embellie de plusieurs arcs de triomphe; mais les maisons ont peu d'apparence. De la ville, on découvre quantité de beaux temples, dont les principaux sont situés

(1) Description générale de la Chine, par l'abbé Grosier. Paris 1787, t. 1, p. 52.

(2) *Id.* p. 54. Nieuhof écrit *Nan-kang.*

(3) L'abbé Prévôt écrit mal *Kan-chang.*

sur les montagnes de Quang-lyu et d'Iven-schyu. Ils sont peuplés d'un grand nombre de prêtres et de religieux, qui habitent chacun sa petite hutte ou cellule. Leurs exercices de piété consistent à se déchirer le corps à coups de fouet, dans l'espoir d'une récompense future ; car ils croient à la transmigration des âmes. Les habitans de la ville apprirent aux ambassadeurs que la seule montagne de Quan-lyu, renferme autant de cloîtres que l'on compte de jours dans l'année. Le pays produit beaucoup de chanvre, dont les habitans se font des habits d'été (1).

Le 29, on découvrit la ville de Hukeu, a quarante milles de Nang-kang, sur les bords du lac de Po-yang, mais dans l'endroit où il se rétrécit, au côté droit de la rivière de Kiang. On voit au nord de la ville un vieux rocher qui pend un peu sur la rivière, et qui forme une perspective charmante par les arbres dont il est couvert. Au pié de la montagne est un temple d'une magnificence égale à sa grandeur. Les murs de la ville sont fort

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 248 et 249.

épais et très-élevés. Elle est peuplée et bien bâtie. Le commerce y est considérable, et les provisions abondantes. On trouve à peu de distance un lieu nommé Sché-chung, c'est-à-dire la cloche de pierre, à cause du bruit que les eaux du lac font dans les tems orageux, en se brisant contre la montagne. A l'arrivée des ambassadeurs, les habitans de Hukeu accoururent pour les voir, et témoignèrent beaucoup d'admiration. Mais au son des trompettes que les Hollandais avaient cru devoir les réjouir, ils prirent la fuite en poussant des cris de frayeur (1).

On descendit ensuite à l'est par la rivière de Kiang, qui sépare la partie orientale de la Chine, de l'occidentale, jusqu'à Pan-tsé-hien (2), ville située derrière une île, à l'est de cette rivière, et comme adossée contre de très-hautes montagnes. Elle est fort bien bâtie, quoiqu'elle n'approche pas de Hukeu, qui en

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 249.

(2) J'ai préféré cette variante donnée par l'abbé Prévôt, qui écrit dans son texte *Peng-sé*, d'après Nieuhof.

est à trente milles. La montagne de Sian, qui est près de la ville, est si haute et si escarpée, qu'elle passe pour inaccessible. Elle est environnée d'eau; et, du côté du sud, elle a une rade sûre pour les barques. La rivière de Kiang est bordée au sud par une autre montagne, nommée Ma-kang, dont le nom est devenu terrible dans toute la Chine, par les naufrages qui s'y font continuellement. Les pilotes Chinois ayant remarqué que le cuisinier Hollandais allumait du feu pour le dîné, supplièrent à genoux les ambassadeurs de ne pas permettre qu'il achevât, parcequ'il y avait, disaient-ils, dans le lac de Po-yang, un certain esprit sous la forme d'un dragon ou d'un grand poisson, dont le pouvoir s'étendait sur tout le pays, et qui avait tant d'aversion pour l'odeur des viandes rôties et bouillies, qu'aussitôt qu'il en ressentait la moindre impression, il suscitait des tempêtes qui submergeaient infailliblement les vaisseaux. Les ambassadeurs eurent la complaisance d'entrer dans leurs craintes superstitieuses, et de se contenter ce jour-là d'un dîné froid. Vers midi, on passa devant deux piliers placés au milieu de la ri-

vière pour servir de séparation entre la province de Kiang-si et celle de Kiang-nan (1).

V. *Continuation de la route des ambassadeurs, depuis l'entrée de la province de Kiang-nan, jusqu'à Nankin capitale de cette province.*

Art. 259. La flotte entra ainsi le 29 avril 1656, dans la province de Kiang-nan, dont la capitale est Nankin. Elle se rendit à Tong-lou ou Tong-lieu, petite ville de la dépendance de Tchin-tcheou-fou (2), située sur le bord de la rivière de Kiang, dans un canton délicieux, au milieu de plusieurs belles montagnes. Elle est revêtue d'un mur assez fort et flanqué de boulevards. Mais à l'exception d'une seule rue et de la maison du Gouverneur, tous les autres édifices ont été détruits par les Tartares. Son commerce ne consiste qu'en bois. Assez près de la ville, sur le bord de la rivière, s'élève une montagne nommée

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 249.

(2) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier, t. 1, p. 39. Nieuhof écrit *Chi-cheu*.

Kieu-oua (1), ou la montagne à neuf pointes, dont le sommet se baisse à peu près comme la tête du tourne-sol. Deux milles plus loin, on passa contre l'île de Sang-lo, et l'on découvrit dans ce passage Ngan-king-fou (2), ville du premier rang, célèbre par ses richesses et son commerce. Tous les bâtimens s'y arrêtent en se rendant à Nankin (3). J'observe ici que le nom entier de la rivière de Kiang, sur les bords de laquelle le vice-roi qui réside dans cette ville, a un fort où il tient une grosse garnison, est Yang-tsé-kiang (4).

Le 30, on passa par Anhing; qu'on nomme aussi Tchin-tcheou-fou (5), capitale du pays au sud de la rivière. Elle est accompagnée

---

(1) Nieuhof écrit *Kyeu-wha*.

(2) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier, t. 1, p. 41. Nieuhof écrit *Ganking*. Voyez sa traduction par Ogilbi, p. 64 et suivantes.

(3) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 250.

(4) Description générale de la Chine, par l'abbé Grosier. Paris 1787, t. 1, p. 42.

(5) Nieuhof dit ici *Chi-cheu* dans l'extrait de l'abbé Prévôt. Je continue d'écrire comme l'abbé Grosier, p. 39.

d'un beau faubourg. Ses murs, qui ont deux milles de circonférence, sont hauts de vingt-cinq piés, et défendus par des tours et des redoutes qui se présentent sur une montagne. On voit près de la rivière, un temple dont le clocher est à sept étages (1).

Vers le soir, on relâcha à Tong-ling, ville de la dépendance de Tchin-tcheou, et délicieusement environnée de bois, de collines et de vallons. Quoique petite, elle est fort bien bâtie, et défendue par de bons murs. Son port est renfermé dans les terres, et gardé par une bonne forteresse, qui enrichit la ville en fesant la sûreté du commerce. On fait remarquer près de Tong-ling, deux montagnes singulières ; l'une qui est célèbre par ses échos ; l'autre nommée *Hing*, parce qu'elle produit une abondance extraordinaire d'abricots (2).

On partit de Tong-ling le premier maî, et l'on arriva le 3 au château de U-pun, situé sur la rivière. Sa forme est carrée, et toute

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 250.

(2) *Id. Ibidem.*

sa défense consiste dans un bon mur de pierres. Le centre de la place est occupé par un temple de fort belle structure, dont la voûte est très-haute et décorée de peintures curieuses. On jeta l'ancre un peu au-delà sous les murs de Vu-hu-hiou (1), ville située dans une île, sur les coins de laquelle on a bâti des forts de bois, mais sans hommes, et sans canons pour les défendre. La ville de Vu-hu-hiou est renommée dans toute la Chine pour les armes et les lampes (2).

Le 4, on passa devant Tey-tong, qui est située dans une île, et sur le bord sud de la rivière, comme Vu-hu-hiou. On la nomme aussi Tay-ping. Le pays voisin, quoique plein de rochers et de montagnes, est d'une extrême fertilité; il la doit au lac de Tan-yang, qui n'en est pas éloigné au sud est, et à la rivière dont il reçoit les eaux par divers canaux. On voit dans l'éloignement une haute

(1) C'est ainsi qu'écrit la carte des Jésuites. Nieuhof écrit *U-fu*.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 250.

montagne, nommée Tien-Muen (1), c'est-à-dire Porte du ciel, parce que la rivière passe entre deux collines qui en dépendent, comme par une porte. Vis-à-vis de la ville est une autre île, composée d'un seul rocher, qui a reçu le nom d'Hyau, de la multitude d'oiseaux de nuit qui s'y retirent dans le creux des fentes ou des cavernes. On prétend que la ville de Tey-tong était autrefois magnifique, et son commerce considérable. Trois belles tours qui se voient encore du côté de la rivière, semblent confirmer ce témoignage; mais les Tartares l'ont entièrement ruinée (2).

Le même jour 4 mai 1656, on jeta l'ancre devant le Su-si-mon, ou la porte d'eau de Nan-king (3), qui signifie Cour du midi, ainsi nommée, parce qu'elle avait été le siége de la Cour Impériale avant Pékin située plus au nord (4); nous appelons cette ville Nankin.

(1) Nieuhof écrit *Tyen-mwen*.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 250 et 251.

(3) *Id.* p. 251.

(4) Description générale de la Chine, par l'abbé Grosier. Paris 1787, t. 1, p. 35.

Dès le jour suivant, les ambassadeurs prirent des palanquins, ou des *Sédans*, pour rendre visite aux trois Gouverneurs de la ville, dont les deux principaux étaient Chinois nés à Lyau-tong. On sera peut-être surpris que des Chinois eussent la confiance du gouvernement Tartare pour des places aussi importantes. Mais Nieuhof observe ailleurs que les Tartares se fièrent aux habitans de cette province, parce qu'ils étaient leurs voisins (1). Un coup d'œil jeté sur la carte de la Chine suffit cependant pour faire voir que la province de Kiang-nan ne touche la Tartarie d'aucun côté.

Toute la suite des ambassadeurs les accompagnait à cheval, sous la conduite d'un agent que le vice-roi de Canton entretenait à Nankin, et de deux mandarins de cette ville. Ping-sento-mou resta sur la flotte (2).

Le premier Gouverneur reçut les ambassadeurs dans la salle d'assemblée, et les fit asseoir près de lui. Le second ne les traita pas

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 251.

(2) *Id. Ibidem.*

avec moins de politesse. Mais Nieuhof dit qu'il donna la lettre à un de ses officiers, parce qu'il ne savait pas lire lui-même. « Le fait est vrai sans doute », observe l'abbé Prévôt ; « mais la raison paraît peu vraisemblable » (1). Si cependant il avait réfléchi que la langue Chinoise a quatre-vingt mille caractères, il n'aurait pas trouvé l'ignorance de ce gouverneur en cette occasion, si extraordinaire.

Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre de ces deux Gouverneurs, refusèrent les présens des Hollandais, par les mêmes raisons que j'ai déjà rapportées. Le troisième, qui fesait sa demeure au vieux palais Impérial, fit entrer les ambassadeurs dans sa chambre à coucher, qui était carrée, environnée de bancs couverts de soie, et munie d'une étuve ou d'un poêle pour l'hiver. Ce gouverneur était un jeune Tartare de fort bonne mine, qui, n'entendant point la langue Chinoise, se servait de ses fils pour interprètes. Sa femme était présente. Elle joignait aux agrémens de la fi-

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 251.

gure, plus de facilité à parler que son mari. Dans le cours de l'entretien, elle marqua beaucoup de curiosité sur la Hollande. Loin de s'effrayer à la vue des armes, elle prit l'épée des ambassadeurs, et se fit un amusement de tirer leurs pistolets. Une autre dame Tartare, prit aussi leur épée, mit le chapeau de l'ambassadeur, et lui déboutonna sa veste jusqu'à la ceinture. La chambre s'étant remplie de dames Tartares, on apporta un grand chaudron d'argent rempli de thé au lait et au sel, qui fut placé au milieu de l'assemblée, et servi dans des cueillères de bois. L'auteur observe que l'on ne boit jamais cette sorte de thé, que dans des vaisseaux de cette matière (1).

Après les visites, l'agent conduisit les ambassadeurs à sa propre maison, et leur fit servir un dîné somptueux. Le soir ils retournèrent à bord, pour y passer la nuit, comme ils firent pendant tout le voyage, excepté à Canton, à Nan-ngan-fou, et à Pékin (2).

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 251.

(2) *Id Ibidem.*

Nankin, sans contredit la plus belle ville de la Chine, est située à trente-cinq milles de Tay-tong ou Tay-ping, sur la rive est de la rivière de Kiang, au trente-deuxième dégré de latitude. Sa situation est charmante, et le terroir d'une merveilleuse fécondité. Nieuhof (1) dit que la rivière traverse toute la ville; mais il paraît que ce ne sont que des canaux: c'est à peu près ce qu'il dit en ajoutant que la rivière se divise en plusieurs canaux couverts de ponts. Quelques-uns de ces bras sont navigables pour les plus grandes barques. La Cour impériale avait fait sa résidence à Nankin, lorsqu'en 1638 l'empereur Hong-vou (2) prit le parti de la transporter à Pékin, pour se mettre en garde contre l'invasion des Tartares. C'est pour cela que tandis que *Nanking* signifie Cour du sud, *Pé-king* veut dire Cour du nord. Aujourd'hui Nankin est le séjour du Gouverneur des provinces méridionales (3).

---

(1) Traduction d'Ogilbi, p. 71 et suivantes.

(2) Nieuhof écrit *Hong-vu*.

(3) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 251 et 252.

De la rivière, on se rend à la ville par un large et profond canal d'un demi-mille de long, que l'on passe ensuite sur un pont de bateaux pour entrer dans les murs. La ville de Nankin est ronde, bien fermée et bien bâtie. La circonférence des murs est de six milles de Hollande, sans y comprendre les faubourgs, qui ont beaucoup plus d'étendue. Ces murs sont de pierres, hauts de plus de trente piés, c'est-à-dire 849 centimètres (*art.* 42), et flanqués de tours et de parapets. On y compte treize portes, revêtues de plaques de fer, et gardées continuellement par un corps de cavalerie et d'infanterie. Elles sont bâties sur quatre ou cinq arches. Il passait incessamment tant de monde par la porte où s'arrêtèrent les ambassadeurs, qu'on ne pouvait entrer ni sortir sans être pressé de la foule. Au delà du mur est un autre enclos extérieur, pour la défense de la ville. Il n'a pas moins de deux journées de tour, si l'on s'en rapporte aux Chinois (1).

Les principales rues de Nankin ont vingt-

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 252.

huit pas de largeur. Elles sont droites et bien pavées. Il n'y a point de ville au monde, où l'ordre soit plus exact pour la tranquillité de la nuit. La grande majorité des maisons a peu d'apparence, et n'a pas plus de commodité. Elles ne sont que d'un étage. Elles n'ont qu'une porte, et ne consistent que dans une simple chambre, où l'on mange et où l'on dort. Pour fenêtre, elles ont une ouverture carrée, ordinairement fermée de roseaux en guise de vitres. Le toit est couvert de tuiles blanches, et les murs assez proprement blanchis. Les habitans de ces petites maisons n'exercent pas un commerce plus riche que leur demeure. Mais les boutiques des gros marchands sont fournies des denrées les plus précieuses de l'empire, telles que des étoffes de soie et de coton, toutes sortes de porcelaines, de perles, de diamans, et autres objets de luxe. Chaque boutique offre une planche où le nom du maître et les marchandises qu'il débite sont écrits en caractères d'or. D'un côté de la planche part un pilier, qui s'élève plus haut que la maison, et d'où pend quelque lambeau d'étoffe en forme d'enseigne (1).

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5,

La monnaie de la Chine consiste en petites pièces d'argent de différentes grandeurs. Si l'on ne veut pas être trompé, il ne faut jamais marcher sans trébuchet, et ne pas perdre de vue les Chinois, qui ont des poids de plusieurs sortes et beaucoup d'habileté à les changer. Jean de Nieuhof fait monter le nombre des habitans de Nankin à plus d'un million, sans y comprendre une garnison de quarante mille Tartares. Quelques auteurs élèvent ce nombre jusqu'à trois millions, et prétendent qu'il était autrefois de dix millions. Malgré cette énorme population, les provisions y sont à bon marché pendant toute l'année. Entr'autres fruits, les cerises y sont délicieuses (1).

Comme aucune ville de la Chine n'a été aussi respectée que Nankin pendant la guerre, elle surpasse toutes les autres par la beauté de ses temples, de ses tours, de ses arcs de triomphe et de ses édifices publics. Le palais Impérial était le plus magnifique ; mais c'est

---

p. 252. On voit en regard la vue d'une rue de Nankin, où ces boutiques sont représentées.

(1) *Id. Ibidem.*

la seule partie de la ville qui ait été ruinée par les Tartares. Il consistait dans un vaste carré revêtu d'un grand mur de briques, qui tombe aujourd'hui en ruines, et qui renfermait une partie considérable de la ville. Chaque face avait trois milles et demi de long; de sorte que l'espace intérieur était aussi grand que la ville de Harlem. C'est du moins ce qu'assure Nieuhof. Ogilbi ne donne à la longueur de chaque face que trois quarts de mille de Hollande, ou un mille d'Italie. Thévenot dit vingt mille pas (324 mètres, 840) de long. Quoi qu'il en soit, la première porte servait d'entrée dans une vaste cour, qui conduisait à quatre autres cours carrées, et qui était pavée de belles pierres unies (1).

Les Tartares s'établirent dans des huttes, près d'un temple ou d'une pagode, nommée Pan-liu-schi, et laissèrent la ville aux Chinois. La matière des bâtimens est une sorte de pierre dure, enduite d'un vernis jaune, qui lui donne le brillant de l'or aux rayons du soleil. Sur la porte de la seconde cour du

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 252 et 253.

palais, pend une cloche qui a dix ou onze piés de hauteur et trois brasses et demie de circonférence, c'est-à-dire (*art.* 42 et 85) trois mètres de hauteur et cinq mètres, 6847 de circonférence. L'épaisseur du cuivre a près d'un quart d'aune. Quoique les Chinois en vantent beaucoup le son, il parut sourd aux Hollandais, et le métal fort inférieur à celui des cloches d'Europe (1).

Tous les trois mois, on fait partir de Nankin pour la Cour, cinq bâtimens chargés de toutes sortes d'étoffes de soie et de laine, dont la ville fait présent à l'empereur. Cette raison les fait nommer Lang-i-chuen (2), c'est-à-dire, vaisseaux des draps du dragon. L'auteur n'avait jamais rien vu de si magnifique. Ils étaient admirablement ornés de toutes sortes de figures. La dorure et les peintures étaient si épaisses, que les ieux en étaient éblouis. Un autre présent de la ville, est une sorte de poisson que l'on prend aux mois de mai et de juin dans la rivière de Kiang. Les Chi-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 253.

(2) Nieuhof écrit *Lang-y-chwen.*

nois le nomment *Si-yu*, et les Portugais *Savel.* On le transporte deux fois la semaine, dans des barques tirées nuit et jour par des hommes ; et quoique l'on ne compte pas moins de deux cens milles de Hollande, qui en font sept cens d'Angleterre, jusqu'à Pékin, il y arrive frais dans l'espace de huit ou dix jours (1).

Les ambassadeurs Hollandais sortaient souvent pour prendre l'air et visiter la ville. Un jour ils allèrent voir exprès le fameux temple dont j'ai parlé, et la plaine de Pan-liu-schi, qui contient plusieurs beaux édifices. On trouve dans l'édition de Carpentier une description formelle de ce temple, qui n'est ni dans Thévenot, ni dans Ogilbi (2). C'est sans doute celle qu'a copiée l'abbé Prévôt. Le nom du temple y est écrit Paulinchi au lieu de Pan-liu-schi que ce même abbé Prévôt écrit dans le texte d'après Nieuhof.

Parmi ces édifices qui décorent la place du même nom, les ambassadeurs en virent un

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 253.

(2) *Id. Ibidem.*

qui surpasse tous les autres par la beauté et les frais du travail : ils y comptèrent plus de dix mille pagodes de plâtre, les unes de six piés de hauteur, d'autres seulement d'un pié, placées en fort bel ordre autour des galeries et des murailles. Les prêtres reçurent les ambassadeurs étrangers avec beaucoup de respect, et leur ouvrirent toutes les portes de leurs temples. Du centre de la place, s'élève une grande tour ou un clocher de porcelaine, qui l'emporte beaucoup sur tout ce que l'art et la dépense ont produit de plus curieux à la Chine. Il est de neuf étages, et l'on monte huit cens quatre-vingt-quatre marches pour arriver au sommet. Chaque étage est orné d'une galerie, pleine de pagodes et de peintures. Les ouvertures sont fort bien ménagées pour la lumière. Tous les dehors sont revêtus de différens vernis, rouges, verds et jaunes. Les matériaux de ce bel édifice sont liés avec tant d'habileté, que l'ouvrage entier paraît d'une seule pièce. Autour des coins de chaque galerie, pendent quantité de petites cloches, qui rendent un son fort agréable lorsque le vent les agite. Le sommet du clocher, si l'on en croit les Chinois, est une

pomme de pin d'or massif. De la plus haute galerie, on découvre toute la ville et le pays voisin, au-delà de la rivière de Kiang. Cette merveilleuse tour fut construite par les Chinois, pour obéir et pour plaire aux Tartares, lorsqu'ils firent la conquête de la Chine sept cens ans avant le tems auquel écrivait Nieuhof (1), c'est-à-dire vers l'an 956.

La même place est environnée d'un bois de pins, qui servait autrefois de sépulture aux empereurs de la Chine. Mais tous leurs tombeaux ont été démolis par les Tartares (2).

Les Hollandais trouvèrent dans les habitans de Nankin beaucoup plus de sincérité, de politesse, de savoir et de jugement, que dans tous le reste de la nation. Cette ville jouit d'un grand nombre de privilèges, que les Tartares lui ont accordés ; ils regardent cette méthode comme la plus sûre pour étouffer toutes les idées de révolte, maxime qui paraît juste et qui a réussi dans tous les tems (3).

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 253 et 254. On y trouvera le plan de la tour de porcelaine, tiré de Nieuhof.

(2) *Id.* p. 254.

(3) *Id. Ibidem.*

Le père Manuel, Jésuite Portugais, qui se trouvait alors à Nankin, rendit de fréquentes visites aux deux ambassadeurs, et malgré la différence de religion, il leur témoigna beaucoup d'amitié. Ils souhaitaient vivement de pouvoir écrire au Japon ; mais on leur apprit que les passages étaient fermés depuis trois ans, sur les plaintes des Chinois rasés (1), qui avaient reçu quelque outrage du pirate Koxinga dans cette île où il s'était réfugié avec les autres Chinois non rasés. Cette espèce de Chinois est composée de ceux qui refusent de se soumettre à l'autorité du grand Kan, et de se faire couper les cheveux à la manière des Tartares. C'est une des premières lois que ces conquérans imposèrent aux vaincus. Elle consiste à ne laisser qu'une boucle de cheveux derrière la tête. Des milliers de Chinois aimèrent mieux souffrir la mort que de consentir à cette humiliation (2).

---

(1) Le texte dit *non rasés*, ce qui m'a paru une faute évidente.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 254. L'auteur cite Nieuhof, dans la traduction d'Ogilbi, p. 74 et suivantes, et donne une vue de Nankin, tirée de ce même Nieuhof.

VI. *Continuation de la route des Ambassadeurs depuis Nankin jusqu'à la province de Chan-tong.*

Art. 260. Jusqu'ici , les ambassadeurs étaient venus dans des barques communes : mais à Nankin , on leur fournit deux grandes barques Impériales , qui ne manquaient d'aucune commodité ; elles étaient peintes , enrichies de dorures , et une chambre de musique se trouvait à leur extrémité. On leur donna pour cortège plusieurs personnes de la ville , sans leur ôter les soldats de Nankin , qui furent logés dans la chambre de musique. Ping-sento-mou et les deux autres mandarins changèrent aussi de barques, pour entrer dans celles de l'empereur (1).

On partit le 18 mai 1656 , et l'on passa par le pont de bateaux qui est de quatorze arches. En arrivant à la porte de la ville , c'est-à-dire à deux milles de celle de Su-si-mon ou de la porte de l'eau , Ping-sento-mou fit arrêter toute la flotte pour faire quelques offrandes à

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748 , t. 5, p. 254.

l'idole d'un fameux temple. Le sacrifice qu'on lui fit pour obtenir un heureux passage, consistait en un porc, des chèvres et des coqs. Le porc et les chèvres, après avoir été tués et nettoyés, furent placés sur l'autel, devant la principale idole, qui en avait plusieurs petites sur les côtés. Toutes les pagodes furent arrosées du sang des victimes, et nettoyées ensuite avec beaucoup de soin. Pendant la cérémonie, les prêtres se tinrent à genoux, en fesant diverses grimaces et prononçant des paroles mistérieuses. L'autel était éclairé par de grands flambeaux qui brûlèrent continuellement (1).

De là suivant à l'est le cours de la rivière Kiang, on arriva le soir au fameux village de Ouang-sien (2). Le jour suivant, on se rendit à Jé-Jen-Jéen, que les Jésuites appellent dans leur carte I-ching-hien, sur la rive nord du Kiang, à soixante milles de Nankin. Nieuhof dit qu'on la nomme aussi Lo-ho; mais Lo-ho ou Lu-lo-hien est une ville qui se trouve à vingt milles du côté de l'ouest. Celle de Jé-Jen-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 254 et 255.

(2) Nieuhof écrit *Wang-sien*.

Jéen est petite, mais agréable et d'un grand commerce. Les édifices sont extrêmement serrés, et mêlés de plusieurs temples ; les murs assez bas, mais épais, accompagnés au dehors d'un faubourg bien peuplé et très-bien bâti. Quantité de pauvres se présentèrent ici aux ambassadeurs, pour les amuser par des tours de souplesse. Deux entr'autres se heurtèrent la tête l'un contre l'autre avec beaucoup de violence, et n'auraient pas cessé jusqu'à ce que l'un ou l'autre eût péri dans cet exercice, si les spectateurs ne leur eussent fait quelque présent. L'auteur vit dans la même ville un autre mendiant, qui, s'étant mis à genoux, prononça quelques paroles, et frappa si fort du front contre une pierre ronde, qu'il fit trembler la terre autour de lui. Ce sont autant d'artifices qu'ils emploient pour tirer quelque aumône des étrangers, quoiqu'il arrive souvent que ces ruses leur coûtent la vie (1).

On apprit aux ambassadeurs que le fameux pirate Koxinga avait débarqué ici ses forces, dans l'espérance de surprendre la ville, mais

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 255.

que les habitans l'ayant forcé de se retirer avec beaucoup de perte, il n'avait pas laissé de leur brûler plusieurs vaisseaux, et d'en enlever un grand nombre. Ensuite s'étant saisi de cinq grandes îles sur la rivière, à vingt milles de Jé-Jen-Jéen, il en avait fait une retraite pour les tems orageux (1).

Le lendemain matin, la flotte rencontra sur la rivière de Kiang, près du château de Qua-tcheou (2), ville du second rang, une grande écluse de pierre, qui fait l'entrée d'un canal de communication entre cette rivière et la rivière jaune, ou le Hoang-ho. Ce canal porte le nom d'Eau royale, parce qu'il a été creusé aux frais de l'Empereur. Il y a peu de spectacles aussi agréables. Ses bords forment deux grandes allées doubles qui lui donnent de l'ombre. Des deux côtés, le pays offre de riches pâturages et des bois délicieux, entremêlés d'un grand nombre de villes et de villages, de belles maisons de campagne, et

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 255.

(2) La carte des Jésuites écrit *Qua-çheu*; et Nieuhof *Quam-çheu*.

de magnifiques édifices. Vers l'entrée du canal est le fameux temple de l'idole Kin-kang. Plus loin on découvre dans l'éloignement un autre temple nommé Quang-guin-myau, orné d'une belle tour à six étages. Les Chinois du cortège marquaient une forte envie de s'y arrêter, pour y faire leurs sacrifices ordinaires de porcs, de chèvres et de coqs ; mais les ambassadeurs s'y étant opposés, sous prétexte de ménager le tems, accordèrent seulement à quelques particuliers la liberté de visiter le temple qui est environné de pagodes, avec un autel où quantité de lampes brûlent nuit et jour (1).

Le 24 mai 1656, on se rendit à Yang-tcheou-fou (2), septième ville du premier rang. Elle est située à vingt milles de Jé-Jen-Jéen. Sa forme est carrée, et sa circonférence est au moins de cinq milles de Hollande qui en font

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 255. L'auteur cite Nieuhof, dans la traduction d'Ogilbi, p. 79 et suivantes.

(2) Nieuhof écrit *Jang-se-fu* et ajoute que d'autres écrivent *Yang-cheu-feu.* C'est ainsi en effet qu'elle est nommée dans la carte des Jésuites et l'édition de Carpentier. Mais l'abbé Grosier écrit *Yeng-tcheou.*

dix-sept et demi d'Angleterre. Elle est défendue par un bon mur et par des boulevards. Son commerce, qui consiste particulièrement en sel, qu'elle envoie dans la plupart des autres provinces, la rend une des plus riches et des plus fameuses villes de la Chine. On découvre à l'est un grand nombre de chaudières, où les habitans font bouillir nuit et jour de l'eau salée (1).

Cette ville est célèbre aussi par l'agrément et la vivacité des femmes. Elles y ont le pié d'une petitesse extrême, la jambe belle, et tant d'autres perfections, que l'on dit en proverbe : « celui qui veut une femme de taille » fine, cheveux bruns, belles jambes et beaux » piés, doit la prendre à Yang-tcheou-fou ». Cependant l'auteur ajoute qu'elles ne sont nulle part à si bon marché. Les pères y vendent leurs filles et leurs servantes pour la prostitution (2). On voit que les Hollandais pendant leur route n'oubliaient pas leurs plaisirs, et qu'ils jouissaient en véritables commerçans.

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 256.

(2) *Id. Ibidem.*

Mais il est difficile de les en croire sur leur parole en cette occasion.

On trouve à Yang-tcheou une douane impériale pour le paiement des droits sur toutes les marchandises de transport. La ville est bien bâtie, et divisée par un grand nombre de canaux qui sont couverts de ponts de pierre. Le côté de l'ouest présente de vastes faubourgs, qui avaient été ruinés par les Tartares, mais que l'on travaillait alors à rétablir. Yang-tcheou-fou est au pié du Hong, montagne d'une hauteur extraordinaire (1).

En partant, le 25, on découvrit sur le bord du canal, douze fours de pierre; et fort près, sur la gauche, une ville célèbre et respectée par la sépulture de ce que Nieuhof appelle un grand sultan. Mais ce titre n'étant pas en usage à la Chine, quoiqu'il s'y trouve des Mahométans, on ne devine point ici ce qu'entend l'auteur. Vers midi, on arriva devant un village nommé Saou-pou (2), où les habitans célébraient avec de grandes réjouissances,

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, pag. 256.

(2) Nieuhof écrit *Saw-pu.*

beaucoup de feux et d'illuminations, la fête de la nouvelle lune. Ils couraient les rues comme des furieux, portant à la main des flambeaux repliés en forme de serpens. Le mandarin Ping-sento-mou et sa femme assistèrent à cette solemnité (1) qui nous rappelle les néoménies des Grecs.

Les Hollandais virent ici avec admiration, quantité de barques d'une étrange forme, entr'autres deux chaloupes que les Chinois nomment *Long-schong* (2) ou serpens. Elles étaient peintes de toutes sortes de couleurs, et paraissaient l'emporter sur celles qui servent à conduire le poisson impérial de Nankin à la cour. Elles avaient trois mâts. L'arrière, ou la poupe, était chargé de figures de serpens, attachés à des rubans de diverses couleurs, avec quantité d'étendards ou de pavillons, ornés de tresses de crin, de banderoles de soie, et de longues plumes. Deux enfans fort agiles, qui s'y tenaient comme suspendus,

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 256.

(2) C'est ainsi qu'écrit Nieuhof. L'abbé Prévôt croit que ce nom est le même que celui de *Long-chaven*.

amusaient les spectateurs par divers tours de souplesse. Un autre enfant paraissait sur la poupe même, en habit bariolé, et fesait mille contorsions, auxquelles il semblait forcé par un Chinois qui le tourmentait avec une petite fourche. Les côtés de la barque étaient tendus de franges d'or et d'argent. Sous un grand pavillon, orné de banderoles et d'étendards, on voyoit douze gros matelots assis, et vêtus de soie, les bras nus et la tête chargée de couronnes dorées. Ils passèrent sur les barques des ambassadeurs, pour y faire des civilités qui leur valurent aussitôt quelques présens (1).

Le 26 mai 1656, on arriva devant Ka-yut-sya, nommé aussi Ka-yeu, ville du second rang, près du grand lac de Pyé-sché, qui fournit de l'eau au canal royal. Anciennement, lorsque le passage était au travers même du lac, les voyageurs étaient obligés d'amarrer leurs barques contre cette ville pendant le mauvais tems. C'est à cette incommodité que le canal doit son origine. Il est à l'est, et re-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 256 et 257.

vêtu de pierre blanche. Sa longueur est de soixante brasses selon la traduction d'Ogilbi. Mais s'il ne parle pas de largeur, c'est une erreur manifeste. L'abbé Prévôt a cru pouvoir substituer ici des stades aux brasses (1). Mais Nieuhof ne parle de stades dans aucun autre endroit de sa relation, et il ne paraît nullement au fait des mesures grecques et romaines. Je crois qu'il faut dire soixante milles, et c'est ce qui semble résulter des distances que donne Nieuhof lui-même pour cette longueur dans ses divers intervalles.

Ka-yeu (2) est une ville fort peuplée, où les faubourgs sont magnifiques. Ses édifices sont grands, mais serrés. Le pays aux environs produit beaucoup de riz, et paraît un village continuel par la multitude de ses maisons. Du côté de l'ouest, il est extrêmement couvert d'eau. Comme il y croît peu d'arbres, on n'y brûle que des roseaux, dont les bords du lac sont remplis. Le riz, qui est la princi-

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 257.

(2) L'abbé Prévôt qui avait écrit plus haut *Ka-yeu*, écrit ici dans le texte et à la marge, *Kau-yeu*.

pale production de cette contrée, demande d'être épluché avec beaucoup de soin, si l'on ne veut pas que l'humidité le corrompe. C'est ce qui rend les moulins à vent fort communs dans le pays. Ils servent à tirer l'eau dans les tems humides, et à l'amener dans les grandes chaleurs. Aussi chaque année produit-elle deux moissons (1).

De Ka-yeu, on se rendit le 27 mai à Pau-ing, que d'autres nomment aussi Pau-sien, et que les Jésuites, dans leur carte, appellent Pau-ing-hien. C'est une ville du troisième rang, ainsi que l'apprend cette dernière sillabe (*art.* 256); elle est sur la rive est du canal royal, à vingt milles de Ka-yeu. Une forte muraille l'environne, en forme circulaire. Sa circonférence est d'un mille et demi. Elle a du côté de l'est le lac Ché-yang, et celui de Pyé-sché au sud-ouest (2).

Cette ville, que les Tartares ont entièrement ruinée, était autrefois belle, riche, et fort peuplée. On voit des traces de son ancien

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 257.

(2) *Id. Ibidem.*

état, dans les ruines de ses murs, et dans ses édifices. L'un des bâtimens qui subsistent encore, est un temple fameux, situé hors des murs, au nord de la ville (1).

Le 28 mai 1656, on s'avança jusqu'à Hoaingan-fou (2), huitième ville du premier ordre, dans la province de Kiang-nan. Sa situation est sur le bord du canal royal, à trente milles anglais de Pau-ing, dans un canton plat et marécageux. Elle est environnée d'un mur, et divisée en deux parties par un autre mur. Celle du sud se nomme Hoai-ngan, et celle du nord Yen-ching, comme écrit Carpentier. Ogilbi la nomme *Yen-gé-hing*. Les faubourgs de la première sont magnifiques. Cette ville est la résidence d'un vice-roi, qui commande dans les sept provinces du sud, sous l'autorité immédiate de l'empereur. Sa cour est fort brillante; et son emploi lui donne l'inspec-

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 257.

(2) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier dans la description de la Chine, t. 1, p. 39. Nieuhof écrit *Whay-ngan* et Ogilbi Hoai-gan. C'est l'ortographe Portugaise, que Nieuhof suit peut-être après Martini.

tion des revenus impériaux, qui consistent principalement en riz et d'autres provisions. Pour arrêter les inondations de la rivière Hoai dans les cantons voisins, on a fait deux grandes écluses, et relevé les bords par de fortes digues, qui resserrent dans son lit les torrens qu'elle reçoit du côté du nord de la ville (1). Les faubourgs de Hoai-ngan ont deux douanes, l'une pour les droits sur les marchandises, l'autre pour faire payer aux barques le droit de passage. La ville a quantité d'habitans riches. Elle n'est pas éloignée d'une montagne fort haute, nommée Yo-cheu, qui contient un beau temple et des cloîtres pour les dévots. Le pays est rempli de rivières et de lacs, entre lesquels on nomme particulièrement le grand lac de Sché-ho, appelé Hongtsé-hu dans la carte des Jésuites. Il est situé à dix milles de Hoai-ngan, vers l'ouest. On distingue de même du côté de l'est, celui de Hung. Ces deux lacs produisent des roseaux que l'on est obligé d'employer à faire du feu; car le

(1) Nieuhof dans la traduction d'Ogilbi, p. 82 et suivantes.

bois est rare dans toute l'étendue de cette province (1).

Le tems était si mauvais à l'arrivée des ambassadeurs, que le vice-roi et les magistrats de la ville les dispensèrent de la visite qu'ils se proposaient de leur rendre. Le mandarin Pingsento-mou leur donna, suivant son usage, un fort grand dîné. Le soir un Jésuite, nommé le père Gascomez, vint saluer les ambassadeurs à bord. Il leur parut d'un caractère ouvert, et disposé à leur rendre service avec beaucoup d'affection. Dans l'entretien qu'il eut avec eux, il ne leur dissimula point qu'ils trouveraient beaucoup d'opposition de la part des Portugais ; et cet avis fut assez vérifié par l'événement (2).

La flotte partit le lendemain. Des deux côtés du canal, elle n'aperçut, pendant tout le jour, que des campagnes délicieuses. Le soir, elle arriva près d'une grande écluse, à l'entrée du fameux village de Siampa, qui est d'une extrême longueur, et qui présente, sur

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 257 et 258.

(2) *Id.* p. 258.

les deux bords du canal, quantité de belles maisons et de temples. Les officiers de la douane impériale firent la visite de toutes les barques, à l'exception de celles qui portaient les ambassadeurs (1).

La nuit suivante, on gagna un autre village, nommé Ney-né-myan, où les barques entrèrent par deux grandes écluses. Les Hollandais y virent les ruines d'un château considérable, qui défendait la rivière et le canal, mais qui n'est point échappé à la barbarie des Tartares.

On entra le lendemain dans la grande rivière jaune, Hoang-ho, que l'on nomme aussi la rivière de safran, et dont les eaux sont si bourbeuses et si épaisses, qu'il est difficile de la traverser. On la prendrait dans l'éloignement pour un terrein marécageux. Cependant son cours est si rapide, qu'il n'y a point de barque qui puisse la remonter sans être tirée par un grand nombre de matelots. Elle est large d'un demi-mille en quelques endroits, et beaucoup plus dans d'autres. Les Chinois

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 258.

mêlent de l'alun dans ses eaux pour les éclaircir.

Le premier juin 1656, on se rendit à la petite ville de Tou-yen-hien (1), qui est situé sur le bord ouest de la rivière jaune, et revêtue d'un grand mur de terre. La plupart de ses bâtimens sont fort beaux; ses habitans en grand nombre, et riches par l'étendue de leur commerce. Le pays produit beaucoup de poires, de pommes, de prunes, de cerises et d'autres fruits. Il n'abonde pas moins en toutes sortes de gibier, surtout en cailles et en faisans (2).

On continua de descendre la rivière pendant trois jours, sans rencontrer aucune place considérable; mais le quatrième, on arriva devant Tsi-sang, petite ville située dans un territoire délicieux, au pié d'une haute montagne. Quoiqu'elle n'ait point de murs, ni d'autres bâtimens remarquables qu'un châ-

(1) *Tan-je-nien* dans Thévenot et Ogilbi; dans Carpentier, *Jau-jen-jen*, qui répond à *Tau-yen-hyen*; dans la carte des Jésuites, *Tou-yaven-hyen*.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 258.

teau assez fort, son commerce est grand et ses habitans très-riches. On voit à l'entrée de la ville un beau temple, sur une hauteur escarpée (1).

La rivière jaune est fréquentée continuellement par une multitude de grandes et de petites barques. Elle offre aussi plusieurs îles flottantes, qui sont l'ouvrage de l'art. C'est un composé de cannes de bambous, dont le tissu est impénétrable à l'humidité. Les Chinois bâtissent, sur ce fondement, des huttes ou de petites maisons de planches et d'autres matériaux légers, dans lesquelles ils font leur demeure, avec leurs femmes, leurs enfans et leurs troupeaux. Quelques-unes de ces îles flottantes contiennent jusqu'à deux cens familles, dont la plupart subsistent de leur commerce au long de la rivière. Elles s'arrêtent des mois entiers dans un même lieu, et l'île s'attache avec des pieux, qui la fixent contre les bords du Hoang-ho.

Après quelques heures de navigation, les ambassadeurs passèrent dans un autre canal,

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 258 et 259.

nommé Inu-yun, qui, partant de l'ouest de la rivière, traverse toute la province de Chan-tong (1), dont il est l'entrée (2).

VII. *Continuation de la route des Ambassadeurs dans la province de Chan-tong, jusqu'à Tien-tsing-ouei dans celle de Pé-tchéli ou de Pékin.*

Art. 261. Le grand canal d'Inu-yun est appelé Yun-lyang-ho dans la carte des Jésuites, c'est-à-dire le grand canal. Toute la province de Chan-tong lui est redevable de ses richesses. Il commence dans celle de Kiang-nan, à la ville de So-fyen, appelée Su-hyen-hyen dans la même carte, et qui est située sur la rivière jaune. Il passe ensuite par Si-ning-tcheou dans la province de Chan-tong, et continue jusqu'à Lin-sing, où il entre dans la rivière Guey. Cette ville de Lin-sing est appelée Hin-tsin-cheu dans la carte des Jésuites.

(1) Nieuhof écrit *Shang-ton*. J'ai suivi l'ortographe de l'abbé Grosier, t. 1, p. 86.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 259. L'auteur cite Nieuhof, dans la traduction d'Ogilbi, p. 86. et suivantes.

Ce canal n'a pas moins de soixante écluses de pierre, sans lesquelles il aurait si peu d'eau dans quelques endroits, qu'il ne serait pas navigable. Chaque écluse est gouvernée par huit hommes qui prêtent leur secours aux barques pour les passer.

Le 6 juin 1656, on arriva devant Kya-kya, village célèbre par ses richesses et par la beauté de ses édifices. Il est environné de belles et fertiles campagnes, où le romarin croît en abondance. Le gibier du pays s'en ressent, comme les Hollandais s'en aperçurent en mangeant de la chair de cerf et de daim. Ils y virent aussi quantité d'oiseaux de toutes sortes d'espèces, surtout de faisans ; et les Tartares prirent plaisir à les leur voir tirer au vol.

Pendant trois jours de navigation, la flotte ne rencontra point de ville considérable; mais elle arriva le 11 juin dans un fameux village, nommé Jak-schin-no (1) dans lequel les Hollandais comptèrent trente-six belles tours. Ils passèrent au-delà, et pendant deux jours, ils

---

(1) Dans Carpentier et dans Ogilbi, c'est *Jakhinno.*

traversèrent des campagnes fertiles, qui ont de hautes montagnes à l'est (1).

Le 13 juin, ils arrivèrent à Si-ning-tcheou (2), ville du second rang, de la dépendance d'Yen-tcheou-fou, située vers le milieu du canal d'Yun, dans des terres plates et marécageuses, remplies d'étangs et de rivières, où le poisson est abondant. On y paie des droits de passage pour les marchandises et pour les barques. Elle l'emporte sur la capitale par son commerce, par le nombre des habitans et par celui des personnes de distinction. Entre quantité de beaux édifices, on y voit des temples embellis de peintures. Les deux côtés du canal sont occupés par de grands faubourgs, avec une écluse pour retenir l'eau extérieure, qui est quelquefois plus haute de six piés, que celle du dedans (3).

Les Hollandais eurent ici le spectacle d'une pêche extraordinaire. Elle se fait avec un oi-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 259.

(2) Carpentier et Ogilbi écrivent Cin-ning-siu, et, je crois, moins correctement.

(3) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 259 et 260.

seau,

seau, nommé *Louva*, un peu moins gros qu'une oie, et peu différent du corbeau. Il a le cou long, et le bec d'un aigle. Les Chinois se mettent dans de petits bateaux de cannes de bambou, et placent l'oiseau sur le bord. A la vue du poisson, il s'élance dessus et nage après lui, même sous l'eau. Il rapporte sa proie sur la barque, et la cède aux pêcheurs qui lui font recommencer la même chasse. Mais pour empêcher qu'il n'avale sa proie, ils lui passent un anneau de fer au cou. Si le poisson est trop gros pour ses forces, il demande le secours de ses maîtres par un certain bruit qu'il fait dans l'eau. Lorsqu'ils sont contens de ce qu'il a pris pour eux, ils lui ôtent son anneau et lui laissent la liberté de pêcher pour lui-même. Le droit de cette pêche s'achète de l'empereur par une rente annuelle, et l'oiseau même est si estimé des Chinois, qu'étant bien dressé, il se vend jusqu'à cinquante taëls d'argent, qui reviennent à cent cinquante florins d'Hollande (1), c'est-à-dire (*art.* 58) à 325 francs 50 centimes de notre monnaie, ce qui fixe la

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 259.

valeur du taël d'argent, à 6 francs 51 cent.

Les ambassadeurs voulurent acheter deux de ces oiseaux, d'un vieux pêcheur qui leur avait vendu quelques carpes; mais il refusa de s'en défaire, parce qu'il les regardait comme le soutien de sa famille. Il ne put même apprendre aux Hollandais d'où ces oiseaux venaient dans le pays, ni quelle méthode on employait pour les dresser. Il les avait reçus de ses ancêtres, et n'avait guère cherché d'éclaircissemens sur leur race (1).

On trouve ici, dans toutes les hôtelleries et les auberges publiques, des comédiens et des joueurs d'instrumens, pour amuser les étrangers pendant leur repas. Les provisions sont à fort bas prix dans tous ces quartiers. On ne fesait payer aux Hollandais que la valeur de deux escalins par tête, quoiqu'on leur servît toujours plusieurs plats. Ils quittèrent Si-ning le jour suivant, et dans quelques heures ils arrivèrent au village de Nun-vaig, où le canal se joint à la rivière de Luen. Les Tartares et les Chinois leur racontèrent des choses étran-

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 259.

ges de cette rivière ; que si l'on y jette, par exemple, neuf bâtons, six sont poussés vers le sud, et trois vers le nord. Quelques Hollandais vérifièrent ce récit (1) par leur propre expérience, sans pouvoir pénétrer la raison d'un si étrange phénomène (2).

Le 19 juin 1656, ils se rendirent à Schantsui, petite place à treize milles de Si-ning, et de la dépendance de Yen-tcheou-fou. Elle est divisée en deux parties par le canal, et défendue des deux côtés par un château. Sa forme est carrée ; ses édifices sont beaux, et ses murs fortifiés par de gros boulevards. Les Hollandais virent ici les ruines de plusieurs grands bâtimens qui avaient été ruinés par les Tartares. Le pays voisin est sujet aux inondations de la rivière jaune, qui submerge et entraîne quelquefois des villes entières (3).

Le jour suivant on passa devant plusieurs beaux villages, en traversant quantité d'éclu-

---

(1) Nieuhof, dans la traduction d'Ogilbi, p. 89 et suivantes.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 259.

(3) *Id. Ibidem.*

ses, et voyant des champs très-fertiles des deux côtés de la rivière. A peu de distance de Schan-tfui, est un des plus fameux temples de la Chine, nommé Tey-van-miau. Il est d'une hauteur et d'une solidité extraordinaires, bâti de pierre grise et richement orné. Les tuiles qui le couvrent sont revêtues d'un vernis jaune ; et les murs étant peints de la même couleur, on le prendrait pour un temple d'or quand il est éclairé par les rayons du soleil.

Le 20 juin, on découvrit Tong-schang (1), ou plutôt Tsi-nan-fou (2), ville capitale de la province de Chan-tong. Sa forme est carrée. Ses murs sont flanqués de boulevards, ses rues grandes, et ses maisons bien bâties. On voit au milieu de la ville une haute et curieuse fabrique avec quatre arches magnifiques, défendue par de fortes murailles et par des tours où l'on aperçoit plusieurs grilles. Il paraît que ce qui est désigné ici par Nieuhof, sous le nom de fabrique, n'est autre chose qu'un temple.

---

(1) C'est ainsi que ce nom se trouve sur la carte des Jésuites. Ogilbi et Thévenot écrivent *Tun-chan.*

(2) Comme l'écrit la Description générale de la Chine par l'abbé Grosier. Paris 1787, t. 1, p. 89.

La ville est environnée d'un large fossé, qui a du côté du nord un pont de cent trente-sept piés de longueur, c'est-à-dire 38 mètres, 771 (*art.* 42). Du côté du sud, on découvre un grand faubourg qui, par le nombre de ses habitans, la beauté de ses édifices et la grandeur de son commerce, peut passer pour une seconde ville. A l'est, on fit voir aux Hollandais un grand tombeau de fer, élevé depuis plus de sept cens ans à l'honneur de quelque personne puissante qui perdit la vie pendant les guerres en défendant la patrie. Le pays est fort bas aux environs de Tsi-nan, mais d'une fertilité merveilleuse. La Chine n'a point de canton qui produise autant de soie, et les habitans de la ville tirent leur subsistance principalement de leurs manufactures. On trouve quelquefois ici dans la mulette des vaches, une pierre nommée Nieou-hoang (1) c'est-à-dire « jaune de vache » ; parce qu'elle est de

(1) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier, t. 1, p. 91. Il dit que cette pierre s'engendre au ventre des vaches. Nieuhof écrit *Nyeu-wang*, Ogilbi *Nseu-bohang*, et Carpentier, que l'abbé Prévôt croit plus correct, *Nieu-hogang*.

cette couleur. Sa grosseur est celle d'un œuf d'oie. Elle est d'une substance molle et tirant sur la pierre de chaux. Quelques-uns l'ont prise pour du bézoar. On lui attribue des vertus merveilleuses dans les défaillances et les évanouissemens.

Le lendemain on traversa le lac de Non-yang, qui est rempli de poisson; et la nuit suivante, on gagna la ville de Lin-tçin-tcheou (1), située sur les deux bords du canal, à trente milles de Tsi-nan. C'est à l'extrémité de cette ville, que le canal joint la rivière Guei (2), qui sépare la province de Chan-tong, de celle dont Pékin est la capitale.

En arrivant à Lin-tçin, les ambassadeurs aperçurent sur les murailles, le Gouverneur de la ville qui venait les féliciter de leur arrivée; mais il leur déclara qu'il ne pouvait les recevoir chez lui comme il l'aurait désiré, parce

---

(1) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier, t. 1, p. 90. Nieuhof écrit *Lin-sing*; et la carte des Jésuites, *Lin-tseu-cheu.*

(2) L'abbé Grosier appelle cette rivière *Oei.* Description générale de la Chine, t. 1, p. 87. Nieuhof écrit *Guey.*

qu'ils n'avaient point encore paru devant l'empereur. La même raison lui fit refuser leurs présens (1).

Lin-tçin surpasse, par le nombre des habitans, la beauté des édifices, l'abondance de toutes sortes de commodités et l'étendue de son commerce, les dix-huit autres villes qui dépendent de celle de Tsi-nan. Il n'y en a pas même qui l'emporte sur elle dans toute l'étendue de l'empire. Elle a des deux côtés du canal un grand et fort château, tous deux vis-à-vis l'un de l'autre, qui ne permettent point aux vaisseaux de passer sans avoir payé les droits. Depuis Schan-tſoi jusqu'à cette ville, on compte cinquante-huit écluses. La ville en a deux très-fortes, pour arrêter l'eau de la rivière Guei, qui est quelquefois plus haute de trois piés que celle du canal. Au nord de la ville est un pont de bois à neuf arches, divisé au milieu par un pont-levis dont l'ouverture sert de passage aux barques (2).

Lin-tçin est située dans un canton plat et

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 261.

(2) *Id.* p. 261 et 262.

sabloneux. La ville est grande et revêtue d'un mur de terre bordé de pierres. Son territoire produit toutes sortes de fruits, parmi lesquels on vante beaucoup ses excellentes poires. Hors des murs, du côté du nord, on découvre un beau temple, orné d'une haute tour, extrêmement curieuse. On y monte par des dégrés qui, loin d'être au milieu de la tour, sont dans l'épaisseur d'un double mur. La tour même est un octogone de huit étages, dont chacun a treize piés et demi de hauteur, ce qui donne pour élévation totale cent vingt-huit piés, en supposant que le rez de chaussée a vingt piés. Cette hauteur équivaut à 36 mètres, 224 (*art.* 42). La grosseur de l'édifice est proportionnée. Le mur extérieur est de la même matière que la porcelaine de la Chine, et ciselé avec beaucoup d'art. Les murs intérieurs sont d'un marbre de diverses couleurs, aussi uni, aussi luisant que la glace d'un miroir. Les galeries, qui sont au nombre de neuf, sont aussi de marbre taillé en figures ou en pagodes, avec de belles cloches de bronze à tous les coins. Les fenêtres de ces galeries sont fermées de grilles ou de barreaux dorés. Au sommet de la tour, on voit la statue, en plâtre, de l'idole

qui préside au temple. Elle a trente piés de hauteur, et ses dehors sont marquetés d'or et d'argent. Les pagodes qui environnent cette tour sont d'un travail si curieux, qu'elles peuvent passer pour une des principales raretés de la Chine.

Ping-sento-mou laissa sa femme et ses enfans à Lin-tçin. Un trompette Hollandais qui mourut dans cette ville, fut enterré avec la permission du Magistrat, dans un temple d'idoles.

En quittant Lin-tçin et le canal, la flotte entra dans la rivière Guei, pour suivre son cours à l'est selon Nieuhof; mais la carte des Jésuites comme celle de M. d'Anville, prouvent que cette rivière coule en cet endroit au nord-est. Le 25 juin 1656, on arriva devant la ville de Vu-Chin (1), à trente milles de Lin-tçin. Elle est dans une situation délicieuse, au sud de la rivière, sur la frontière de la province de Chan-tong, et revêtue d'un mur carré. Vers le nord, elle a de grands faubourgs, dont

(1) C'est le nom qu'elle porte dans la carte des Jésuites. Ogilbi qui la nomme ici *Utin*, se corrige ensuite.

les maisons sont belles et contiguës. Mais les édifices extraordinaires ont été ruinés par les Tartares, et les habitans traités avec beaucoup de rigueur (1).

Le 26 juin, on se rendit à Ku-ching, première place de la province de Pékin ou du Pé-tchéli, et ville du troisième rang, de la dépendance de Ho-kien-fou (2). Son éloignement de Vu-ching est d'environ trente-six milles sur la rive nord du Guei, dans un canton plat et délicieux. Ses murs sont élevés et bien bâtis, ses faubourgs très-magnifiques, son commerce étendu, et ses habitans en grand nombre. Les ambassadeurs ne s'y arrêtèrent point ; mais en continuant leur navigation, ils découvrirent la source de ses richesses dans de vastes campagnes plantées de cotoniers, qui bordent les deux côtés de la rivière, et qui alimentent un commerce brillant dans tous les pays voisins (3).

---

(1) Nieuhof, dans la traduction d'Ogilbi, p. 94 et suivantes.

(2) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier, t. 1, p. 49. Nieuhof écrit *Ho-kyen-fu*.

(3) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 262.

Le 28, on se trouva devant Ta-tcheou, que d'autres nomment U-kian-hien (1), à dix-huit milles de Ku-ching. Cette ville est située sur le bord oriental de la rivière ; elle est revêtue d'un mur de trente piés de haut, et fortifiée par des boulevards et des tours. Elle dépend de Ha-kien-fou. Ses maisons, qui sont bien bâties, plusieurs temples qui lui servent d'ornement, et de grands faubourgs qui s'étendent jusqu'aux bords de la rivière, lui donnent un éclat extraordinaire. C'est le grand marché de la Chine pour le Zam-sou, liqueur composée de riz, qui tient lieu de vin aux Chinois. On transporte le Zam-sou, de Ta-tcheou, dans toutes les parties de ce grand empire. Les habitans racontèrent aux Hollandais, qu'à dix milles de la rivière, près d'une ville qui se nomme Hien (2), on trouve un étang nommé Vo, dont l'eau devient aussi rouge que du sang, lorsque l'on y jette un bâton ; et que s'il y tombe quelques feuilles des arbres qui croissent sur ses bords, elles se changent

(1) C'est ainsi qu'écrivent les cartes qui placent cette ville à quatre milles au sud. Nieuhof écrit *U-kyav*.

(2) Les cartes disent *Hyen-hyan*.

aussitôt en hirondelles. Ces deux remarques fabuleuses se trouvent dans la description de la Chine par Martini (*art.* 242). Peut-être sont-elles prises de lui, aussi bien que plusieurs autres attribuées aux Chinois par Nieuhof (1).

Le même jour, on s'avança jusqu'à Tongguan, ville située dans un pays plat, qui s'étend jusqu'à l'Océan, sur la rivière Guei, mais à deux cens pas de ses bords du côté de l'est, et dépendante de Ho-kien-fou. Cette place jouit seule du privilège d'être gardée par des Chinois. Elle est carrée, défendue par un bon mur et par un fossé large et profond. Les champs qui l'environnent sont agréablement plantés de toutes sortes d'arbres fruitiers. A la sollicitation du mandarin Ping-sento-mou, Nieuhof et quelques autres Hollandais se mirent en marche, sous l'escorte de douze soldats Tartares, pour aller voir dans la ville un lion de fer qui est au milieu du marché, et dont on leur avait vanté la grandeur et la figure terrible. Mais, en les voyant approcher,

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 262 et 263.

la frayeur saisit les Chinois qui fermèrent les portes de leur ville.

Le 2 juillet, on jeta l'ancre devant la ville de Sang-io, à cinquante-cinq milles de Tong-guan, sur la rive droite du Guei. Cette ville, qui est à quelque distance du bord de la rivière, est revêtue de bons murs, et présente sur les deux rives, de très-beaux faubourgs. Elle n'est pas moins bien bâtie, moins peuplée et moins riche par son commerce. Les Tartares, qui composent une partie des habitans, y sont en plus grand nombre et de meilleure apparence que dans les autres villes où les ambassadeurs avaient passé. Ils s'empressèrent de venir à bord avec beaucoup d'appareil, pour les féliciter de leur arrivée. En descendant sur le rivage, les Hollandais passèrent sous cinq vieux arcs de triomphe, à l'est de la ville. L'épouse du Gouverneur fit prier Nieuhof et quelques autres personnes du cortège de se rendre chez elle. Ils furent conduits dans une grande salle où elle les attendait avec plusieurs dames Tartares magnifiquement vêtues. Elle pressa Nieuhof de s'asseoir, et lui fit diverses questions sur la Hollande. Cet entretien fut suivi d'un magnifique festin. Le

mari de cette dame jouissait de la plus haute faveur à la cour Impériale où il était alors (1).

On quitta Sang-io le même jour, pour arriver le soir au village de Tonnau, situé vis-à-vis un château très-fort, où les Tartares avaient une nombreuse garnison. Les maisons sont de terre et paraissent autant de chenils, dignes de leurs brutaux habitans, qui ne vivent que de pillage lorsqu'ils peuvent surprendre les passans (2).

Le 3, on gagna Sing-ki-tsien (3), ville du troisième rang, de la dépendance de Ho-kien-fou. D'autres l'appellent Sing, pour abréger ce nom en retranchant deux sillabes. Elle est située sur la rive droite du Guei, dans un terrein plat et agréable, à dix milles de Sang-io. Cette ville est bien peuplée, sans être fort grande. Son commerce est considérable, comme celui de la plupart des autres villes sur la même rivière. Plusieurs beaux édifices, qui subsistent encore dans ses murs et dehors,

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 263.

(2) *Id.* p. 263 et 264.

(3) Thévenot écrit *Sunti-cien*.

rendent témoignage qu'elle était autrefois magnifique. Le pays voisin n'a point d'autre élévation qu'une colline, nommée Si, dont le sommet forme une plaine riante et fertile. Il est bien fourni de bestiaux, et ses rivières ne le sont pas moins de poisson.

On descendit le lendemain à Sing-ko-tsien (1), autre ville du troisième rang, et dépendante de Ho-kien-fou, à huit milles de Sing-ki-tsien. Elle n'est ni grande, ni peuplée, ni d'un grand commerce, mais très-forte, et défendue par quantité de tours et de boulevards. Quoiqu'il s'y trouve quelques beaux édifices, la plupart de ses maisons sont petites et de nulle apparence. Son principal ornement consiste dans ses temples. L'auteur en admira un qui est situé hors des murs, en pleine campagne, et qui donne une merveilleuse idée de l'ancienne architecture des Chinois. Il est composé de trois étages, élevés sur un piédestal de pierre. On y monte par quelques dégrés. Le premier étage est orné de grandes portes, et les coins de la voûte sont supportés

(1) *Sing-ke-çien* dans Ogilbi, et *Sin-io-héen* dans Thévenot.

par de somptueuses colonnes. Le second et le troisième étage sont éclairés par des fenêtres magnifiques, et soutenus, comme le premier, par de grandes colonnes. Toutes les faces sont embellies de sculptures, et quantité de sonnettes sont suspendues à chaque coin. Mais l'intérieur de cet édifice ne répond point à la beauté du dehors. Les Hollandais remarquèrent aussi que la dévotion des habitans n'était pas aussi vive dans cette ville que dans les précédentes. Une partie de leurs pagodes était tout-à-fait nue. D'autres n'étaient vêtues que de nattes avec des bonnets de paille pour les garantir des injures de l'air (1). Sans doute le nouvel empereur Tartare n'avait pas un très-grand respect pour les anciens Dieux Chinois, et l'approche de la capitale fesait déjà pressentir les sentimens de la nouvelle cour.

La flotte passa le même jour par Sing-io (2), ville du troisième rang sous Ho-kien-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 264.

(2) Thévenot écrit Sing-ley-héen. J'ai déjà dit (*art.* 256) que l'on supprimait quelquefois la dernière sillabe.

fou (1), et située sur la droite de la rivière, à vingt milles de Sing-ko. Elle est accompagnée de très-beaux faubourgs. A l'ouest de la place, on découvre un temple élevé, vaste, environné d'un mur, et décoré d'un très-beau jardin. C'est un cloître de religieuses, où les Hollandais n'obtinrent pas la permission d'entrer, parce que tous les hommes en sont exclus. A l'est se présente un autre temple et trois obélisques curieux, élevés par la ville, à l'honneur d'un fameux général, qui avait mérité cette distinction par ses services militaires (2).

Vers le soir, les Hollandais furent surpris de voir le peuple assemblé en troupes, pour se défendre contre les sauterelles, qui visitent régulièrement le pays dans cette saison. Elles sont amenées en si grand nombre par le vent d'est, que si malheureusement elles descendent à terre, tout est dévoré dans l'espace de

---

(1) C'est ainsi qu'écrit l'abbé Grosier, t. 1, p. 19. L'abbé Prévôt, d'après Nieuhof, écrit Ko-kien-fu.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 264. L'auteur cite Nieuhof, dans la traduction d'Ogilbi, p. 99 et suivantes.

quelques heures. Les habitans parcourent les campagnes, enseignes déployées, tirant, poussant des cris, sans prendre un moment de repos, jusqu'à ce qu'ils les voient tomber dans la mer ou dans quelque rivière. Un escadron de ces dangereux insectes se précipita sur les barques des ambassadeurs, et les couvrit entièrement (1). Mais on trouva bientôt le moyen de s'en délivrer, en les chassant dans la rivière. Le même jour, on arriva dans un port de mer, nommé Tien-tsing-ouei (2). On observera que toutes les villes qui viennent d'être nommées depuis Tong-guan-hien jusqu'à Tien-tsing, ne se trouvent point dans la carte des Jésuites ; de sorte que si elles n'y portent pas d'autres noms, il faut que les ambassadeurs aient passé par un canal qui n'est pas marqué dans cette carte. Mais si cette dernière supposition est juste, les Jésuites auraient omis plusieurs villes, quoiqu'ils annoncent avoir inséré dans leur carte toutes les villes des trois rangs (3).

(1) Nieuhof, dans la traduction d'Ogilbi, p. 99 et suivantes.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 264 et 265. Elle écrit *Tyen-tsing-wey*.

(3) *Id.* p. 265. Note de l'éditeur.

VIII. *Arrivée des Ambassadeurs à Pékin, et leur réception.*

Art. 262. Tien-tsing-ouei est une des plus grandes villes de la Chine pour le commerce, et l'un de ses trois principaux ports. Elle est cependant située à une distance de plus de quarante milles d'Angleterre, de la mer. Les deux autres ports sont Canton, dans la province de Quang-tong, et Jé-Jau-Jéen dans celle de Nankin, c'est-à-dire dans le Kiang-nan. Ce nom de Jé-Jau-Jéen qu'écrit ainsi Nieuhof, désigne peut-être I-ching-hien dont on a parlé ci-dessus, page 174.

La situation de Tien-tsing-ouei est à la pointe est de la rivière de Pékin près d'un bras de mer nommé Kang (1), où trois rivières, qui se rencontrent, sont défendues au point de leur jonction, par un château très-fort. On compte environ trente milles de [illegible]ng-io à Tien-tsing-ouei. Cette ville est au fond d'un marais, environnée d'un mur de vingt-cinq piés de hauteur, et flanquée d'un grand nombre de tours et de boulevards. Elle est fort

---

(1) Ou golfe de Liau-tong.

peuplée, et remplie de temples. Comme les vaisseaux qui se rendent à Pékin de toutes les autres parties de la Chine, doivent toucher ici, et que le port est un lieu libre, où les marchandises ne paient aucun droit, on y voit aborder sans cesse un grand nombre de bâtimens.

Le Gouverneur et les Magistrats vinrent complimenter les ambassadeurs à bord; mais Ping-sento-mou eut l'adresse de se faire rendre la première visite. Ensuite les ambassadeurs furent invités à se rendre dans un temple magnifique, qui avait été préparé pour les recevoir. Le but de cette assemblée était de délibérer sur la manière dont ils devaient se présenter à l'empereur, et sur les moyens qu'ils devaient employer pour mettre les Grands dans leurs intérêts. Après ce conseil, le mandarin du vieux vice-roi de Canton fut chargé de porter à Pékin la nouvelle de leur approche, tandis qu'ils se hâteraient de le suivre (1).

Deux jours après, ils se rendirent à Jo-si-vo (2), ville du troisième rang, sous Pékin,

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 265.

(2) Dans Ogilbi, c'est *Joe-swoe*; dans Thévenot,

située sur la rive gauche de la rivière, à quarante milles de Tien-tsing. Cette place est peu étendue, mais bien bâtie. Ses faubourgs sont riches, et son commerce florissant. Les droits de passage qu'elle tire des vaisseaux, montent à des sommes considérables. Le Gouverneur traita splendidement les ambassadeurs dans sa propre maison. Il refusa leurs présens; mais il ne fit pas difficulté de leur demander quelques flacons d'eau rose, qui lui furent envoyés (1).

Le lendemain la flotte passa devant Focheu (2), que d'autres nomment aussi *Qué*, ville du troisième rang, sous Pékin, à quinze milles de Jo-si-vo, et située dans un canton fort agréable, sur le bord gauche de la rivière. Cette ville n'est pas grande; mais les maisons y sont bien bâties, et les édifices publics d'une beauté extraordinaire. On y admire particulièrement plusieurs arcs de triomphe. Du côté

Goe-si-wol: c'est probablement le *Ho-si-u* de la carte des Jésuites; mais il n'est pas marqué ici comme *Hien* ou ville du troisième ordre (*art.* 256).

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 265 et 266.

(2) Fo-hieu, dans Thévenot.

de l'est, hors des murs qui sont fort élevés, et revêtus de tours et de boulevards, on découvre un très-beau temple avec une magnifique tour à neuf étages.

Le 16 juillet 1656, on arriva devant Santsian-ouei, ou San-ho, à douze milles de Focheu et quatre de Pékin. Elle est située sur la rive gauche, très-peuplée, bien fortifiée et munie d'un bon château. Au centre de la ville on voit un bel arc de triomphe de pierre grise; et du côté du sud, un large pont de pierres à cinq arches, qui a quarante-deux pas de longueur, et qui est couvert de maisons.

Ce fut dans cette ville que les ambassadeurs quittèrent leurs barques pour achever le voyage par terre. Toutes les marchandises qui arrivent pour Pékin, sont déchargées ici, ou dans la ville voisine, qui se nomme Tongtcheou (1). Elles sont transportées par terre sur des chariots, ou sur le dos des ânes et des mulets, que leurs maîtres tiennent prêts pour l'arrivée des barques, et qui servent ainsi à la

---

(1) *Tong-siou* dans Ogilbi, et *Tong-sieu* dans Thévenot. L'histoire générale des Voyages en donne la vue, en regard de la page 266.

subsistance des pauvres habitans. Carpentier dit que l'on peut aller par eau jusqu'à Pékin, mais que l'empereur l'a défendu en faveur de ces pauvres habitans.

Le même jour, on vit revenir de Pékin, le mandarin par lequel les ambassadeurs s'étaient fait précéder. Il leur annonça pour le lendemain l'arrivée de vingt-quatre chevaux et de plusieurs chariots, que le conseil leur envoyait pour transporter leur bagage et leurs présens. Tout étant disposé pour leur départ, ils commencèrent leur marche dans cet ordre : deux trompettes précédaient le cortège, à quelque distance ; ils étaient suivis du Porte-étendart, qui portait le pavillon du prince d'Orange. Ensuite venaient les ambassadeurs, accompagnés de quelques seigneurs Tartares, et de plusieurs officiers bien montés. Le corps de troupes qui les avait escortés depuis Canton, suivait immédiatement. Il était composé de cinquante soldats, rangés en fort bon ordre autour des présens et du bagage. La route de Pékin était extrêmement mauvaise, remplie d'inégalités et de tant de trous, qu'à chaque pas les chevaux s'y enfonçaient jusqu'aux sangles. Cependant on y voyait autant de monde,

de chevaux et de voitures, que dans la marche d'une armée (1).

Le 17 juillet, on traversa la ville de Tong-tcheou, située dans un terrein très-bas et fort profond. Cette place est grande et revêtue d'une forte muraille. Un autre mur la divise en deux parties. Ses rues sont mal pavées; mais les beaux édifices y sont en grand nombre. Le pays est agréable et fertile. Après avoir accepté quelques rafraîchissemens, dans un temple qui se présente sur la route, les ambassadeurs continuèrent leur marche après midi, et gagnèrent les faubourgs de Pékin, à quinze cens trente milles de Canton (2).

Ils entrèrent dans la ville par deux portes magnifiques, et mirent pied à terre devant un temple où leurs guides les invitèrent à prendre un peu de repos, en attendant l'arrivée du bagage. A peine y furent-ils entrés, qu'on leur annonça le *Kappade* de l'empereur, les agens des vice-rois de Canton et plu-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 266. On y cite Nieuhof, dans la traduction d'Ogilbi, p. 103.

(2) *Id.* p. 266 et 267.

sieurs seigneurs de la Cour, qui venaient les féliciter sur leur arrivée. Le Kappade portait un faucon sur le poing. On leur servit des rafraîchissemens de plusieurs sortes de viandes et de fruits. Leur bagage ayant paru, le Kappade compta les chariots, et les visita soigneusement, pour s'assurer qu'il ne manquait rien au bon ordre. Ensuite ils furent conduits avec beaucoup de pompe jusqu'au logement que l'empereur leur avait fait préparer; il n'était pas éloigné du palais. On y entrait par trois belles portes, séparées par de grandes cours, et les bâtimens étaient renfermés dans l'enceinte d'un grand mur. Le soir, une garde de douze Tartares fut placée aux portes avec deux officiers, pour la sûreté des ambassadeurs et pour leur faire donner toutes les commodités qu'ils pouvaient désirer (1).

Art. 263. Le lendemain matin, ils reçurent la visite de quelques seigneurs du conseil impérial, accompagnés de Tong-lau-ya (2), premier secrétaire, et deux autres mandarins,

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 267.

(2) *Tong-louavea* dans Thévenot, et *Tong-lovia* dans Ogilbi.

nommés Quan-lau-ya et Hu-lau-ya. Ce mot *Lau-ya* signifie seigneur, ou maître; c'est le titre commun de tous les officiers Chinois, civils et militaires, que les Portugais ont nommés mandarins. Le dernier de ceux dont je viens de parler, c'est-à-dire l'Hu-lau-ya, était secrétaire du conseil, quoiqu'étant étranger, il n'entendît point la langue Chinoise. Il était peut-être secrétaire pour la langue Tartare. Ces députés venaient de la part de Sa Majesté Impériale et de son conseil, pour s'informer de la santé des ambassadeurs, du nombre des gens de leur suite, de la qualité de leurs présens, de la personne qui les envoyait, et du lieu d'où ils étaient venus. Ils leur demandèrent aussi quelques éclaircissemens sur leurs usages; et paraissant admirer tout ce qu'ils entendaient, ils continuèrent de leur faire diverses questions, sur les circonstances de leur voyage, sur leur pays et leur gouvernement (1).

Cependant, comme il leur restait quelques préjugés contre les Hollandais, sur la qualité

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 267.

de pirates que les Portugais leur avaient attribuée ; et que ne pouvant les croire établis sur le continent, ils les soupçonnaient de n'habiter que la mer ou des îles ; ils les prièrent de leur faire voir la carte de leur pays. Les ambassadeurs ne firent pas difficulté de la montrer. Ils la prirent, pour la faire voir à l'empereur. Il restait un autre embarras sur la nature du gouvernement Hollandais, parce que les Chinois n'en connaissant point d'autre que le monarchique, avaient peine à se former une juste idée de l'état républicain. Les ambassadeurs se crurent obligés d'employer le nom du prince d'Orange, et de feindre que les présens venaient de sa part. Alors les Chinois leur firent plusieurs questions sur la personne de ce prince, et leur demandèrent s'ils étaient de ses parens ; parce que l'usage de la Chine n'admet point d'ambassadeurs étrangers à l'audience de l'empereur, s'ils n'appartiennent par le sang, au prince qui les envoie. Ils citèrent l'exemple des ambassadeurs de Corée et des îles de Lieou-kieou, qui étaient venus à la Chine l'année précédente. Enfin, dans l'idée de la nation Chinoise, l'empereur ne pouvait, sans se rabaisser beaucoup, re-

cevoir au pié de son trône des étrangers d'un rang inférieur. Les ambassadeurs répondirent qu'ils n'avaient pas l'honneur d'être parens de leur prince, et que l'usage de leur pays n'était pas d'employer des personnes de cette distinction aux ambassades. On continua de leur demander quels étaient du moins les emplois qu'ils occupaient à la Cour, quels étaient leurs titres dans leur propre langue, combien ils avaient de personnes sous leurs ordres, et de quoi ils tiraient leur subsistance. Les ambassadeurs, apparemment pour détourner ces questions embarrassantes, nommèrent le gouvernement général de Batavia, et ces deux noms firent naître aux Chinois d'autres idées. Ils demandèrent ce que c'était que ce gouverneur, et ce qu'était Batavia. Un des ambassadeurs répondit que le Gouverneur général, pour l'étendue du commandement, pouvait être comparé aux vice-rois de Canton; qu'il gouvernait tous les domaines de Hollande aux Indes Orientales, et que Batavia, qui en était la capitale, était le lieu de sa résidence (1).

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 267 et 268.

J'interromprai un instant ce récit pour dire un mot, non de la Corée qui est assez connue, mais des îles de Lieou-kieou qui le sont moins, et dont Nieuhof ne savait pas même le nom, puisqu'il les appelle *Liqueses*. Si l'on en croit les Insulaires de Lieou-kieou, l'origine de leur empire se perd dans l'antiquité la plus reculée ; ils comptent vingt-cinq dinasties successives, dont la durée forme une période de plus de dix-huit mille ans (1). Ils avaient des rois particuliers et indépendans, lorsqu'en 1372, sous l'empire de Hong-vou fondateur de la dinastie des Ming à la Chine, ces îles se soumirent volontairement à la domination Chinoise dont leurs rois se déclarèrent eux-mêmes tributaires (2). Trente-six familles Chinoises transportées par ordre de Hong-vou, introduisirent dans les îles de Lieou-kieou la langue savante des Chinois, l'usage de leurs caractères, et les cérémonies usitées à la Chine en l'honneur de Confucius. D'un autre côté, les fils de plusieurs grands de la Cour du roi

(1) Description générale de la Chine, par l'abbé Grosier. Paris 1787, t. 1, p. 370.

(2) *Id.* p. 372 et 373.

de Lieou-kieou, furent envoyés à Nankin pour étudier le Chinois dans le collège impérial, où ces élèves furent entretenus avec distinction aux dépens de l'empereur (1); de pareils liens ne pouvaient être facilement rompus. Aussi la révolution célèbre qui mit les Tartares sur le trône impérial de la Chine, ne produisit aucun changement dans la conduite des rois de Lieou-kieou. Chang-tché, qui régnait alors, envoya ses ambassadeurs reconnaître le nouvel empereur Chun-tchi (2), et il en reçut un sceau gravé en caractères tartares. Il fut alors réglé que ce ne serait plus que de deux ans en deux ans que le roi de Lieou-kieou paierait le tribut, et que le nombre des personnes qui composeraient la suite de ses envoyés ne serait pas au-dessus de cent cinquante (3).

Revenons aux ambassadeurs Hollandais. Les mandarins firent à chacun d'eux un pré-

---

(1) Description générale de la Chine, par l'abbé Grosier. Paris 1787, t. 1, p. 374.

(2) Le même que j'ai appelé Chun-tschi dans le volume précédent, p. 193 et p. 195.

(3) Description générale de la Chine, par l'abbé Grosier. Paris 1787, t. 1, p. 375.

sent de cinquante taëls d'argent, c'est-à-dire 325 francs 50 centimes (*art.* 260), et prirent congé d'eux ; mais ce fut pour revenir presque au même instant, et leur faire de nouvelles questions. L'un, envoyé par l'empereur, leur demanda la communication de leurs lettres de créance. Elles furent portées à la Cour avec beaucoup de cérémonie, dans un grand plat d'argent couvert de trois pièces d'écarlate. Un autre vint demander à voir leurs armes, et voulut savoir comment elles avaient été fabriquées. Un troisième se fit expliquer de quelles armes les Hollandais se servaient à la guerre, avec quelles nations ils avaient des alliances, et s'ils étaient en paix ou en guerre avec les Portugais. Il en parut cinq ou six autres, et les mêmes revinrent cinq ou six fois, avec les mêmes commissions. Enfin, reconnaissant leur importunité, ils s'excusèrent sur les ordres de l'empereur qui avait beaucoup de curiosité pour les éclaircissemens de cette nature.

Sur le rapport de ces premiers commissaires, le grand maître, ou plutôt le chancelier de l'empereur envoya, le jour suivant, deux gentilshommes aux ambassadeurs, pour les

avertir de se rendre au conseil impérial avec leurs présens. Le tems était pluvieux. La crainte que les présens ne se gâtassent, leur fit souhaiter que l'on choisît un autre jour; mais on ne goûta point leur excuse. N'ayant pas laissé de se rendre au conseil sans y faire porter les présens, on rejeta la proposition du moindre délai, parce que l'empereur était résolu de les voir le même jour. Aussitôt qu'ils les eurent fait apporter, on les pressa de s'asseoir sans aucune marque de respect pour une si auguste assemblée (1).

Le chef ou le président était assis au fond de la salle, sur un banc fort large et fort bas, les jambes croisées comme nos tailleurs d'habits. A sa droite étaient deux seigneurs Tartares, dans la même situation; à sa gauche, un Jésuite, nommé le père Adam Schall (2), natif de Cologne en Allemagne, qui, depuis près de trente ans, avait vécu dans les honneurs à la Cour de Pékin. C'était un vieillard d'une figure agréable, qui avait la barbe longue et les

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 268.

(2) Le même dont j'ai parlé (*art.* 238). Nieuhof l'appelle toujours *Scaliger*. Il avait alors 67 ans.

cheveux rasés ; vêtu en un mot à la Tartare. Tous les seigneurs du conseil étaient assis confusément, sans aucune distinction de rang ni d'âge. Le chancelier même avait les jambes nues, et n'était couvert que d'un léger manteau. Il adressa un compliment fort court aux ambassadeurs, et les pressa de s'asseoir. Ensuite le père Schall vint les saluer fort civilement, dans sa propre langue, et leur demanda des nouvelles de quelques personnes de sa religion, qu'il avait connues en Hollande (1).

Dans cet intervalle, les mandarins de Canton, et Ping-sento-mou lui-même, qui avait pris des airs si hauts dans le voyage, s'employèrent comme des portefaix à transporter les caisses où les présens étaient renfermés. Le chancelier les en tira aussi lui-même, en fesant diverses questions aux ambassadeurs. A chaque réponse qu'ils lui fesaient, Schall, qui servait d'interprète, assurait qu'ils parlaient de bonne foi ; et lorsqu'il voyait sortir des caisses quelque présent curieux, il lui échappait un profond soupir. Le chancelier

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 268 et 269.

loua plusieurs des présens, et déclara qu'ils seraient agréables à l'empereur. Pendant cet inventaire, un messager de l'empereur apporta l'ordre au père Schall de faire plusieurs demandes aux ambassadeurs, sur leur nation, sur la forme de leur gouvernement, et de mettre leurs réponses par écrit. Le mandarin-Jésuite obéit ; mais il ajouta malicieusement à son mémoire, que le pays dont les Hollandais étaient en possession, avait été autrefois soumis aux Espagnols qui y avaient encore de justes droits. Le chancelier l'obligea d'effacer cette réflexion, parce qu'il était à craindre qu'elle n'indisposât l'empereur contre les Hollandais. Il ajouta qu'il suffisait d'expliquer que ces peuples possédaient un pays, et qu'ils y vivaient sous un gouvernement régulier.

Tandis que les secrétaires dressaient plusieurs copies de ce mémoire, le chancelier, pressé de la faim, se fit apporter une pièce de porc qu'il mangea fort avidement, quoiqu'elle fût à demi crue ; et même avec si peu de propreté, qu'on l'aurait moins pris, dit Nieuhof, pour un homme de distinction, que pour un boucher. En finissant, il donna ordre au fils du vieux vice-roi de Canton, qui résidait à la

Cour, de faire apporter à dîner pour les ambassadeurs. Aussitôt que les mets eurent été servis, le chancelier se remit à manger avec la même avidité, et tous les seigneurs Tartares suivirent son exemple. Mais les ambassadeurs et Schall même, ne purent toucher aux viandes, parcequ'elles étaient presque crues. Le chancelier, qui s'en aperçut enfin, fit enlever tous les plats, et l'on vit paraître un autre service de toutes sortes de fruits et de confitures. Il pressa les ambassadeurs de faire porter les restes à leur logement; mais ils s'en défendirent dans des termes civils (1).

Schall leur raconta que trois ou quatre mois auparavant, il était arrivé à la Cour Impériale un ambassadeur Moscovite, avec un cortège de cent personnes, pour demander la liberté du commerce à la Chine une fois l'année, mais que l'empereur avait peu de penchant à leur accorder cette faveur. Cet ambassadeur était vraisemblablement Sander Jacovitz Boicof (2).

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 269.

(2) *Id. Ibidem.* L'auteur écrit Jacowitz. Il promet

La nuit approchant, les ambassadeurs prirent congé de l'assemblée, et furent reconduits à leur logement par le père Schall. Cette marche se fit avec beaucoup de pompe. Le mandarin ecclésiastique était porté par quatre hommes, dans un palanquin, et suivi à cheval de plusieurs officiers de distinction (1).

Le lendemain, à la prière du chancelier, les ambassadeurs écrivirent de leur propre main, pour qui les présens étaient destinés, et se servirent de leur secrétaire, qui se nommait Boren, pour répondre à quantité de nouvelles questions. Enfin Tong-lau-ya et deux autres mandarins vinrent leur déclarer que les présens avaient été bien reçus de l'empereur et de l'impératrice sa mère, mais que Sa Majesté leur fesait demander cinquante pièces de toile blanche de plus, pour les belles filles du vice-roi de Canton. Ils ne purent en fournir que trente-six pièces.

Le 3 août 1656, on leur apprit qu'il était

---

que les voyages de cet ambassadeur paraîtront à l'article de la Tartarie, et il ne les a point donnés.

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 269.

arrivé à Pékin un ambassadeur du Grand Mogol, avec une suite fort nombreuse, pour accommoder quelques différends qui s'étaient élevés entre les deux nations, et pour demander au nom de leurs prêtres la liberté de prêcher leur religion à la Chine, liberté qui leur avait été retranchée depuis quelque tems sous de rigoureuses peines. Leurs présens consistaient en trois cens trente-six chevaux d'une beauté extraordinaire, deux autruches, un diamant fort gros, et d'autres pierres précieuses. Des présens si riches n'ayant pas été moins goûtés que ceux des Hollandais, firent obtenir aux Mogols une expédition fort promte.

Les ambassadeurs Hollandais reçurent des visites continuelles des seigneurs et des mandarins de la Cour. Les questions qu'on leur fesait étant presque toujours les mêmes, ils n'avaient à faire que les mêmes réponses. Enfin, le 3 août (1), l'empereur envoya par écrit l'ordre suivant aux seigneurs du conseil. Nieuhof rend ici le terme de *Li-pu* ou plutôt

(1) L'Histoire générale des Voyages dit le 3 juillet. Il est clair que c'est une faute. Les ambassadeurs n'étaient arrivés à Pékin que le 17 juillet.

Li-pou, qu'il écrit *Li-pwus*, par conseillers. Le Li-pou, ou tribunal des droits est la troisième des Cours suprêmes. Un de ses emplois est de recevoir et de congédier les ambassadeurs.

« Grands et dignes Li-pous ; les ambassa-
» deurs de Hollande sont venus ici avec des
» présens, pour féliciter l'empereur et lui ren-
» dre leurs soumissions, ce qui n'était point
» encore arrivé jusqu'aujourd'hui. Comme
» donc c'est la première fois, je juge à pro-
» pos de les recevoir en qualité d'ambassa-
» deurs, et de leur accorder la permission de
» se présenter devant moi pour me rendre
» hommage lorsque je paraîtrai sur mon trône
» dans mon nouveau palais, afin qu'ils puis-
» sent obtenir une réponse favorable et s'en
» retourner promtement satisfaits. D'ailleurs,
» lorsque l'espérance d'obtenir le bonheur de
» me voir leur a fait oublier toutes les fati-
» gues d'un long voyage par mer et par terre,
» et qu'ils sont capables, sans fermer les ieux,
» de soutenir l'éclat du soleil qui brille dans
» le Ciel, comment pourrions-nous manquer
» de bonté pour eux, et leur refuser leurs
» demandes ? »

Cette lettre curieuse d'un jeune conquérant Tartare recevant l'hommage d'une nation si éloignée de lui, a été rapportée un peu différemment par Ogilbi et Carpentier. Elle a plus d'apparence de vérité dans Thévenot, d'où une partie a été tirée (1).

Après s'être fait lire pour la seconde fois les lettres de créance, dans une nouvelle traduction du père Schall, l'empereur renouvela par écrit la même déclaration au conseil des Lipous. Sur quoi, le Chancelier demanda aux ambassadeurs si les Hollandais ne pouvaient pas envoyer tous les ans à Pékin, ou du moins tous les deux ou trois ans, pour rendre leur hommage à l'empereur. Ils répondirent qu'ils ne le pouvaient qu'une fois en cinq ans, mais qu'ils demandaient la permission d'envoyer tous les ans à Canton quatre vaisseaux pour le commerce. Tous les conseils s'étant assemblés pour délibérer sur cette réponse, on y décida qu'il suffisait que les Hollandais vinssent saluer l'empereur une fois en cinq ans. Telle fut du moins l'opinion de tous les Tar-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 270.

tares ; mais les Chinois, sous prétexte de les traiter avec plus de faveur, proposèrent d'étendre le terme jusqu'à neuf ans, en ajoutant néanmoins que le commerce à Canton ne leur serait pas permis dans l'intervalle. Ils firent entendre aussi « qu'il était à craindre que sous » le nom de Hollandais, les vaisseaux d'An» gleterre ne trouvassent accès dans les ports » de la Chine. On se souvenait, disaient-ils, » que trente ans auparavant les Anglais étaient » entrés avec quatre vaisseaux dans le port de » Hey-ta-men ; qu'ils y avaient enlevé quatre » bâtimens Chinois chargés de sel, pris un » mandarin, tiré sur le fort, et que pour ces » outrages ils avaient été déclarés ennemis de » l'empire. D'ailleurs, outre qu'il était con» traire aux usages de la Chine d'accorder un » commerce libre dans aucun de ses ports, il » ne paraissait pas même par les lettres de » créance des ambassadeurs, qu'ils fussent » chargés de solliciter cette grâce ; d'où il » fallait conclure qu'ils avaient excédé leurs » ordres » (1).

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 270 et 271. L'auteur cite Nieuhof, dans la traduction d'Ogilbi, p. 109 et suivantes.

Les Hollandais ne furent pas peu surpris de ces obstacles. Ils avaient compté que l'empereur, par ses lettres au vice-roi de Canton, leur avait déjà permis le commerce dans ce port, et qu'en venant à Pékin, ils n'avaient qu'à remercier Sa Majesté Impériale de ses faveurs. D'un autre côté, on les informa que le père Schall et quelques autres Jésuites avaient été gagnés par les Portugais pour s'opposer au succès de leurs espérances. Ces missionnaires s'efforçaient déjà d'inspirer aux Tartares les fâcheux préjugés qui avaient été répandus à Canton, et représentaient que l'on ne pouvait accorder la liberté du commerce aux Hollandais, sans appauvrir entièrement Macao. Un intérêt secret dont les Jésuites ne parlaient pas, et qui était vraisemblablement le plus fort pour eux, était le zèle pour la religion catholique (1) altérée, selon eux, par les Hollandais.

Mais ce qui surprit encore plus les ambassadeurs, ce fut d'avoir été trompés par les vice-rois de Canton, qui avaient reçu leur

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 271.

argent pour mettre dans leurs intérêts le chancelier et d'autres conseillers de l'empereur. Un embarras si cruel leur fit tenter divers expédiens. Ils proposèrent au conseil, de leur accorder la permission de demeurer à la Chine et d'y exercer le commerce sur le même pié que les sujets de l'empereur. A cette condition, ils offraient de payer les droits ordinaires, comme les habitans des îles de Lieoukieou, ceux du royaume d'Ava, et les Siamois (1), et de rendre à l'empereur, tous les trois ans, un hommage accompagné de présens. Pendant ce tems-là, ce prince s'était informé du progrès de leurs affaires. Il avait appris qu'ils offraient de faire le voyage une fois en trois ans pour le saluer. Sa bonté lui avait fait mettre huit ans à la place de trois. « Trois » ans », disait-il, « étaient un espace trop » court pour aller et revenir, s'ils ne voya- » geaient que de jour. Ils avaient besoin de se

---

(1) Ogilbi écrit les Liégines, les Amians et les Siamois : Carpentier, ceux de Lugiow, d'Amia et de Siam ; Thévenot, ceux d'Annan et de Lieugrow-Siam. J'ai cru devoir préférer les noms que j'ai insérés dans le texte.

» reposer deux ou trois ans dans leur patrie.
» D'ailleurs », ajoutait-il, « pourquoi les con-
» traindrais-je sur un point de cette nature,
» eux qui n'ont pas besoin de moi, qui ne me
» craignent point, et qui ne viennent me voir
» et m'offrir des présens, que par un senti-
» ment de respect et d'affection pour ma per-
» sonne? » (1).

Des dispositions si favorables firent renaître toutes les espérances des Hollandais. A la vérité le premier secrétaire du chancelier n'épagnait rien pour leur ôter l'envie de renouveler leurs demandes. Il leur représentait qu'ils devaient être fort contens, dans un premier voyage, d'avoir été reçus en qualité d'amis, et que leur empressement à vouloir obtenir tout d'un coup la liberté du commerce, n'était propre qu'à ruiner toutes leurs prétentions. Mais ils fermèrent l'oreille à cet avis, d'autant plus que le tems approchait où l'empereur devait faire son entrée dans le nouveau palais. Cependant ils apprirent qu'avant l'audience qu'ils se flattaient d'obtenir, ils devaient com-

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 271 et 272.

mencer par rendre leur hommage devant le trône du vieux palais, où l'on garde le trésor et le sceau impérial. Cette cérémonie était si nécessaire, que l'ambassadeur de Moscovie ayant refusé de s'y soumettre, parce qu'il la regardait comme une dérogation à la majesté du Czar, qui était alors Michel Fédérovitz, prit la résolution de partir sans audience. Tous les grands de la Chine sont obligés de rendre leurs respects devant ce trône, avant de paraître aux ieux de l'empereur; et l'empereur même, avant son installation, doit se présenter au même lieu pour saluer le trône. Les Chinois donnent pour raison de cet usage, qu'il est plus ancien que l'empereur, et qu'il mérite par conséquent d'être respecté. Tous les ambassadeurs y sont assujétis, trois jours avant l'audience (1), et celui de Russie manqua à son souverain en ne s'y soumettant point, s'il n'eut pas d'autre motif plus grave pour terminer son voyage et renoncer ainsi à remplir la mission dont il avait été chargé.

Le 22 août 1656, les agens du vice-roi de

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 272.

Canton, le mandarin Ping-sento-mou et d'autres personnes du même rang, se rendirent de grand matin au logis des ambassadeurs. Ils y furent bientôt suivis de trois docteurs Chinois (c'est ainsi que Nieuhof désigne les Kolaus, ou premiers ministres), et de quelques officiers de la Cour, en habits fort riches. Ils conduisirent les ambassadeurs et leur suite dans le vieux palais, qui avait l'apparence d'une école ou d'une bibliothèque, car on n'y voyait que des gens de lettres ou de robe, avec des livres à la main. Après s'y être arrêtés quelques momens, ils les firent passer dans une cour environnée d'un mur fort élevé, où ils reçurent par la bouche d'un héraut, l'ordre de s'agenouiller trois fois, et de baisser la tête jusqu'à terre. Cette cérémonie fut suivie d'un moment de silence. Ensuite le héraut prononça les paroles suivantes à haute voix : *Kaschan*, c'est-à-dire l'empereur est venu de Dieu. *Qué-é*, tombez sur vos genoux. *Kanto*, baissez trois fois la tête. *Ké-é*, levez-vous. Ce *Ké-é* fut répété trois fois. Enfin il ajouta *Ko-é*, c'est-à-dire, rangez-vous du même côté. Après cette scène, à laquelle assistaient au moins cent docteurs Chinois,

les ambassadeurs retournèrent à leur logement (1).

Le 25 août était le jour marqué pour l'audience ; mais il fut troublé par la mort subite du plus jeune des frères de l'empereur, âgé d'environ seize ans (2). On soupçonna qu'il avait été empoisonné par quelques seigneurs du conseil, comme indigne de vivre depuis qu'il avait offensé Sa Majesté Impériale par quelques mauvais discours. Mais d'autres attribuèrent sa mort à l'imprudence qu'il avait eue de boire, dans une grande chaleur, un verre d'eau glacée qui l'emporta dans l'espace de quelques heures. L'empereur parut si touché de sa perte, qu'il passa trois jours entiers sans voir personne. Les funérailles de ce jeune prince ayant été différées l'espace d'un mois, l'audience des ambassadeurs fut remise au même terme. Le 14 septembre, ils apprirent que l'ambassadeur de Moscovie quittait Pékin

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 272.

(2) Selon Carpentier et Thévenot. Ogilbi dit seulement *six* et il se trompe évidemment d'après les motifs que l'on donne à la mort de ce jeune prince.

sans avoir obtenu d'audience, et vers midi ils virent arriver un homme de son cortège, qui venait prendre congé d'eux de la part des autres, et qui leur demanda une lettre de leur main, pour servir de témoignage en Moscovie, qu'ils avaient vu les Hollandais à la cour de Pékin. Ensuite ils furent informés que cet ambassadeur avait été obligé de différer son départ jusqu'à ce qu'il eût obtenu des passeports de l'empereur. C'est du moins ce qu'assure Nieuhof. Mais le journal de l'ambassadeur de Russie (1) marque le départ de cet ambassadeur au 4 septembre. C'est peut-être une faute d'impression pour 14 (2) ou même pour le 4 octobre, puisque Nieuhof dit le 14 septembre, que ce départ fut retardé.

IX. *Audience des ambassadeurs Hollandais.*

Art. 264. Aussitôt que le jeune prince eut reçu les honneurs de la sépulture, l'empereur fit avertir son chancelier, qu'il était résolu de

(1) L'auteur ajoute encore ici, *que l'on donnera dans la suite.* Je ne l'ai cependant point trouvé.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 272 et 273.

recevoir deux jours après au pié de son trône, les ambassadeurs Hollandais et ceux du grand Mogol. Ce ministre communiqua cet ordre à tous les grands qui se trouvaient à Pékin, et qui devaient assister à l'audience.

Le premier octobre 1656, à deux heures après midi, les mandarins de Canton et d'autres officiers de la Cour, se rendirent en habits magnifiques, et précédés de lanternes, au logement des ambassadeurs, pour les conduire au palais Impérial. Ils leur firent prendre cinq ou six personnes de leur suite, au nombre desquels fut choisi l'auteur, Jean de Nieuhof. En arrivant au palais, le cortège passa directement dans la seconde cour. A peine les ambassadeurs furent-ils assis, que celui du Grand Mogol, accompagné de cinq personnes d'honneur et d'environ vingt domestiques, vint se placer vis-à-vis d'eux. Ceux des Lamas, et des Su-ta-tses (1), mot qui en Chinois veut dire Tartares du sud, prirent aussi leurs places.

---

(1) Carpentier écrit *Sutadses*, Thévenot *Sudatses*, et Ogilbi *Suy-tadseu*, ce qui est le pluriel Hollandais. *Tat-se* étant le mot Chinois qui signifie tartare, il est clair qu'il faut écrire *Su-ta-tses*.

Plusieurs

Plusieurs seigneurs de l'empire s'assirent ensuite au-dessous d'eux. Tous furent obligés de passer la nuit dans cette situation, c'est-à-dire en plein air et sur des pierres nues, pour attendre Sa Majesté Impériale, qui ne devait paraître que le lendemain matin sur son trône (1).

De tous les ambassadeurs étrangers, celui de Su-ta-tses, c'est-à-dire des Tartares du sud, était le plus estimé à la cour de Pékin. Tout ce que Nieuhof put apprendre du sujet de son ambassade, fut qu'il apportait des présens à l'empereur, suivant l'usage des nations qui confrontent la Chine. Sa robe était composée de peaux de mouton, teintes en cramoisi, et lui tombait jusqu'aux genoux; mais elle était sans manches. Il avait les bras nus jusqu'aux épaules. Son bonnet, revêtu de martre, était serré contre sa tête; et du centre partait une queue de cheval, teinte aussi en rouge. Ses hauts-de-chausses étaient d'une étoffe légère, et lui descendaient jusqu'au milieu des jambes; ses bottes étaient si grandes et si pesantes, qu'à

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 273.

peine lui permettaient-elles de marcher. Il portait au côté droit un sabre fort large et très-massif. Tous les gens de sa suite étaient vêtus de même, et portaient sur le dos leur arc et leurs flèches. L'abbé Prévôt voit dans cet habillement celui des Éluths ou Kalmouks, qui aiment passionnément le rouge. Il en conclut que l'ambassadeur était Kalkas ou Eluth, et observe que le mot Su-ta-tses peut signifier Tartares d'eau ; car *lu* ou *luy* signifie eau en langue Tartare ou Mogol. L'empereur étant Tartare, cette ambassade venait peut-être des Éluths, qui, n'étant pas de sa dépendance, envoyaient le complimenter (1).

L'ambassadeur du Mogol était vêtu d'une robe bleue, si richement brodée, qu'on l'aurait prise pour de l'or battu. Elle lui tombait jusqu'aux genoux, liée au-dessus des reins, d'une ceinture de soie, avec des franges fort riches aux deux bouts. Il portait aux jambes de jolies bottines de maroquin, et sur la tête un grand turban de diverses couleurs.

L'habit de l'ambassadeur des Lamas était

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 273 et 274.

d'une étoffe jaune, et son chapeau à larges bords, comme celui des cardinaux. Il portait au côté un chapelet de la forme des nôtres, sur lequel il disait des prières. Ces Lamas sont une sorte de religieux ou prêtres qui, après avoir été soufferts long-tems à la Chine, en avaient été bannis par le dernier empereur. Ils s'étaient réfugiés en Tartarie, d'où ils fesaient demander par cette ambassade, la liberté de rentrer dans leurs anciens établissemens. Nieuhof n'apprit point quel fut le succès de leurs sollicitations ; mais ils avaient été reçus avec beaucoup d'amitié (1).

On sait que la race du Lama ou Dalay-Lama demeure au Tibet (2). Il paraît que Nieuhof avait été mal informé sur l'objet de leur ambassade. Hoai-tsong ou Tong-ching, dernier empereur de la race Chinoise, était fort entêté de la religion des Lamas. Ainsi, conclut l'abbé Prévôt, cet ambassadeur était plutôt de Si-fan, nation entre le Tibet et la Chine, dont la plupart des Lamas portent l'habit jaune

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 274.

(2) *Id.* p. 273.

pour marquer leur attachement à l'empereur de la Chine, à qui cette couleur est propre. C'est par la même raison, que l'on porte des chapeaux ou des bonnets jaunes au Tibet (1). Il est possible que les Lamas de Nieuhof, qui ne parle point du Tibet, fussent effectivement du Si-fan. Mais cela n'explique point le fait rapporté par les Hollandais. Peut-être sera-t-il mieux compris en admettant que l'empereur Yung-li, qui régna après Hoai-tsong (*art.* 238) et qui reçut le batême, chassa les Lamas lorsqu'il se fit chrétien, ce qui est très-vraisemblable.

A la porte de cette vaste cour où les ambassadeurs étaient placés, on voyait trois éléphans noirs, qui servaient comme de sentinelles. Ils portaient sur le dos des tours ornées de sculpture et magnifiquement dorées. Le concours du peuple était incroyable, et le nombre des gardes aussi surprenant que la richesse de leurs habits.

A la pointe du jour, les grands qui avaient passé la nuit dans la cour, s'approchèrent des

---

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 274.

ambassadeurs pour les observer, mais avec beaucoup de politesse et de décence. Une heure après, ils reçurent un signal qui les fit lever brusquement. En même tems, deux seigneurs Tartares, dont l'office est de recevoir les ambassadeurs, vinrent les prendre, et les firent passer par une autre porte, dans une seconde cour environnée de soldats Tartares et de courtisans. De là ils furent conduits dans une troisième cour, qui renfermait la salle du trône, les appartemens de l'empereur, et ceux de sa femme et de ses enfans. La circonférence de cette cour était d'environ quatre cens pas. Elle était aussi bordée d'un grand nombre de gardes, vêtus de riches casaques de satin cramoisi (1).

Les deux côtés du trône étaient gardés par cent douze soldats, dont chacun portait une enseigne différente, assortie à la couleur de son habillement. Mais tous avaient la tête couverte d'un chapeau noir, garni de plumes jaunes. Près du trône étaient vingt-deux officiers, qui portaient à la main de riches écrans jau-

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 274.

nes, dont la forme représentait des soleils. Ils étaient suivis de dix autres, qui portaient des cercles dorés de la même forme; et ceux-ci de six autres, qui portaient des cercles en forme de pleine lune. Après eux on voyait seize gardes, armés de demi-piques ou d'épieux, et couverts de rubans de soie de diverses couleurs. Ensuite paraissaient trente-six autres gardes, chacun portant un étendart orné d'une figure de dragon ou de quelqu'autre monstre. Derrière tous ces rangs étaient une infinité de courtisans, tous richement vêtus, de la même sorte de soie et de la même couleur, comme d'une même livrée; ce qui relevait beaucoup l'éclat du spectacle. Devant les dégrés qui conduisaient au trône, on avait placé des deux côtés six chevaux blancs, couverts de riches caparaçons, avec des brides parsemées de perles, de rubis et d'autres pierres précieuses (1).

Pendant que les ambassadeurs admiraient

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 274 et 275. Entre ces deux pages est une planche curieuse, tirée de Nieuhof, et représentant la salle impériale de l'audience.

la pompe et l'éclat de cette Cour, on entendit un carillon de cloches, après lequel le vieux Tou-tang s'avança au milieu de trente des premiers seigneurs de l'empire. Au signal d'un héraut, ils rendirent leurs soumissions au trône, en tombant à genoux, et baissant la tête neuf fois jusqu'à terre. Une musique délicieuse de voix et d'instrumens remplissait les intervalles de cette cérémonie. Au Tou-tang et à son cortège, succéda un autre Ordre de seigneurs. Les ambassadeurs des Su-ta-tses et des Lamas furent conduits ensuite avec beaucoup de pompe, par le premier et le second chancelier, pour rendre les mêmes respects au trône.

Alors un des chanceliers s'approchant des Hollandais, leur demanda quels étaient leur rang et leur dignité? Ils répondirent qu'ils occupaient le rang de vice-rois. Le même chancelier interrogea aussi les ambassadeurs Mogols, qui firent la même réponse. Là-dessus le Tou-tang leur déclara que leur place était à la dixième pierre de la vingtième ligne, suivant l'ordre des rangs, qui était marqué sur le pavé, vis-à-vis la porte de la salle du trône. Ces pierres sont revêtues de plaques de cui-

vre, sur lesquelles on voit écrit en caractères Chinois, le rang et la qualité des personnes qui doivent s'y tenir debout ou à genoux. Ensuite un héraut leur cria d'une voix haute : « Allez, présentez-vous devant le trône ». Ils s'y présentèrent. Le même héraut continua de crier ; « marchez à votre place ». Ils y marchèrent. « Baissez trois fois la tête jusqu'à terre ». Ils la baissèrent. « Levez-vous ». Ils se levèrent. Enfin, « retournez à votre place ». Ils y retournèrent (1).

On les conduisit ensuite, avec l'ambassadeur du Mogol, sur un théâtre bien bâti, qui servait de soutien au trône impérial. Sa hauteur était d'environ vingt piés (5 mètres, 66 centimètres), et dans toute son enceinte, il était environné de plusieurs galeries d'albâtre. Là, après avoir été obligés de se mettre à genoux et de baisser la tête, on leur servit du thé tartare, mêlé de lait, dans des tasses et des plats de bois. Bientôt le carillon des cloches ayant recommencé à se faire entendre, toute l'assemblée se mit à genoux, tandis que

---

(1) Nieuhof, dans la traduction d'Ogilbi, p. 114 et suivantes.

l'empereur montait sur son trône. Les ambassadeurs ne découvrirent pas aisément Sa Majesté Impériale, parce qu'ils sont obligés de garder leurs places. Les gens de leur suite, qui étaient derrière eux, la virent encore moins, au travers d'une foule de courtisans, dont elle était environnée (1).

Ce puissant monarque était assis à trente pas des ambassadeurs. L'or et les pierres précieuses, dont son trône était couvert, jetait un éclat si extraordinaire, que les ieux en étaient éblouis. Des deux côtés étaient assis près de lui les princes de son sang, les vice-rois et les grands officiers de la couronne. On leur servit du thé dans des tasses et des soucoupes de bois. Tous ces grands étaient vêtus de satin bleu, relevé par des figures de dragons et de serpens. Leurs bonnets étaient brodés d'or, et parsemés de diamans et de pierres précieuses, dont le nombre ou l'arrangement distinguait leurs rangs et leurs qualités. De chaque côté du trône, paraissaient quarante

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 275.

gardes du corps, armés d'arcs et de flèches (1).

L'empereur demeura l'espace d'un quart d'heure dans cette situation. Enfin, s'étant levé avec toute sa cour, Keyser observa qu'en voyant partir les ambassadeurs, il jeta les ieux sur eux. Autant que les Hollandais furent capables de le distinguer, ce prince était jeune, blanc de visage, d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, et vêtu de drap d'or. Ils s'étonnèrent beaucoup qu'il eût laissé partir les ambassadeurs sans leur adresser un seul mot. Mais c'est un usage généralement établi dans toutes les cours Asiatiques. Les courtisans, les soldats, et mêmes les gardes du corps, se retirèrent avec beaucoup de désordre. Quoique les Hollandais fussent assez bien escortés pour se faire ouvrir un passage, ils eurent beaucoup de peine à percer la foule qui remplissait toutes les rues (2).

A peine furent-ils rentrés dans leur logement, qu'on leur annonça deux chefs du conseil, qui venaient les prier, de la part

(1) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 275 et 276.

(2) *Id.* p. 276.

de l'empereur, de leur faire voir un habit complet (1) à la mode de Hollande. Ils lui remirent un habit de velours noir, avec le manteau, les bottes et les éperons, une paire de bas de soie, les bas de botte, les hauts-de-chausses, le collet, la chemise, le ceinturon, et le chapeau de castor. L'empereur trouva tout si riche, qu'il ne put s'empêcher de dire avec admiration : « Si les ambassadeurs portent de tels habits, quels doivent donc être » ceux de leurs rois ? » Le soir il les renvoya par un seigneur du conseil, qui admira beaucoup l'étoffe du chapeau (2).

Il est facile de reconnaître par ces détails, que l'empereur n'était qu'un enfant. Il n'avait effectivement que dix-huit ans : mais cela même est une preuve de l'excellente organisation d'un empire qui, récemment conquis par un peuple moins civilisé, conserve ses mœurs, ses usages, et le caractère au-

(1) On suit ici Carpentier et Thévenot. Ogilbi parle un peu différemment.

(2) Histoire générale des Voyages. Paris 1748, t. 5, p. 276. L'auteur cite Nieuhof, dans la traduction d'Ogilbi, p. 119 et suivantes.

guste de ses actes extérieurs. Mais je m'aperçois peut-être même un peu tard que je me suis jeté trop loin de mon sujet. C'est aux antiquités de la Chine que ce chapitre a été consacré. Il était cependant nécessaire, afin de les juger, de connaître d'abord l'état moderne de cette vaste contrée : c'est à quoi je parviendrai plutôt en donnant un tableau géographique de la Chine. Je reviendrai ensuite à ses antiquités et à son histoire que je conduirai sommairement jusqu'au tems de la dernière conquête des Tartares et de l'ambassade des Hollandais. Je reprendrai alors la suite des voyageurs et des auteurs Européens, à l'endroit où je la suspends ici.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

La troisième Partie de cette ancienne Histoire de la Chine sera mise sous presse immédiatement après la publication de celle-ci.

AVIS ET ERRATA

Pour les Volumes précédens.

Art. 265. Ce volume est le cinquième de ceux qui paraissent sur l'histoire de notre globe avant le déluge d'Ogigès. Les quatre premiers, que l'on trouvera chez les mêmes Libraires, sont :

Histoire ancienne des Saliens, nation Ligurienne ou Celtique, et des Saliens, prêtres de Mars ; précédée par l'histoire des Liguriens, et des Mémoires sur l'origine de l'Académie Celtique : avec une planche gravée. Prix, 2 francs 25 centimes, broché.

Considérations sur l'origine et l'histoire ancienne du Globe, ou Introduction à l'histoire ancienne de l'Europe ; gros volume d'environ cinq cens pages, avec une planche gravée. Prix, 4 francs, broché.

Mémoire et plan de travail sur l'histoire des Celtes ou Gaulois, c'est-à-dire, sur l'histoire de France, avant Clovis, suivi d'additions et de tables pour les deux volumes qui ont déjà paru. Prix, 2 francs 50 centimes, broché.

Histoire de la Chine avant le déluge d'Ogigès. Première partie. Prix 2 francs 50 centimes, broché. C'est par erreur que ce prix a été fixé seulement à 2 francs 25 centimes, p. viij de la préface, contre ce qui avait été annoncé p. x de la préface du mémoire sur les Celtes.

Art. 266. Quoique les épreuves de ces quatre volumes, comme de celui-ci, aient été revues avec le plus grand soin par l'Auteur lui-même, il s'y est glissé plusieurs fautes, dont quelques-unes appartiennent à l'Auteur qui n'est pas infaillible non plus, mais qui n'aime et ne cherche que la vérité. Plusieurs de ces erreurs ont été déjà corrigées dans les volumes précédens. On en trouvera ici un tableau général destiné à les faire corriger encore plus aisément.

Histoire des Saliens.

PRÉFACE, page j. C'est ici qu'il aurait fallu placer les Considérations sur l'ortographe française que l'on trouvera, p. xj du mémoire sur les Celtes.

p. x, ligne 13. Voyez cette Histoire elle-même, p. 193.

p. xxviij. Voyez le mémoire sur les Celtes, p. 119.

p. xxxiv. *ibidem*. p. 234.

p. xlvij. A la suite du rapport sur le manuel de correspondance, on pourra placer le mémoire et plan de travail sur les Celtes, p. 1 et suivantes.

p. xlviij. *ibidem*. p. 155.

p. lxxxv, l. 2. Teutalès, *lisez* Teutatès.

TEXTE DE L'OUVRAGE, p. 9, ligne 11; *ibidem*.

p. 22, ligne 4; *ibidem*.

p. 74, ligne 8; *ibidem*.

p. 131. Voyez les considérations sur l'origine du Globe, p. 467.

p. 184. Voyez le mémoire sur les Celtes, p. 190.

Considérations sur l'origine du Globe.

page 6, ligne 17. Voyez le mémoire sur les Celtes, p. 199.
p. 44, titre; *ibidem.*
Même page, ligne 6. C'est après cette ligne qu'auraient dû être placées les lignes 18 et 19.
p. 47, ligne 24. Voyez le mémoire sur les Celtes, p. 199.
p. 48, ligne dernière; *ibidem.*
p. 83, *ibidem.*
p. 181, ligne 23; *ibidem.*
p. 188, *ibidem.*
p. 194, ligne 10; dmontrer, *lisez* démontrer.
p. 233. Voyez le mémoire sur les Celtes, p. 200.
p. 241, ligne 5; *ibidem.*
p. 243, ligne 8 et 11; *ibidem.*
p. 244, ligne 19. Après profondeur, *ajoutez* égale.
p. 246, ligne 20. Voyez le mémoire sur les Celtes, p. 200.
p. 256; *art.* 116 et non 117, comme il est dit dans la table de ce volume, p. 466, ligne 1; on placera la note 1 qui se trouve, p. 367 de ce même volume.
p. 257, ligne 9, d'Holstein, *lisez* de Holstein.
p. 261; on placera ici la note 2, qui se trouve p. 383 de ce volume.
p. 272, ligne 4; est, *lisez* a.
p. 281; dernière ligne des notes: mémoires, *lisez* mémoire.
p. 312, ligne 8. Voyez le mémoire sur les Celtes, p. 200.

page 319. On placera ici la note 3, qui se trouve p. 389 de ce volnme.

p. 328, ligne 11; deux lettres du mot *Gerbert* sont renversées.

p. 330, ligne avant-dernière, avant les notes : avant, *lisez* de.

p. 339. Voyez le mémoire sur les Celtes, p. 200.

p. 243, *ibidem.*

p. 265, ligne 20; on trouvera sur ce passage une note que sa longueur et son importance me forcent de renvoyer au volume suivant.

p. 367, ligne 1. Voyez le mémoire sur les Celtes, p. 200.

p. 371; *ibidem.* p. 201.

p. 395, ligne 7, *ibidem.*

p. 397, ligne 17; *ibidem.*

p. 405, ligne 13; *ibidem.*

p. 434, ligne 2; *ibidem.*

p. 455, ligne 3; *ibidem.*

Mémoire sur les Celtes.

Préface. p. xxvij, ligne 3 des notes; 1730, *lisez* 1750.

p. xliij, ligne 6; Hérodotes, *lisez* Hérodotos.

Texte de l'ouvrage, p. 19. Voyez le volume lui-même, p. 235.

p. 47, *ibidem.*

p. 98; dernière ligne avant les notes; 320, *lisez* 322. Il est clair que dom Bouquet se trompe au moins d'une année sur la mort d'Aristote, puisque l'on

voit p. 99 que Harles, bien plus exact que dom Bouquet, dit que Théophraste succéda à son maître, l'an 321. En effet, l'abbé Barthélemi, dans les Tables de l'Anacharsis, dit qu'Aristote mourut dès l'an 322 qui répond à l'an 1 de l'Olimpiade 114.

p. 192, ligne 5, avant *Marcus Rufinius*, lisez *Marti Vintio.*

Histoire de la Chine avant le déluge d'Ogigès, première partie.

Préface, p. viij, ligne dernière; 25 centimes, *lisez* 50 centimes.

Texte de l'ouvrage, p. 21, note (2). L'histoire de Confucius m'a paru trop importante pour en faire le sujet d'un simple article et j'y trouverai la matière d'un volume entier.

p. 130, ligne 14; 1656, *lisez* 1556; *ibidem*, fin de la note (2) 230, *lisez* 229.

p. 140, ligne 12; 245, *lisez* 253.

p. 246, ligne 16; du français, *lisez* de François.

p. 249, ligne 10; autorité, *lisez* antériorité.

Fin de l'Errata.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans ce Volume.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.